MERCVRE DE FRANCE

TOME DEUX CENT DIX-HUITIÈME

15 Février — 15 Mars 1930

15 Février — 15 Mars 1930 Tome CCXVIII

MERCVRE

DE

FRANCE

(*Série Moderne*)

Paraît le 1er et le 15 du mois



PARIS
MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXXX

A PROPOS D'UN CENTENAIRE ROMANTIQUE

HERNANI ET SES SOURCES

—

I

Comme si l'année 1830 — cette année fatidique — symbolisait et synthétisait à la fois tous les rêves d'affranchissement politique et de liberté littéraire, il se fait qu'à l'aurore de 1930 — l'année où nous commémorons la Révolution de juillet et l'insurrection belge — nous saluons aussi le centenaire d'*Hernani*. C'est en effet le 25 février 1830 que le drame-type du Romantisme affronta pour la première fois les feux de la rampe.

Si nous appelons *Hernani* le drame-type du romantisme, c'est que ce titre ne convient ni à l'injouable *Cromwell* (1827), qui, malgré des vers puissants et bien frappés, n'offre du drame romantique qu'une sorte de caricature gigantesque, ni à *Henri III et sa Cour* de Dumas (1829), qui a le grand tort d'être écrit en prose. *Hernani*, tout vibrant de jeunesse et d'ardeur juvénile, était naturellement fait pour triompher, et il triompha — du moins jusqu'en 1843 — dans cette inoubliable soirée du 25 février. Et aujourd'hui encore, sans nous illusionner sur aucune des faiblesses de l'œuvre, nous y trouvons assez d'énergie, assez de verve et d'éclat pour la maintenir, par nos applaudissements, sur les débris d'un théâtre presque en ruines (1).

(1) P. et V. Glachant, *Essai critique sur le Théâtre de Victor Hugo. Les Drames en vers*, 1902, p. 258.

Le célèbre drame recueillait d'ailleurs, en cette fameuse séance, le profit de tous les mécontentements, de toutes les rancunes accumulées autour du ministère Polignac. Tous ceux qui conservaient au cœur quelque désir d'indépendance et de liberté artistique sentaient brûler en eux la soif d'une revanche.

L'œuvre de Victor Hugo bénéficiait aussi de ce fait que, depuis le manifeste de *Cromwell*, s'était dissipée, aux yeux de tous les esprits clairvoyants et non prévenus, une équivoque créée et entretenue par les conservateurs. La cause du classicisme (disons plutôt : du pseudo-classicisme) se confondait, disaient-ils, avec celle du patriotisme, des traditions nationales et du progrès. Or, la préface de *Cromwell* venait de montrer en eux des rétrogrades et des hommes du passé. Au reste, l'effort des jeunes se dirigeait bien moins contre Corneille et Racine — qu'au *fond* ils admiraient — que contre leurs pâles et incolores imitateurs englués dans la routine.

Puis il faut tout dire. La victoire du romantisme, en cette soirée à jamais fameuse, ne fut pas seulement une affaire d'idées; l'esthétique, que j'appellerais extérieure ou physique, y avait son rôle et son importance.

Rien de frappant comme le contraste entre les deux groupes de spectateurs : d'un côté, l'on voyait les obstinés traditionalistes, hommes pour la plupart — je ne dis pas *tous* — d'âge mûr ou plutôt vieillards à tête chauve, à figure parcheminée (2), de l'autre, les jeunes, les romantiques à l'allure martiale, aux yeux vifs et dont le front audacieux s'encadrait d'une opulente chevelure (3).

(2) Victor Hugo paraît avoir décoché une flèche à l'adresse de ces conservateurs à tête chauve quand il prête à son Don Carlos les paroles que voici :

La tête qu'il me faut est jeune, il faut que morte
On la prenne aux cheveux. La tienne! que m'importe?
Le bourreau la prendrait par les cheveux en vain.
Tu n'en as pas assez pour lui remplir la main!

(3) Cf. Paul Albert, *Les Origines du Romantisme*, 1888, p. 35.

Parmi eux, on distinguait un jeune homme au regard brillant, au fin sourire et qui portait en guise de gilet un pourpoint vénitien de soie écarlate. C'était Théophile Gautier. Et le fougueux et excentrique Pétrus Borel, le futur auteur des *Rhapsodies*, n'avait garde, lui non plus, de manquer à l'appel.

On aurait tort, d'ailleurs, de croire que les romantiques eussent négligé les précautions. Six heures avant le lever du rideau, par suite d'une heureuse initiative de Victor Hugo, en qui, décidément, on reconnaissait un chef, une escouade des soixante romantiques les plus décidés se trouvaient à leur poste (4). Les classiques, ou plutôt les *bourgeois*, n'avaient qu'à bien se tenir. Malheur à celui qui lâcherait un mot déplaisant!

Et pourtant, il y eut, dans les rangs des pseudo-classiques, des velléités de protestation. Dès le commencement du spectacle, la tempête éclata; ce ne fut pas seulement un échange de gros mots; ce fut, à certains moments, une ruée de coups de poing, mais plus vigoureux, plus dextrement appliqués du côté des romantiques. Un *bourgeois* qui se permit de hausser les épaules en entendant l'hémistiche célèbre : *Vieillard stupide, il l'aime,* faillit être étranglé.

Nous n'avons pas à rappeler ici les divers incidents de cette bataille mémorable. L'essentiel est que la victoire resta aux romantiques, plus unis, plus audacieux, plus robustes, plus convaincus aussi de la justice de leur cause.

§

On trouve dans *Hernani,* malgré l'emphase et malgré la fièvre grandiloquente qui fait s'agiter plutôt qu'agir les

(4) L'auteur d'*Hernani* avait-il, de la sorte, voulu d'avance justifier les vers prononcés par son héros (Acte II, scène 3):

Vos amis sont au pouvoir des miens.
Et ne réclamez pas leur épée impuissante :
Pour trois qui vous viendraient, il m'en viendrait soixante.

héros du drame, des passages empreints d'une dignité calme et fière qui rappellent les magnifiques élans du *Cid;* mais c'est un Cid inégal qui ne s'affirme que par échappées et par fusées.

Sans doute, offrir l'hospitalité à un inconnu, continuer à l'abriter alors même qu'on découvre en lui un rival, protéger ce rival contre un adversaire qui a juré sa perte, le Cid l'eût fait tout comme don Ruy Gomez.

Mais apparaître, comme le spectre livide et menaçant de la mort et de la vengeance haineuse, entre deux jeunes et beaux fiancés, verser dans la coupe enivrante de leur félicité le poison qui détruit et qui tue, cela, le Cid ne l'eût point fait.

Si, en dépit des trop visibles défaillances du drame, en dépit des faiblesses et des absurdités d'une psychologie trop peu sûre d'elle-même, le soleil de Castille semble, à certaines heures, y avoir projeté ses rayons, Victor Hugo le doit non seulement à son génie, mais encore aux souvenirs d'enfance qui, à ce moment, revivent en lui. C'est que l'Espagne joue, dans son imagination et dans ses rêves, un rôle capital. Tout jeune et tout petit, alors que pour soutenir le frêle gouvernement de Joseph Bonaparte, le général Hugo venait d'être nommé gouverneur de Madrid et comte de l'Empire, Victor, avec sa mère et ses deux frères, avait fait ce voyage d'Espagne pour rejoindre son père.

Ce voyage, on l'a dit (5), est le grand événement de l'enfance du poète. Certes, il se sentait vivement impressionné par le spectacle de ce pays, qui, victime d'une occupation humiliante, n'abdiquait pourtant rien de sa hautaine dignité. L'enfant comprenait-il dès lors tout ce qu'il y avait de patriotique fierté dans cette opiniâtre résistance de la péninsule? Se rendait-il suffisamment compte de tout ce qu'il y avait d'héroïque dans l'attitude

(5) Mary Duclaux, *Victor Hugo*. Paris, 1925, p. 17.

de l'indomptable et farouche Saragosse, où l'usurpateur dut pour ainsi dire prendre maison par maison? Il semble bien que oui, puisque c'est précisément Saragosse qu'il choisit comme cadre de son drame. C'est grâce à ce souvenir comme à sa toujours puissante imagination du décor et de la figuration qu'il réussit, au dernier acte de la pièce, à créer une beauté scénique de premier ordre : car le duo d'amour d'Hernani et de Doña Sol s'éclaire des lueurs fulgurantes que projette au loin Saragosse illuminée (6).

Mais ce n'est pas seulement de Saragosse que le poète se souvient, en composant son œuvre.

La première localité que nos voyageurs avaient rencontrée en arrivant en Espagne, c'était, au pied des Pyrénées, la petite ville d'Hernani. Ce nom se grava pour toujours dans la mémoire du jeune Victor. Il lui resta, de cette courte station au milieu d'un paysage pyrénéen, la vision d'un site âpre, agreste, un peu sauvage, s'harmonisant bien avec les rêves d'indépendance des rudes montagnards que commandait son héros.

Aux souvenirs d'enfance, se joignent, dans l'élaboration d'*Hernani,* les souvenirs d'adolescence et de jeunesse.

Il y avait, à une certaine distance du logement de la famille Hugo (rue des Petits-Augustins, à Paris), une maison, l'ancien hôtel de Toulouse, qui exerçait sur le jeune Victor une irrésistible attirance. Presque tous les soirs, il s'y rendait avec sa mère et son frère Eugène (Abel, son autre frère, était trop absorbé déjà par le soin de ses affaires pour participer à ces petites sorties quotidiennes). Et, chose curieuse : Victor, d'ordinaire calme et posé, ne pouvait, à cette occasion, dissimuler une certaine impatience; il aurait voulu devancer ses compagnons et arriver le premier à la maison Foucher.

C'est que là se trouvait Adèle, presque une enfant en-

(6) Cf. G. Lanson, *Histoire illustrée de la Littérature française*, vol. II, p. 288.

core, avec ses longs cheveux sur le dos, ses allures dégingandées, son air frêle de fillette. Mais l'expression rêveuse de ses grands yeux noirs et veloutés était bien de nature à charmer un jeune poète... Et, tandis que M. Foucher, dans son coin, s'absorbait dans une lecture, tandis que Mme Foucher et sa fille travaillaient à l'aiguille, que Mme Hugo cousait de son côté, Victor ne faisait que contempler Adèle. Et Adèle levait parfois les yeux sur Victor. Les regards furtifs qu'échangeaient les deux enfants, même sans parler, les assurèrent bientôt de leur mutuel amour.

Et ce fut, malgré l'opiniâtre résistance de Mme Hugo, qui d'ailleurs mourut peu après, levant ainsi le principal obstacle au mariage, ce fut, disons-nous, Adèle Foucher qu'épousa Victor Hugo.

Or, Adèle Foucher nous présente le prototype de Doña Sol. Ce sont, de part et d'autre, les mêmes yeux noirs et profonds qui, tantôt, reflètent une mélancolie un peu languide, tantôt, s'allumant, dardent de rapides étincelles (7) ; c'est, dans l'attitude, la même alternance entre la douceur enveloppante et les brusques élans de vivacité !

Et Victor Hugo, de son côté, n'est-il pas, aux yeux des bourgeois, une sorte d'*outlaw*, de hors la loi ? N'est-il pas, en sa qualité de chef d'une nouvelle école, un révolutionnaire, un rebelle tout comme son héros?

II

Si les souvenirs d'enfance jouent, dans la genèse de notre drame, un rôle dont la valeur n'est pas contestable, il ne faut pourtant pas négliger un autre facteur : les

(7) Qu'on songe à ce croquis admiratif de Don Carlos :

> J'en suis amoureux fou ! Les yeux noirs les plus beaux,
> Mes amis ! Deux miroirs, deux rayons ! Deux flambeaux !
>
> (Acte II, scène 1.)

sources littéraires (8). Le *Tisserand de Ségovie* d'Alarcon (9), son *Art de gagner des amis,* de même la *Dévotion à la Croix* de Calderon, puis les *Brigands* de Schiller ont été mis à profit par le poète français.

De même que Don Fernando Ramirez, le héros d'Alarcon, se fait tisserand, puis bandit, par désir de vengeance, de même Hernani se met au ban de la société pour un motif tout semblable. Fernando a vu périr sur l'échafaud son père, Don Beltran Ramirez, condamné à mort sur une accusation mensongère et perfide du marquis de Pelaez, père de Don Juan. Hernani, de son côté, a vu tomber la tête de son père parce que le père de Don Carlos avait juré sa perte (10).

Dès lors, les fils des deux victimes ont voué une haine implacable aux fils des meurtriers; le ressentiment d'Her-

(8) Faisons remarquer ici que la France restitue peu après à l'Espagne ce qu'elle lui a emprunté. Théophile Gautier (*Voyage en Espagne*, éd. 1888, p. 64) raconte qu'il assista en 1841 à une représentation d'*Hernani ou l'Honneur castillan* (traduit par Eugenio de Ochoa), représentation qui fut, dit-il, couronnée d'un plein succès, bien que le traducteur eût jugé bon, pour se conformer au désir de ses compatriotes, de réduire à rien la fameuse scène des portraits, regardée comme injurieuse pour l'amour-propre espagnol.

(9) Juan Ruiz de Alarcon, poète hispano-américain, naquit à Mexico, en 1580, donc une vingtaine d'années avant Pedro Calderon, le maître du drame espagnol. Après avoir terminé ses humanités au collège de sa ville natale, il suivit les cours de l'université de Salamanque où, dès 1602, il fut reçu bachelier en droit. Mais c'est à Mexico, sa patrie, qu'il prit le grade de licencié. Revenant de nouveau en Espagne, il choisit pour quelque temps Séville comme résidence. C'est là qu'il apprit à connaître Cervantès qui, malgré ses cinquante-neuf ans et ses multiples contrariétés, était resté très jeune de caractère. C'est avec l'auteur de Don Quichotte qu'il visita les prisons de la ville, étudia leur organisation et observa très attentivement les mœurs des détenus. Son *Tejedor de Segovia* lui permettra de tirer parti de ses diverses constatations. Après un nouveau voyage dans le Nouveau-Monde, il revint à Madrid; mais le séjour dans la capitale ne lui réserva d'abord que mécomptes et déceptions. Grâce à l'appui de Tirso de Molina, devenu son ami, il réussit néanmoins à disputer les palmes du théâtre au trop fécond Lope de Vega. Le public apprit, dès lors, à rendre justice à ce disgracié de la nature, dont le tempérament un peu ombrageux était pourtant susceptible de délicatesse et de générosité. Il mourut en 1639.

(10) De qui s'agit-il? De Philippe le Beau sans doute, père de Charles-Quint. Mais comme le rappelle Paul de Groussac (*Une énigme littéraire*, 1903, p. 225), Philippe le Beau, dont le règne fut très court, n'eut le loisir de faire monter personne sur l'échafaud. Au reste, puisque Victor Hugo nous présente son héros comme s'appelant en réalité Jean d'Aragon, il n'est pas inutile de faire remarquer ici que le seul Jean d'Aragon authentique de l'histoire fut le propre cousin de Charles-Quint et son camarade de

nani à l'égard de Don Carlos est aussi farouche que celui de Don Fernando à l'égard de Don Juan (11).

La haine de famille se double d'ailleurs de part et d'autre d'une rivalité d'amour. Teodora, la femme de Fernand, est aimée — illicitement — par Don Juan, de même que Doña Sol, aimée chastement d'Hernani, est libidineusement convoitée par Don Carlos. Ajoutons que le comte Don Juan, jouisseur éhonté,, bourreau de tous les cœurs de femme, a promis autrefois mariage à Doña Anita, sœur de Fernand; puis, après l'avoir séduite, l'a lâchement abandonnée. Nouveau et terrible grief pour le *tejedor,* si jaloux de l'honneur de sa famille.

Il est intéressant de comparer, dans les deux drames, les passages où les héros exhalent leur haine vis-à-vis de leurs ennemis respectifs et nous en révèlent les causes. Ecoutons Don Fernand parler au roi (Acte III, scène 22).

Seigneur, c'est son injuste tyrannie qui m'a forcé à devenir brigand. Par lui et son père, le mien ensanglanta l'échafaud, et moi je préservai ma vie par une ruse en couvrant de mes habits un cadavre qui fit croire à ma mort.

Hernani dit, de son côté :

Le roi! Le roi! Mon père
Est mort sur l'échafaud, condamné par le sien.
Or, quoiqu'on ait vieilli depuis ce fait ancien,
Pour l'ombre du feu roi, pour son fils, pour sa veuve
Pour tous les siens, ma haine est encor toute neuve!
Lui mort, ne compte plus. Et tout enfant je fis
Le serment de venger mon père sur son fils.
(Acte I, scène 2.)

De part et d'autre, tout l'intérêt du drame pivote autour de cette question capitale : Les projets de vengeance médités par Don Fernand et par Hernani s'accompliront-ils, et, par le fait même, le fiancé ou l'époux triomphera-

jeux durant son séjour dans les Pays-Bas où le Roi Catholique, leur grand-père à tous deux, aimait à les voir s'ébattre ensemble.

(11) Cf. Raoul Rosières, *La genèse d'Hernani*, « Revue bleue », 1896, p. 527 et suiv.

t-il des entreprises du frivole jouisseur? Ou, contre toute apparence, le dénouement amènera-t-il peut-être une réconciliation entre les deux adversaires?

Dès le lever du rideau, la situation s'annonce tout à fait analogue dans les deux drames. C'est, de part et d'autre, le même procédé, la même technique, presque le même décor.

Le comte Don Juan se présente à la porte de l'humble maisonnette de Don Fernand, maisonnette qu'il sait occupée, en ce moment, par Teodora seule, et demande au valet Fineo de frapper à cette porte. De même Don Carlos, arrivant le soir devant la demeure de Doña Sol, frappe à plusieurs reprises à une petite porte dérobée, à droite. Et c'est parce que la duègne, Doña Josefa, le prend d'abord pour Hernani qu'elle lui ouvre et le fait entrer.

Une discussion âpre et violente ne tarde pas à se produire dans les deux pièces, lors de l'arrivée de l'époux chez Alarcon, du fiancé chez Victor Hugo. Seulement, dans le drame français, c'est l'entrée en scène de Don Ruy Gomez qui met fin à la querelle. Dans la pièce espagnole, le comte Don Juan, tout à fait comme dans le *Cid*, donne un soufflet à Don Fernand, qui lui a parlé avec trop d'arrogance. Mais le *tejedor* réussit bientôt à prendre sa revanche; grâce à son courage et à sa force, il fait reculer le comte et ses valets...

Il lui reste, de cette sorte d'attentat à l'honneur de sa Teodora, une irritation d'abord sourde qui devient ensuite une haine farouche contre le roi et contre l'aristocratie. Car ce Don Juan, s'il n'est pas roi comme le Don Carlos de Victor Hugo, est tout au moins un des personnages les plus en vue et les plus influents de la Cour. La rancune du héros contre la société s'exacerbe au point qu'il ne lui suffit plus d'être tisserand; il veut être bandit et vivre désormais de pillages et de vols exercés contre les nobles et les riches.

Si le « jeune premier » du drame français, tout comme

le héros de la pièce espagnole, vit en marge de la société, s'il se proclame bandit tout comme son confrère, il n'est pas malaisé pourtant d'établir entre eux certaines différences. Ce titre de brigand dont ils se targuent tous deux est bien plus justifié chez Fernand que chez Hernani; ce dernier mène plutôt une existence de pâtre et de vagabond. Don Fernand, lui, s'est ouvertement insurgé contre toutes les lois; il pille et ravage les châteaux des seigneurs et en tue les propriétaires sans hésiter.

Les deux héros, ne l'oublions pas, n'ont adopté leur étrange genre de vie qu'à la suite d'un sophisme imputant à toute une classe sociale l'injustice commise par un seul membre de cette classe; il n'en reste pas moins vrai que Don Fernand aime beaucoup plus qu'Hernani à raisonner ses actes, à calculer les chances de réussite qu'ils présentent, à en mesurer la portée. Hernani est un personnage tout d'instinct, un homme tout impulsif, qui ne se laisse guider que par l'inspiration du moment. Il s'agite, il gesticule, il déclame et menace; mais il ne fait rien de ce qu'il déclare vouloir faire. Don Fernand, lui, exécute ses menaces.

La grande difficulté pour les deux bandits-gentilshommes — du moins on est tenté de se l'imaginer — doit être de convertir à leurs idées l'un sa fiancée, l'autre sa femme. Chose étrange : Ni Téodora ni Doña Sol ne posent la moindre objection. Y a-t-il encore là une de ces absurdités psychologiques que M. René Doumic (12) met si bien en lumière? Le fait est que nos deux héroïnes, l'une comme l'autre, se déclarent prêtes à suivre l'aimé partout où il lui plaira d'aller. Au moment où Fernand vient de faire à Téodora le tableau de l'existence rude,

(12) Cf. Chapitre sur le Théâtre romantique dans Petit de Julleville, *Histoire de la Langue et de la Littérature françaises*, t. VII, p. 375. Nous n'insisterons pas ici sur les invraisemblances et les anomalies choquantes qu'offre l'attitude de la jeune héroïne de Victor Hugo. Pour ne rien dire de plus, quoi de plus contraire aux lois de la bienséance et aux principes de l'étiquette féminine, que de recevoir des hommes dans une chambre à coucher, à une heure avancée de la nuit?!

pénible et aventureuse qui les attend, il ajoute (Acte I, scène 21) :

— Toi, Téodora, que dis-tu de tout ceci?
TÉODORA. — Que je te suivrai dans les lieux les plus reculés. Je demeurerai toujours à tes côtés, éclipsant la renommée des amazones.

Et Don Fernand, aussi heureux que le Rodrigue de Corneille, qui s'écrie après avoir reçu les encouragements de Chimène :

Est-il quelque ennemi qu'à présent je ne dompte?
Paraissez, Navarrais, Maures et Castillans,
Et tout ce que l'Espagne offre de plus vaillants!
(Acte V, scène 1.)

Tout aussi heureux, disons-nous, Don Fernand s'exclame à son tour :

Oh! exemple de constance, honneur des femmes!... Si son beau visage m'accompagne, je vaincrai le monde entier.

Le tableau similaire chez Victor Hugo a plus d'ampleur et de relief. Hernani insiste bien plus que Don Fernand sur les périls, les obstacles, les privations de tout genre qui seront leur partage. Loin d'adoucir les teintes de cette sombre peinture, il se plaît à les accentuer, à les pousser au noir (Acte I, scène 2). Ecoutons-le :

En attendant, je n'ai reçu du ciel jaloux
Que l'air, le jour et l'eau, la dot qu'il donne à tous.
Ou du duc ou de moi, souffrez qu'on vous délivre.
Il faut choisir des deux, l'épouser ou me suivre.

DONA SOL

Je vous suivrai.

HERNANI

Parmi mes rudes compagnons?
Proscrits dont le bourreau sait d'avance les noms,
Gens dont jamais le fer ni le cœur ne s'émousse,
Ayant tous quelque sang à venger qui les pousse?
Vous viendrez commander ma bande, comme on dit?
Car vous ne savez pas, moi, je suis un bandit!
Quand tout me poursuivait dans toutes les Espagnes,

Seule dans ses forêts, dans ses hautes montagnes,
Dans ses rocs où l'on n'est que de l'aigle aperçu
La vieille Catalogne en mère m'a reçu.
Parmi ses montagnards libres, pauvres et graves
Je grandis, et demain trois mille de ses braves,
Si ma voix dans leurs monts fait résonner ce cor,
Viendront... Vous frissonnez. Réfléchissez encor...
Me suivre dans les bois, dans les monts, sur les grèves,
Chez des hommes pareils aux démons de vos rêves,
Soupçonner tous les yeux, les voix, les pas, le bruit,
Dormir sur l'herbe, boire au torrent et, la nuit,
Entendre en allaitant quelque enfant qui s'éveille,
Les balles des mousquets siffler à votre oreille,
Etre errante avec moi, proscrite et, s'il le faut,
Me suivre où je suivrai mon père — à l'échafaud.

DONA SOL

Je vous suivrai.

Si résolue que soit Doña Sol à partager l'existence, toute semée d'aventures et de périls, d'Hernani, les péripéties du drame ne l'amènent pas à passer de l'intention à l'acte. Plus favorisée, sous ce rapport, du moins, que Téodora, qui, elle, devient l'auxiliaire de toutes les entreprises audacieuses et périlleuses de son mari, l'héroïne de Victor Hugo se trouve néanmoins, un jour, en présence de Don Carlos, dans des conjonctures bien pénibles qui lui donneront l'occasion de faire preuve d'énergie et de courage. Mais, ici encore, le poète français s'inspire de son modèle espagnol. Il songe à la scène, si intensément dramatique, où Téodora, prisonnière du comte Don Juan, en butte à ses poursuites amoureuses, saisit tout à coup l'épée d'un valet, puis, se précipitant vers Don Fernand désarmé, lui présente cette épée pour qu'il puisse se défendre.

Mais n'insistons pas pour le moment; nous aurons tout à l'heure l'occasion de comparer les deux passages à une scène des *Brigands,* où la comtesse Amélie montrera, elle aussi, une vaillance, une audace au-dessus de son sexe.

Pour en revenir au comte Don Juan, prototype, sous certains rapports, de Don Carlos, il a, par ci par là, malgré son égoïsme et sa dépravation, quelques éclairs de générosité ou de délicatesse. A un moment donné du drame, nous voyons Don Fernand, poursuivi par un nombreux groupe de paysans, se présenter devant le comte avec son épée brisée. Fait prisonnier ainsi que Téodora, il a réussi, grâce à sa force prodigieuse, à rompre ses liens; puis, frappant ou tuant quiconque s'approchait de lui, il est promptement parvenu à mettre entre ses ennemis et lui une distance considérable. C'est devant une maison de campagne isolée qu'il rencontre Don Juan, qui ne le reconnaît pas tout d'abord, et il lui dit (Acte III, scène 5) :

S'il est en vous quelque pitié, si un noble sang vous anime, si les malheurs d'autrui vous touchent, protégez un infortuné.

LE COMTE. — Qui êtes-vous?

DON FERNAND. — Si vous êtes généreux, il suffit que je sois poursuivi par mille ennemis et que je réclame votre protection contre leur fureur. Si vous voulez me l'accorder, songez que mes adversaires s'approchent irrités et décidés à tout.

LE COMTE. — Entrez dans cette maison; je vous sauverai (13).

Et, en effet, lorsque les paysans, guidés par un aubergiste, arrivent devant la villa, il leur déclare qu'il n'a vu personne et les engage à poursuivre leurs recherches d'un autre côté.

L'attitude de Don Carlos vis-à-vis d'Hernani, à la fin du 1er acte, est assez semblable à celle du comte. Le duc Ruy Gomez vient de surprendre ses deux rivaux dans la chambre de Doña Sol. Indigné, il songe à la vengeance lorsque Don Carlos jette son manteau et, découvrant son visage, dit qu'il n'est venu que pour annoncer au duc, son vassal, la mort de son aïeul, l'empereur Maximilien.

(13) Nous nous sommes servi, pour les œuvres d'Alarcon, de l'édition de Garcia Ramon; nous avons consulté la traduction d'Alph. Royer (Paris 1866), mais sans la suivre intégralement.

Cette fois, Gomez de Silva, s'inclinant avec respect comme devant son suzerain, se confond en excuses. Don Carlos lui dit qu'il aura l'honneur de l'héberger cette nuit. Puis, prenant à part Hernani, il prononce ces paroles :

> Je vous ai fait l'honneur de toucher votre épée,
> Monsieur. Vous me seriez suspect pour cent raisons.
> Mais le roi Don Carlos répugne aux trahisons.
> Allez. Je daigne encor protéger votre fuite.

Et comme Don Ruy Gomez lui demande qui est ce seigneur, le roi répond, pour épargner à Hernani tout désagrément :

> ...Il part; c'est quelqu'un de ma suite.

Au fond, il n'y a là qu'une générosité facile, plus apparente que réelle. C'est au quatrième acte que le caractère de Don Carlos, jusque-là rétréci et comme étriqué par un égoïsme d'amant jaloux, apparaît avec toute la grandeur et toute la noblesse que donne à un chrétien la pratique de la miséricorde et de l'oubli des offenses.

Ici encore, Victor Hugo se souvient de l'œuvre d'Alarcon, non plus, sans doute, du *Tisserand de Ségovie,* mais de l'*Art de gagner des amis* (*Gañar amigos*).

Que voyons-nous, en effet, dans ce drame de l'auteur espagnol? Don Fernand, un des héros de la pièce (sans doute Alarcon affectionne ce nom pour ses principaux personnages), aime Doña Flor et s'en croit aimé. Mais la jeune fille lui préfère le marquis Don Fadrique; sans avouer à son amoureux cette prédilection, elle lui demande, par prudence, de ne parler à personne de son amour pour elle, Doña Flor, et de ne pas citer son nom. Fernand lui jure de garder le silence. Or, en surveillant, avec la jalousie habituelle aux amoureux, les abords de la maison de Doña Flor, il surprend, près de là, Don Sanche, frère du marquis. Ce jeune gentilhomme lui a tout l'air d'un rival. Il le provoque et le tue. Poursuivi aussitôt par les policiers, il rencontre le marquis, qu'il

ne connaît pas; et c'est à lui, frère de la victime, qu'il demande aide et protection, de même qu'Hernani, déguisé en pèlerin, sollicite l'hospitalité de son rival, Don Ruy Gomez, parce qu'il se voit poursuivi par Don Carlos. Don Fadrique désire connaître le nom de celui qu'il doit protéger. Mais Fernand, qui a juré à Doña Flor de ne rien trahir de son amour, craint, en se faisant connaître, de violer son serment. Il répond au marquis (Acte I, scène 9) :

Monseigneur, vous êtes noble et je vous prie de bien vouloir mettre ma vie en sûreté comme vous aviez promis de le faire sur l'honneur et sans condition. Me forcer à dire mon secret serait m'obliger à violer mon serment.

Et Don Fadrique répond généreusement :

Je ne demande et n'exige rien. Puisqu'il s'agit d'un secret, il m'importe comme à vous-même de garder le silence. Pour finir, rompons l'entretien et suivez-moi. Vous serez libre sans plus avoir à me rappeler cette promesse que je tiendrai scrupuleusement.

Don Ruy Gomez montre vis-à-vis d'Hernani, qui se présente devant lui incognito, vêtu en pèlerin, la même aimable condescendance, la même discrétion; pas plus que le marquis — encore moins peut-être — il n'insiste auprès de l'étranger pour savoir son nom.

Quand Hernani lui a dit (Acte III, scène 2) :

Je veux voir brûler les flambeaux et les cires,
Voir Notre-Dame, au fond du sombre corridor,
Luire en sa châsse ardente avec sa chape d'or
Et puis m'en retourner.

Le duc répond :

Fort bien. Ton nom, mon frère?
Je suis Ruy de Silva.

HERNANI, *hésitant.*

Mon nom?

DON RUY

Tu peux le taire
Si tu veux. Nul n'a droit de le savoir ici.
Viens-tu pas demander asile?

HERNANI

Oui, duc.

DON RUY

Merci.
Sois le bienvenu. Reste, ami, ne te fais faute
De rien. Quant à ton nom, tu te nommes mon hôte.

Mais le marquis Don Fadrique, bien supérieur à Ruy Gomez, qui, un peu plus tard, ne pourra, sans ressentir une haine farouche, voir son rival entre les bras de Doña Sol (14), le marquis Don Fadrique, disons-nous, fait preuve, à l'égard de Fernand, d'une générosité qui ne se démentira pas devant les contingences les plus inattendues et les plus défavorables.

Nous allons le voir appliquer noblement la loi du pardon de même que Don Carlos, désarmé par la joie de son élection impériale, l'applique vis-à-vis de tous les conjurés. Sans doute, lorsque le héros d'Alarcon apprend que Fernand a tué son frère Don Sanche, son premier mouvement est un mouvement de colère; il ne peut s'empêcher, fidèle à la tradition castillane, de provoquer le meurtrier en duel. Les deux adversaires engagent une lutte ardente; Fernand, dont l'habileté de duelliste s'est tout à l'heure affirmée victorieuse, est à son tour vaincu par l'adresse supérieure du marquis. Il ne tient qu'à Fadrique de tuer son ennemi; mais la générosité l'emporte sur l'instinct de vengeance. Il pardonne à Fernand et prononce ces paroles magnanimes (Acte I, scène 12) :

(14) Comme Victor Hugo a consulté le *Romancero general* et les Collections des Classiques, on ne s'étonnera pas de trouver dans son drame, outre les imitations de fond du *Tejedor* et de *Gañar amigos*, des réminiscences d'autres œuvres. C'est ainsi que, parfois, *Hernani* rappelle le *Garcia del Castanar* de Rojas; en particulier le vers prononcé par le duc en voyant le couple amoureux :

Voilà donc le paiment de l'hospitalité,

Vivez : le ciel ne permet pas (15) qu'un gentilhomme qui s'est montré si valeureux cesse de voir le jour pour un motif d'aveugle vengeance. C'est pourquoi je vous le demande : gardons-nous une mutuelle estime. Sans doute, vous aviez tué mon frère; mais vous savez aussi que je vous ai vaincu en combat singulier. Je pouvais vous tuer; mais je fais mieux en vous pardonnant. Car je triomphe de moi-même.

Et Don Fernand, ému jusqu'aux larmes, serre la main à ce noble vainqueur et lui promet une inaltérable amitié.

Don Carlos, de son côté, après avoir fait Doña Sol duchesse de Segorbe et l'avoir lui-même déclarée fiancée d'Hernani, duc d'Aragon, affirme qu'il renonce à toute idée de châtiment et de représailles (Acte IV, scène 4) :

Je ne sais plus vos noms, messieurs. Haine et fureur,
Je veux tout oublier. Allez, je vous pardonne!
C'est la leçon qu'au monde il convient que je donne.

Ces paroles font songer au généreux langage d'Auguste, qui pardonna à Cinna et à ses complices.

est presque une traduction de ce court passage du *Garcia del Castanar :*

Muy bien pagais à mi fé,
El hospidaje por corto.

D'autre part, les fières paroles par lesquelles Dona Sol répond aux avances trop galantes de Don Carlos : (Acte II, scène 2) :

Moi, je suis fille noble, et de ce sang jalouse.
Trop pour la concubine, et trop peu pour l'épouse,

ne sont qu'une paraphrase de ce distique d'Alarcon (*Las Paredes oyen*, Acte III, scène 3) :

Grande para dama soy,
Si pequena para esposa.

(Cf. sur ces questions d'analogie d'*Hernani* avec les drames espagnols l'originale étude de Paul de Groussac, *Une énigme littéraire*, p. 227.)

(15) Voici le texte de ce passage caractéristique entre tous :

Vivid : no permita el cielo
Que quien tal valor alcanza,
Por una ciega venganza
Deje de dar luz al suelo.
Para con vos quedo bien
Con esto, pues si sabéis
Que sè que muerto me habeis
Mi hermano, sabéis tambien
Que cuerpo a cuerpo os venci;
Y si ya pude mataros
Hago mos en perdonaros,
Pues tambien me vengo a mi.

Hernani et les conjurés, vaincus par tant de grandeur d'âme, sentent expirer leur rancune; leurs cœurs ulcérés s'apaisent et s'unissent dans un sentiment d'affection et de respect pour le jeune empereur. Seul, Don Ruy Gomez reste sombre et pensif. Sans doute, il songe à ce cor mystérieux qui lui a été transmis par son rival et qui sera bientôt entre ses mains un instrument d'implacable vengeance.

§

Il est, nous l'avons dit, dans la littérature dramatique de l'Espagne, une autre œuvre dont Victor Hugo s'est inspiré dans *Hernani* : c'est la *Dévocion à la Cruz* de Pedro Calderon.

Le héros, Eusèbe, né mystérieusement dans une forêt, mais d'origine noble, mène, comme Hernani, une vie de vagabond. Epris de Julie, jeune comtesse, il est accusé par le père de celle-ci de l'avoir compromise. Provoqué en outre par le frère de la jeune fille, Lisardo, il tue ce gentilhomme en duel. Souillé de ce meurtre, il se présente néanmoins devant Julie, qui, ne sachant encore ce qui s'est passé, lui offre un refuge et le cache aux yeux de Curcio, son père, tout comme Doña Josefa aide Don Carlos à se blottir dans une armoire de la chambre de Doña Sol, au moment où Hernani va entrer. Mais Curcio révèle à Julie le meurtre qui vient de s'accomplir et lui en fait connaître l'auteur. La jeune fille en est atterrée; demeurée seule avec Eusèbe, qui, comme Rodrigue, s'offre spontanément à sa vengeance (16), elle lui dit de se dérober par une prompte fuite à toute recherche de la police. Cependant Curcio, en guise de représailles, fait confisquer tous les biens d'Eusèbe, qui dès lors, tout comme le tisserand de Ségovie, se fait bandit et vit de pillages

(16) Dans une étude parue il y a une vingtaine d'années sous le titre de : *Trois Types de Brigands-Gentilshommes* (Cf. *Belgique artistique et littéraire*, juin 1909), nous avons essayé de montrer quelques points de contact qu'*Hernani* et la *Dévotion à la Croix* offrent avec le *Cid*.

et de rapines, alors que Julie est obligée de prendre le voile. Au cours de ses déprédations, le brigand-gentilhomme rencontre un prêtre, le Père Albert, dont l'aspect vénérable le touche vivement. Lui, qui est habitué depuis peu à voler, à tuer tous ceux qui lui paraissent possesseurs de quelque argent, épargne ce pieux vieillard et interdit à ses hommes de lui faire le moindre mal. Le prêtre, en échange, lui fait cette déclaration : « Si un jour vous avez besoin de mon ministère, appelez-moi ; quel que soit le lieu, l'heure, quelles que soient les circonstances, j'accourrai aussitôt pour vous donner les secours surnaturels qui vous seront indispensables. »

L'éventualité en question ne tarde pas à se présenter. Eusèbe est surpris un jour par les hommes de Curcio ; le vieux comte lui-même se bat en duel avec lui. Mais une sympathie aussi vive qu'inexplicable le saisit pour ce beau jeune homme au regard si pur et si fier. Eusèbe, de son côté, éprouve pour lui une affection mêlée de respect... C'en est fait ; les deux adversaires rengainent et s'embrassent. Mais le vieux comte ayant dû s'absenter quelques minutes, ses serviteurs trouvent Eusèbe et, le regardant toujours comme un ennemi, le blessent mortellement. A cet instant suprême, le jeune homme songe au Père Albert ; ramassant ses forces défaillantes, il lance un appel désespéré. Par une disposition toute providentielle, le saint prêtre n'est pas loin de là ; il se précipite auprès du mourant, recueille l'aveu sincère et repentant de ses fautes et prononce sur lui les paroles sacramentelles de rémission. Le vieux comte accourt de son côté et, en découvrant la poitrine du moribond, il reconnaît en lui son fils, cru mort depuis longtemps.

Cette sorte de pacte conclu entre Eusèbe et le prêtre ressemble, d'une certaine façon, à l'accord intervenu entre Don Ruy Gomez et Hernani. Celui-ci, en remettant au duc le cor qu'il a détaché de sa ceinture, lui dit (Acte III, scène 7) :

Quoiqu'il puisse advenir,
Quand tu voudras, Seigneur, quel que soit le lieu, l'heure,
S'il te passe à l'esprit qu'il est temps que je meure,
Viens, sonne de ce cor et ne prends d'autres soins.
Tout sera fait.

Mais dans *Hernani,* il s'agit d'un pacte sinistre et qui fait frissonner; la remise de ce cor symbolise et favorise une œuvre de haine, de vengeance et de perdition. Le duc, en le prenant et en nourrissant, malgré tout, des projets de farouches représailles, a conscience qu'il agit, en quelque sorte, en suppôt de Satan. Quand un des jeunes nobles lui demande :

Nous viens-tu de l'enfer?

Il répond :

Je n'en viens pas; j'y vais.

Dans la *Dévotion à la Croix,* le pacte est une œuvre de miséricorde et de pardon; le résultat en sera la régénération et la purification d'une âme jusque-là vouée au désordre et au péché.

III

Si Victor Hugo, par sa tournure d'esprit et par sa sensibilité, se rapproche plutôt du génie méridional, rapprochement que favorise d'ailleurs le long séjour du poète en Espagne, il n'en est pas moins vrai que son imagination, un peu fantasque et débridée, lui crée de bonne heure de visibles affinités avec les représentants principaux de la pensée d'outre-Rhin (17). Pour préciser, nous dirons que notre auteur se retrouve un peu lui-même dans certaines œuvres de jeunesse de Schiller, avec qui, pour-

(17) P. Leroux (cité par Ed. Eggli, *Schiller et le Romantisme français*, 1927, tome II, p. 321) écrit avec raison : « Victor Hugo appartient par la forme au Midi, mais il appartient au Nord par la nature de son imagination. »

tant, à défaut d'une connaissance suffisante de l'idiome germanique (18), il n'a pu prendre contact que par des traductions, alors qu'il avait pu goûter et apprécier dans le texte même plusieurs des productions les plus marquantes du théâtre espagnol. Bref, en dépit de ce que cette communion d'esprit avec les Allemands offre de défectueux et d'un peu vague, il n'est pas douteux que l'auteur des *Brigands* et de *Don Carlos,* par plus d'un côté, n'attire et ne charme le poète d'*Hernani.*

Et tout d'abord, le célèbre monologue du futur empereur devant le tombeau de Charlemagne, ce monologue qui synthétise magistralement, mais un peu en marge du sujet, la situation de la Papauté et de l'Empire, contient plus d'une réminiscence du monologue bien connu du *Fiesque de Gênes* (19). Le poète allemand nous montre son héros contemplant, du haut de ses fenêtres, la vaste mer dont il voudrait en vain sonder les profondeurs impénétrables comme il voudrait sonder les consciences des Génois (Acte III, scène 2).

Cette ville majestueuse à moi! quel rêve d'étinceler au-dessus de cette cité comme le roi du jour, d'être le monarque tout-puissant, de plonger toutes ses ardentes aspirations, tous ses insatiables désirs *dans cette mer sans fond!*

Victor Hugo s'empare de cette fleur poétique pour en extraire pour ainsi dire tout le suc, nous en faire humer tout le parfum; chez lui, ce n'est plus une image unique qui va jaillir, c'est une succession d'images habilement groupées autour de cette image centrale : l'*Océan,* et qui vont ouvrir devant nous une perspective d'une splendeur éblouissante.

(18) Dès 1782 avait paru le recueil publié par Friedel et Bonneville sous le titre : *Nouveau théâtre allemand;* il contenait, outre la *Mort d'Adam,* de Klopstock, *les Brigands, Fiesque, Intrigue* et *Don Carlos,* de Schiller, puis *Clavigo* et *Goetz,* de Gœthe. En 1792, La Martelière publia une autre traduction des *Brigands* qu'il fit jouer au théâtre du Marais.

(19) Cf. Eggli, ouv. cité., p. 344, t. II et Paul de Groussac, *Une Enigme littéraire,* p. 225.

Ah! le peuple! — Océan — onde sans cesse émue
Où l'on ne jette rien sans que tout ne remue!
Vague qui broie un trône et qui brise un tombeau!
Miroir où rarement un roi se voit en beau!
Ah! si l'on regardait parfois dans ce flot sombre,
On y verrait au fond des empires sans nombre,
Grands vaisseaux naufragés que son flux et reflux
Roule et qui le gênaient et qu'il ne connaît plus!

(Acte V, scène 1.)

Nous voyons également Schiller — et Victor Hugo après lui — insister sur le perpétuel et troublant contraste entre la situation du souverain et celle des sujets. L'auteur de *Fiesque* fait dire à son principal personnage :

Obéir!... Dominer! abîme immense, vertigineux... mettez-y tout ce que vous avez de précieux; vous, conquérants, vos batailles gagnées; vous, artistes, vos œuvres immortelles; vous, Epicuriens, vos voluptés; explorateurs du monde, vos mers et vos îles! *obéir ou commander! Etre ou n'être pas!...* Se trouver à cette hauteur effroyable et sublime, descendre dans ce tourbillon rapide de l'humanité où la roue de l'aveugle trompeuse tourne perfidement les destinées!

Le poète français met dans la bouche de son héros cette exclamation émouvante :

L'empereur! l'empereur! *être empereur!* — *ô rage,*
Ne pas l'être et sentir son cœur plein de courage!

Et, plus loin, la même idée reparaît sous forme d'une autre image :

O ciel, être ce qui commence!
Seul, debout au plus haut de la spirale immense!
D'une foule d'états l'un sur l'autre étagés,
Etre la clef de voûte et voir sous soi rangés
Les rois et sur leur tête essuyer ses sandales.

Et Don Carlos, comme le comte de Lavagna, a peur du vertige.

Gouverner tout cela! Monter, si l'on vous nomme,
A ce faîte! Y monter, sachant qu'on n'est qu'un homme,
Avoir l'abîme là!... Pourvu qu'en ce moment
Il n'aille pas me prendre un éblouissement!

Mais le Fiesque n'a inspiré Victor Hugo qu'à titre transitoire : c'est des *Brigands* surtout qu'il se souvient en écrivant *Hernani*.

Karl Moor, renié et maudit par son père — du moins les missives mensongères de l'abominable Franz le lui ont fait croire — mène, comme le héros de Calderon et celui de Victor Hugo, une vie d'*outlaw* et de bandit ; comme eux encore, il voit sa tête mise à prix (20). Toutefois, au milieu de ses désordres et de ses crimes, il garde un souvenir inaltérablement fidèle à sa chère Amélie, qui, elle non plus, ne peut l'oublier, malgré la cour inutilement et odieusement assidue que lui fait l'ignoble Franz. Agacée, obsédée par ces horripilantes poursuites amoureuses, elle s'avise un jour, tout comme la Téodora d'Alarcon, d'un ingénieux stratagème auquel nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir. Il vaut la peine de citer un court fragment de cete scène.

FRANZ, *qui vient de recevoir d'Amélie un soufflet.* — Elle me ravit, cette colère de femme; elle ne te rend que plus belle, plus désirable. Viens! ta résistance ornera mon triomphe et donnera à tes embrassements une saveur, un charme de plus... viens! je suis enflammé de désirs, viens tout de suite!

AMÉLIE, *l'entourant de ses bras.* — Pardonne-moi, Franz! (*Comme il veut l'entraîner, elle lui arrache son épée et recule vivement.*) Vois-tu, misérable, ce que je puis faire de toi! Je suis une femme, mais une femme furieuse! ose donc, et cet acier transpercera ta lâche poitrine. Va-t'en immédiatement! (*Elle le chasse.*)

Alarcon nous présente sa Téodora dans une situation toute semblable. Elle aussi, en butte aux galanteries obsédantes de Don Juan, recourt à un artifice. Elle feint de céder aux instances du séducteur et, simulant pour lui un amour ardent, elle a l'air de dédaigner son époux

(20) Chose à constater! le tarif est identique dans l'œuvre allemande et dans le drame français : mille ducats. (Cf. Martini, *Victor Hugo's dramatische Technik*, Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur, 1905, pp. 94 et suiv.)

pour, ensuite, favoriser sa victoire. Reproduisons cette scène qui, dans l'œuvre du poète espagnol, a plus de relief encore que dans le drame de Schiller :

Ne pensez pas, comte, que si je me tais, ce soit par dédain pour votre amour et pour votre qualité : au contraire, jetant un regard sur la bassesse de ma condition, je me sens honteuse de n'avoir pas répondu plus tôt à votre affection. (*S'adressant au tisserand.*) Insensé! quelle présomption t'a fait croire que je n'aimerais pas mieux un jour me prêter aux justes désirs du comte que de garder ma constance à l'amour d'un tisserand?

Comme Don Fernand, dupe de cette ruse, se récrie avec violence, elle ajoute :

Regarde-moi déjà comme la maîtresse du comte ou par le Ciel! si tu m'injuries de nouveau, je souillerai moi-même cette terre de ton sang infâme.

DON FERNAND. — Femme vile et sans honneur!

Le comte, entendant son ennemi apostropher aussi outrageusement celle qu'il aime, ou plutôt qu'il convoite, se fâche à son tour et ordonne à ses gens de tirer l'épée. Cette fois, Téodora, poursuivant son stratagème, s'écrie:

Pour augmenter son châtiment, c'est moi-même qui le tuerai.

Puis, s'adressant à un valet :

Donne-moi cette épée.

Saisissant l'arme d'un geste brusque, elle la présente à son époux, à la fois stupéfait et ravi.

Mon ami, prends-la et pour que le comte ne me poursuive pas, défends le passage jusqu'à ce que la nuit m'ait cachée sous son noir manteau.

Tandis qu'elle fuit précipitamment, Fernand déploie contre ses adversaires sa valeur accoutumée; puis il gagne vivement la grille du fond de la cour, la referme

et s'enfuit à son tour. L'artifice ingénieux de la vaillante Téodora l'a sauvé.

Doña Sol est peut-être — du moins à l'instant psychologique où Don Carlos veut, à toute force, l'entraîner — tout aussi courageuse que l'héroïne d'Alarcon et que l'héroïne de Schiller. Menaces, promesses, rien ne l'effraie ni ne l'éblouit; et, pour se défendre, elle n'usera même pas d'artifice. Don Carlos lui dit :

Viens! Je n'écoute rien. Viens! si tu m'accompagnes,
Je te donne, choisis, quatre de mes Espagnes.
Dis, lesquelles veux-tu? Choisis!
(Elle se débat dans ses bras.)

DONA SOL

Pour mon honneur,
Je ne veux rien de vous que ce poignard, seigneur!
(Elle lui arrache le poignard de sa ceinture. Il la lâche et recule.)
Avancez maintenant! Faites un pas!

DON CARLOS

La belle!
Je ne m'étonne plus si l'on aime un rebelle!
(Il veut faire un pas. Elle lève le poignard.)

DONA SOL

Pour un pas, je vous tue et me tue!
(Il recule encore. Elle se détourne et crie.)
Hernani!
Hernani!

DON CARLOS

Taisez-vous.

DONA SOL, *le poignard levé*

Un pas, tout est fini !

Il est, dans le drame de Victor Hugo, d'autres passages où se reflète une influence schillérienne.

A un moment donné, nous voyons Karl Moor, pris de nostalgie, rentrer au foyer natal. Lorsqu'il se présente, déguisé — sous le nom de comte de Brand — au château de son père, de cet infortuné père que le mécréant de

Franz a fait passer pour mort et enfermé dans un infect souterrain, Amélie, sans le reconnaître, éprouve aussitôt pour ce bel étranger une invincible attirance. Son attitude, son regard, le son de sa voix, bien que légèrement altérée, lui rappellent d'anciens et chers souvenirs. Après avoir évoqué devant Karl l'image de ce vénéré vieillard que le faux comte de Brand dit avoir connu, elle parcourt avec lui la galerie des portraits de famille pour s'assurer s'il le reconnaît encore (21). Le premier tableau qui arrête leurs regards, c'est celui qui reproduit les traits de l'auguste fondateur de la race des Moor : l'empereur Frédéric Barberousse lui a conféré ses titres de noblesse pour le récompenser de l'avoir si bien soutenu dans sa lutte contre les corsaires.

Peu après, les jeunes gens se trouvent en face du portrait du vieux Maximilien. A cet aspect, le cœur du bandit-gentilhomme s'attendrit; il est sur le point de verser des larmes. Amélie n'est pas moins émue. Soudain, Karl tressaille; il vient d'apercevoir, un peu dissimulé dans un angle, son propre portrait. Pour éprouver la jeune fille, il lui demande : « Quel est donc celui-ci? » Mais Amélie détourne la tête en pâlissant et rougissant tour à tour. Le jeune homme acquiert ainsi la douce certitude d'être toujours aimé d'elle. « Elle me pardonne, elle m'aime! Je suis pur comme le ciel azuré, elle m'aime! », s'écriera-t-il un peu plus tard.

Tout comme Karl Moor, Hernani arrive, déguisé, au château du duc Ruy Gomez, qui, nous l'avons vu, le reçoit hospitalièrement. Mais en voyant les préparatifs de noces entre le vieillard et Doña Sol, qui, peu d'instants après, paraît elle-même, il se trouve incapable de garder plus longtemps l'incognito. La douleur et l'indignation l'obligent de jeter le masque. Tandis que Ruy Gomez, toujours fidèle aux lois de l'hospitalité, sort pour faire

(21) Ed. Eggli, *Schiller et le Romantisme français*, t. II, p. 330.

armer, dit-il, le château, Hernani et Doña Sol, après une courte querelle d'amoureux, se livrent à un échange de tendres protestations qui arrachent à Hernani comme à Karl Moor ce cri spontané : « Elle m'a pardonné et m'aime ! » , puis les deux jeunes gens tombent dans les bras l'un de l'autre. C'est à ce moment que Ruy Gomez survient et s'écrie :

Voilà donc le paîment de l'hospitalité !

Malgré tout, lorsqu'il entend son page annoncer le roi, ajournant ses projets de vengeance, il presse un ressort secret et dissimule Hernani derrière un des grands cadres de sa galerie, cadre qui couvre une cachette. Puis, de même qu'Amélie fait voir à Karl les portraits des illustres ancêtres de la famille, le duc Ruy Gomez montre à Don Carlos les portraits de ses aïeux : Garceran de Silva, Don Blas, Christoval, Don Jorge, Don Gaspar, Don Jayme se présentent tour à tour aux regards étonnés — disons : courroucés — du roi, qui, à cette heure, se soucie fort médiocrement de l'arbre généalogique des Silva. De cette promenade prolongée, Don Ruy Gomez ne veut tirer qu'une conclusion : c'est qu'aucun de ses aïeux n'a forfait à l'honneur, tous se sont montrés esclaves de la parole jurée, donc lui-même ne faillira pas à son devoir et ne trahira pas son hôte.

On le voit : ni chez le poète allemand ni chez l'auteur français la scène des tableaux n'est un simple décor, mais elle est plus piquante, peut-être, chez Victor Hugo; car, le spectateur, en suivant la promenade des acteurs à travers cette longue galerie, se demande avec anxiété si derrière le portrait même de Silva le roi soupçonneux et jaloux ne va pas découvrir Hernani.

Si le héros de Schiller et celui de Victor Hugo présentent, au point de vue de leur situation et du côté sentimental de leurs caractères, de visibles analogies, il n'est pourtant pas malaisé d'apercevoir entre eux une diffé-

rence qui mérite d'être soulignée. Karl Moor et Hernani sont tous deux des *hors-la-loi;* tous deux ont déclaré la guerre à la société. Mais chez Hernani, cette animosité contre tout ce qui est loi, règle, organisation, est plus apparente que réelle; une fois que la générosité de son ennemi l'aura rendu l'heureux fiancé de Doña Sol, il oubliera toute rancune; et, sans la haineuse intervention *in extremis* de Don Ruy Gomez, il renoncerait volontiers à ses bois et à ses montagnes pour mener, au sein d'une société aristocratique, l'existence aisée et confortable à laquelle ses titres de noblesse lui donnent droit. Karl Moor, lui, a d'autres visées; il prétend réformer la société, la reconstituer sur de nouvelles bases, il s'érige — et sous ce rapport il rappelle un peu Don Quichotte — en justicier universel voulant partout corriger les abus et redresser les griefs. Il est beau, sans doute, de défendre les opprimés, de se porter au secours des veuves et des orphelins, de soutenir le faible contre le fort; seulement, dans les luttes meurtrières que Karl livre plus d'une fois à la force armée, il égorge ou fait égorger des hommes par centaines, privant ainsi les femmes de leurs maris et les enfants de leurs pères (22) !

Malgré tout ce qu'il y a d'arbitraire et d'illogique dans la conduite du héros de Schiller, c'est ce rôle de justicier qui paraît surtout avoir séduit les romantiques — disons plutôt : les romanciers français des générations suivantes.

Ainsi, nul n'ignore le nombre de réminiscences de fond et même de style que l'œuvre si variée et si multiforme d'Alexandre Dumas contient de Schiller et de ses *Brigands* (23). En particulier, si nous considérons le *Comte de Monte-Cristo,* il n'est pas difficile de saisir l'analogie que le héros de ce roman offre avec le héros

(22) Cf. notre étude : *Trois Types de Brigands-Gentilshommes* (Belgique artistique et littéraire, 1909, p. 304.)

(23) H. Parigot, *Le Drame d'Alexandre Dumas,* 1898, pp. 94 et suiv.

du drame allemand. Edmond Dantès, qu'un confrère jaloux a injustement accusé d'un crime politique, est tout aussi injustement condamné à la détention perpétuelle — et dans quel sinistre et infect cachot ! — par un magistrat aux oreilles de qui la voix de l'intérêt parle plus haut que la voix du devoir. Ayant réussi, après quatorze ans d'une douloureuse captivité, à sortir de son cachot et à devenir... multimillionnaire, il trouve, lui aussi, que la société souffre d'un vice rédhibitoire, et, comme Karl Moor, il se fait justicier pour punir son juge inique, pour se venger du perfide Danglars, qui l'avait dénoncé, et pour récompenser ses quelques vrais amis. Mais, comme il est amené, plus d'une fois, — sa justice manquant de largeur de vues, — à frapper l'innocent avec le coupable, à traiter avec la même rigueur le père criminel et le fils qui ne l'est point, il en conclut finalement que le rôle de justicier universel n'appartient qu'à Dieu seul (24).

Et le héros des *Compagnons du Silence* de Paul Féval, ce beau Fulvio Coriolani, qui fait rêver toutes les Napolitaines, n'est-il pas, lui aussi, un type du brigand-gentilhomme qui s'érige, d'une certaine façon, en justicier? Désirant venger l'assassinat du comte de Monteleone, son père, qu'il ne connaît pas, mais dont le nom et la mémoire lui inspirent une profonde vénération, il use de son crédit pour se rendre maître de la police de Naples et fait nommer directeur un de ses affidés qui, malheureusement, le trahit, comme il avait trahi et assassiné le comte lui-même. Une fois de plus, le vengeur ou le justicier humain qui a péché par présomption se trouve impuissant à remplir une tâche que la Providence divine s'est réservée.

(24) Balzac, bien qu'il n'ait pas mis en scène un vrai type de gentilhomme-bandit, a pourtant subi dans plusieurs de ses œuvres (*Physiologie du Mariage*, *La Peau de Chagrin*) l'influence des *Brigands*, très prônés, on le sait, par la Révolution française et vivement goûtés de la jeunesse romantique. (Cf. F. Baldensperger, *Orientations étrangères chez Balzac*, 1927, p. 191.)

Si Karl Moor emprunte à son rôle de grand juge un prestige qui, à distance, illusionne et fascine, il n'en reste pas moins vrai qu'à un autre point de vue il se trouve inférieur à Hernani. Celui-ci, en effet, malgré ses éclats de grandiloquence tapageuse, malgré ses crises de désespoir et de fureur, conserve dans son langage et dans ses allures une sorte de dignité, de décorum, qui manque presque tout à fait à son farouche confrère d'outre-Rhin, et, encore bien plus, aux affidés de celui-ci.

Rien de trivial, de cynique, d'ordurier comme les propos échangés entre ces bandits qui, avec des airs de matamores, étalent complaisamment leurs odieuses prouesses. Les incendies d'édifices de tout genre, les assassinats de prêtres, les viols de jeunes filles et même de religieuses, tout est narré en détail avec de sinistres éclats de rire. On dirait, à certains moments, que Schiller, avec le don de divination dévolu à certains poètes, pressentait, grâce à une vision prophétique, toutes les atrocités, toutes les horreurs, toutes les scènes de brigandages et de massacres qui allaient, un siècle plus tard, ensanglanter les débuts de la guerre mondiale de 1914. Qui ne se rappelle, en effet, Reims, Louvain et Dinant, la tragique triade de villes incendiées dont les lueurs braséantes ont éclairé les spectacles les plus cruels et les plus répugnants? C'est, une fois de plus, le cas de répéter : Les tempéraments d'outre-Rhin n'ont rien appris et rien oublié.

HENRI GLAESENER.

LA LEÇON DE COURTOISIE

François-Brutus Léchevin, assis sur son grabat, sa grosse tête débonnaire coiffée du bonnet de la Liberté, avait soupé d'un vieux croûton frotté, pour l'assaisonnement, d'une peau de lard. N'ayant plus, depuis de longs mois, de luminaire, il décida d'aller, comme il lui arrivait souvent, chez son voisin le citoyen Sanson. Il traversa, en tâtonnant, le galetas qui constituait son domaine, puis, après avoir donné du front contre une solive, il descendit à pas prudents, dans les ténèbres, l'escalier à demi ruiné et semé d'embûches qui se déroulait au sein de la maison silencieuse. La main posée sur la tête, pour parer à toute éventualité, il poursuivait, dans sa descente, des méditations favorisées par l'obscurité totale, et qui ramenaient sans cesse ses pensées vers le temps où, établi luthier rue de la Loi, à l'enseigne du « Chat musicien », il était gras, fleuri et content de vivre; car la proclamation des nouveaux principes et l'anéantissement des tyrans n'avaient pas encore fait de lui, par conséquences successives, un sectionnaire en guenilles, réduit à périr lentement de froid, de misère et de vermine, sous le toit en écumoire d'un immeuble sis rue Saint-Jean, proche le faubourg Saint-Denis.

Des rencontres diverses, telles, dans l'escalier, avec un panier, puis, dans la cour, avec le timon d'une charrette, ne l'empêchèrent point d'atteindre, proférant des jurons retentissants, le perron qui s'avançait devant la demeure de l'exécuteur public.

Il gravit les marches, heurta l'huis, et, comme une voix l'y invitait, ouvrit. Mais il s'arrêta sur le seuil.

Dans la petite salle, le maître de céans achevait son repas, attablé devant une assiette fumante et un gobelet de vin. Il était assisté de son grand-oncle Nicolas, vieillard bientôt octogénaire, et de son oncle Charles, qui fut attaché, sous le règne du tyran, à la Prévôté de l'Hôtel. La flamme d'une chandelle éclairait leurs visages et promenait sur les murailles leurs trois ombres mouvantes. La citoyenne Sanson, ménagère attentive, s'empressait à servir son époux et à ordonner la maison, aidée de deux servantes aux coiffes de toile blanche.

L'arrêt de François Brutus Léchevin sur le seuil n'était pas motivé par le spectacle, fertile pourtant en enseignements divers, qui s'offrait à lui : le sectionnaire ne pouvait éviter de constater que son apparition provoquait un brusque silence, dont il comprit vite la raison. Assise dans l'ombre, à côté du foyer, la veuve Patois dressait sa silhouette haute et sèche, où luisaient des yeux phosphorescents de vieille chatte de gouttière. Or, les démêlés de la citoyenne avec l'ancien luthier alimentaient de longue date la chronique de la rue Saint-Jean et des alentours. Peu de temps auparavant, François-Brutus Léchevin avait coiffé la veuve Patois d'un vieux pot et la citoyenne, ivre de vengeance, multipliait depuis lors ses propos perfides concernant le civisme tout de surface, disait-elle, de son ennemi. Celui-ci avait annoncé le trépas prochain de la mégère. La rencontre des deux antagonistes ne pouvait donc apporter dans ces lieux qu'un maigre enthousiasme.

Cependant, comme François-Brutus Léchevin restait indécis, la citoyenne Patois plia son tricot, se leva et souhaita, avec une grande dignité, le bonsoir à la compagnie, affirmant qu'elle se préparait depuis un moment à se retirer.

Et elle passa devant Léchevin, le regard indifférent, soufflant toutefois comme si l'air fût devenu méphitique.

La porte refermée sèchement, le sectionnaire, sur l'invitation du maître de céans, s'assit au coin du feu, dans

le large fauteuil où la citoyenne Patois avait laissé l'empreinte de son dos rugueux; il tendit ses mollets décharnés vers le foyer où dansait un feu de sarments; puis il poussa un soupir caverneux.

— Quel bon vent t'amène, citoyen? dit l'exécuteur public, en tournant vers le visiteur son visage où la chaleur du repas avivait encore les couleurs naturelles — et le considérant avec bonhomie.

Le sectionnaire, bien que la mollesse du fauteuil et la chaleur de la flamme le fissent pencher vers des sentiments adoucis, commença aussitôt à clamer d'effroyables injures contre l'Autrichienne. Cette diatribe, dont il avait, toute l'après-midi, choisi et médité les termes, il la considérait d'abord comme un antidote aux discours pernicieux de la veuve Patois. Mais aussi, il portait à l'Etrangère une haine aveugle. Certes, sans oser regretter la régénération des peuples, il ne pouvait s'empêcher de déplorer dans le plus caché de lui-même, que les événements aient pris un tour aussi catégorique et il pensait que sans Madame Déficit, sans ses folies et ses trahisons, il vivrait encore heureux dans sa boutique, rue de la Loi; ses spéculations sur les assignats et les approvisionnements ne se fussent pas produites; et Madame Léchevin, son épouse, n'eût pas été séduite par le panache du commissaire Lirondelle, et trônerait encore à son comptoir, sous l'enseigne du « Chat musicien ». Le *Père Duchêne*, qu'il lisait scrupuleusement pour tenir à jour son vocabulaire, attisait sa haine pour la Messaline des Trianons.

— Enfin, citoyen magistrat, proféra-t-il, c'est demain sans doute que tu vas délivrer le peuple de la femelle à Capet? Cette nuit la chose sera expédiée, m'a-t-on dit à la section. Nous devons nous tenir prêts. Ah! guenon Déficit, monstre exécrable! Ils ne sont plus là, tes ci-devant, pour te défendre de la sainte Justice du peuple! A ton tour, la tête dans la chattière, et après toi, que tous les aristocrates, les dilapidateurs et les traîtres aillent éter-

nuer en l'honneur de la Sainte Egalité! Il est temps, Sanson, que l'on montre enfin de la rigueur, et qu'il ne reste dans la République que les purs. Que dis-tu?

— Rien de bien nouveau, citoyen, fit l'exécuteur avec calme. J'ai vu Fouquier, aujourd'hui. Un instant à peine. Toutes les mesures sont prises, m'a-t-il dit, en propres termes, pour que le cours de la justice ne soit pas interrompu par des digressions tendancieuses. On peut se fier à lui. Mais quelle mine il a, le pauvre! Il me faisait pitié, je t'assure. Il est jaune comme de l'urine de cheval, sauf notre respect. Son travail l'exténue, et seule la grandeur de sa mission le soutient.

— Brave Fouquier! dit Léchevin avec ferveur, levant les yeux au ciel et frottant avec régularité ses mollets roussis. Enfin, avec des hommes comme lui ou Hermann, la cause du peuple est en bonnes mains. Hébert sera là, d'ailleurs, et il prépare un plat de sa manière. C'est en morceaux à jeter aux cochons, et non en deux, qu'on devrait la couper! Sans elle, sans les accapareurs qu'elle a soudoyés, en serions-nous là? Pas de pain ce matin, citoyen Sanson; Lemoine, tu sais, le gros boucher, m'a cédé avant-hier un aloyau à moitié pourri, et, encore, parce qu'il est mon collègue. Depuis, rien. Il dit qu'on n'aura bientôt plus de viande. Le peuple finira par se fâcher. Les brigands payés par les aristocrates l'affament.

Sanson portait à la bouche, piqué à la pointe d'un couteau, un morceau de lard grillé. A la vue de ce morceau de belle taille et d'apparence friande, François-Brutus Léchevin se remémora la maigre couenne qu'il conservait depuis plusieurs jours dans sa paillasse pour en ralentir le racornissement, et pouvoir en frotter ainsi avec prudence son pain quotidien. Il ne put réprimer un mouvement d'humeur.

— Encore, toi, citoyen, je ne dis pas cela par envie, tu me connais assez, je rends l'hommage qui convient à ton

civisme et aux services que tu rends. Mais enfin tu as un métier régulier qui te mets à l'abri de l'inquiétude. Mais nous, le peuple, nous, les sectionnaires, mal payés, quand nous le sommes...

L'exécuteur arrêta son mouvement, et, le couteau levé, dit d'une voix dolente :

— Ah, citoyen, crois-moi, les temps sont durs pour tous ! Si l'on rendait justice à chacun, si mon grand-oncle Nicolas obtenait la pension qui lui est due ; si mon frère se voyait indemnisé de la suppression de son emploi, je ne dis pas, cela nous aiderait. Mais avec mon maigre salaire, en paiement d'un labeur écrasant, je dois faire vivre les miens ! Ah, si j'étais comme certains, comme mon collègue de Nantes, tiens, Sénéchal : lui est président de plusieurs sociétés populaires et jouit d'une considération que les Parisiens trop légers ne songent pas à me donner ! Voilà un garçon qui a d'excellentes relations dans la meilleure société de la ville, y compris tous les ci-devant ; il n'a que l'embarras du choix s'il veut prendre femme parmi les plus conséquentes. Sa popularité est telle que les citoyennes de là-bas portent, en guise d'ornements, des guillotines de vermeil. Et il n'est pas le seul de mes collègues à être ainsi traité. Mais ici !

Et, achevant son geste, il introduisit entre ses mâchoires le morceau de lard.

François-Brutus Léchevin jugea meilleur de ne point maintenir les propos sur cette pente, et il fit évoluer la conversation sur des sujets moins brûlants. Après quoi, il se leva et salua la compagnie. Puis il descendit les marches du perron, et, dans un tintamarre épouvantable, s'effondra contre un seau que la veuve Patois avait laissé, par une négligence calculée, sur le passage probable du sectionnaire. Mêlant dans ses imprécations le nom de l'infâme Déficit et de la Harpie tricotière, il gravit le long escalier, jusqu'à sa mansarde, puis se glissa sous une vieille couverture d'écurie.

Les cheveux agités par le vent qui soufflait au travers de la lucarne, il dormait depuis longtemps d'un sommeil peuplé de cauchemars, quand, soudain, il s'éveilla en hurlant. Il s'assit sur son grabat. Il faisait nuit. Au dehors, grave, sinistre, un roulement de tambour grondait dans le lointain. C'était le rappel. Le sectionnaire, claquant des dents, sauta hors de sa couverture. Il se vêtit en hâte et chaussa ses sabots. Puis il s'en fut. Faubourg du Nord, des groupes s'agitaient dans les ténèbres. On entendait confusément le grondement proche de la foule qui, dans un martèlement de sabots, se ruait vers l'exécution. Parfois, dans un bruit assourdissant de ferraille, éclairés par de grosses lanternes d'écurie, des canons surgissaient, roulant vers les carrefours.

A Saint-Laurent, Léchevin attendit le rassemblement de sa section. Le jour était levé, lorsque, avec les autres gardes, il partit. Une froide brume d'octobre imprégnait le faubourg aux hautes maisons irrégulières et lépreuses. Au travers de la ville en rumeur, un peuple immense marchait.

Rue Honoré, mille drapeaux flotttaient gaiement aux fenêtres, sous le souffle du vent qui se levait et chassait la brume. Un soleil pâle commençait à luire entre les voiles des brouillards déchirés, et dorait les pierres noircies de Saint-Roch. Les marches de la vieille église étaient hérissées de tricoteuses coiffées du bonnet rouge, et, quelques-unes armées de piques. Hurlantes et dépeignées, elles multipliaient les gestes obscènes et lançaient au hasard des injures et des rires qui secouaient leurs gorges à demi nues.

Place de la Révolution, la guillotine se dressait vers le ciel. Autour, la foule s'amassait. Avec les sectionnaires, Léchevin fut se mêler aux gendarmes qui entouraient l'échafaud. Bientôt, l'immense espace fut tout empli d'une tourbe bruyante et confuse. Une rumeur en montait, semblable au bourdonnement d'une ruche géante, tantôt

bruissante et uniforme, tantôt hachée de coups de feu, de roulements de tambours, de rafales de rires et de clameurs. A mesure que le temps passait, le peuple impatient laissait déborder sa joie énorme. Des chanteurs rugissaient des complaintes sur la mort de l'Autrichienne, entourés d'auditeurs broussailleux et farouches qui reprenaient en chœur le refrain. Des sans-culottes entraînaient des commères dans des danses gaillardes, au bruit des vielles et des clarinettes, et des enfants, jetant des cris aigus, tournaient des rondes qu'ils interrompaient pour se baisser avec ensemble en riant aux éclats.

François-Brutus Léchevin trompait la longueur de l'attente en dévorant un pain noir qu'un gendarme lui avait donné. La foule, exaspérée de fatigue, devenait houleuse et agressive. L'ancien luthier se répandait, avec ses voisins, en paroles farouches et héroïques : la bouche pleine d'une mie mélangée de plâtre, il exaltait les vertus républicaines et se réjouissait d'assister au châtiment de l'Autrichienne, monstre assoiffé du sang des patriotes.

Le soleil était déjà haut lorsque, dans le lointain, une clameur plus forte et continue annonça que la condamnée approchait enfin. En effet, après un moment, Léchevin put, dressé sur ses sabots, apercevoir, au travers du hérissement des piques et des sabres, un buste de femme qui glissait lentement sur le moutonnement des têtes. Auprès d'elle, portées du même mouvement, deux silhouettes noires passaient. Léchevin reconnut Sanson. Un homme à cheval précédait le cortège en agitant un sabre.

La foule s'écarta bientôt sous la rude poussée de sans-culottes. On criait : « Place à l'Autrichienne! Place à la veuve Capet! » Des gardes nationaux parurent, puis la charrette. Couverte de boue, elle était traînée par un cheval blanc. Le cavalier qui la précédait multipliait les moulinets de son sabre; se dressant sur ses étriers dans une attitude héroïque, il hurla : « La voilà, l'infâme! Elle

est foutue, mes amis! » Des acclamations délirantes, des « bravo, Grammont! » saluèrent ces paroles.

Sanson, dans la charrette, debout, impassible, le tricorne à la main, eut un geste : son aide fit lever la condamnée.

La reine apparut au peuple. Elle était coiffée d'un humble bonnet de linon d'où s'échappaient quelques mèches grises. Sa taille amaigrie était serrée dans un corsage blanc à demi fripé.

Les supplices endurés pendant de longs jours avaient creusé dans le beau visage une empreinte horrible. Le teint avait la couleur jaune de l'ivoire. Mais les paupières ne battaient pas, et, droite et fière, elle regardait, de ses yeux ensanglantés, l'estrade où allait s'achever son destin. Elle tourna la tête lentement et ses regards, un instant fixés sur la foule, s'arrêtèrent longuement sur les Tuileries où le vent d'automne agitait le feuillage d'or. Un silence énorme avait brusquement apaisé les cris, les chansons et les musiques. Un homme hurla, le poing tendu : « A ton tour d'éternuer, veuve Capet! » Mais il fut foulé par vingt talons. Le peuple se taisait devant la reine au seuil de la mort.

Léchevin, son pain à demi dévoré sous le bras, regardait, immobile, la Messaline de Trianon recevoir son châtiment. Tout paraissait pour lui s'agiter dans un rêve et il désirait confusément qu'un événement vint donner à la scène présente, le mouvement qu'il avait imaginé : qu'un attentat en faveur de la condamnée ou une insulte faite à la nation en manière de bravade, provoquât chez lui la colère et l'indignation qu'il attendait en vain...

La reine gardait comme un sourire et dans ses yeux luisait une flamme, tandis que, sans faiblir, elle montait les degrés gluants. Mais quand elle parvint à la dernière marche, elle voulut donner aux Tuileries, une fois encore, un suprême regard, et, pressée plus vivement par les

aides, elle chancela. Son pied, chaussé de rudes brodequins, vint heurter la sandale de l'exécuteur.

Alors, François-Brutus Léchevin la vit s'écarter un peu, dans un geste de souveraine courtoisie, et il entendit la reine de France qui, de sa voix chantante, disait au bourreau :

— Pardonnez-moi, Monsieur Sanson, de vous avoir heurté.

...François-Brutus Léchevin reprit, par les longues voies où s'écoulait une foule morne, le chemin de la rue Saint-Jean. Des pensées tumultueuses et contradictoires parcouraient son crâne républicain. Un marchand de complaintes qui vint lui proposer sa dernière chanson s'éloigna en hâte sur un seul regard du sectionnaire. Son aspect était à ce point sinistre qu'un chien l'accompagna de longs hurlements.

Aux carrefours, des groupes célébraient par des chœurs la mort de la veuve Capet.

Une fatigue épouvantable faisait plier les jambes de l'ancien luthier. Il parvint, enfin, au faubourg Saint-Denis, puis à la rue Saint-Jean, et s'engagea sous la voûte, puis dans l'escalier qui menait, après bien des tours, jusqu'à son galetas.

Or, un pas résonnait dans le silence et se rapprochait. Sur le palier, la citoyenne Patois apparut. Digne, maigre et pincée, un vieux cabas à la main, elle descendait, vêtue de bure et de réprobation. Quand elle aperçut l'ennemi et entrevit l'horreur de la situation, elle eut un haut-le-corps, devint livide et s'adossa au mur, dans l'attente de l'irréparable.

François-Brutus Léchevin montait, les poings serrés, le dos rond, énorme et sale. La citoyenne Patois, pour la bataille suprême, apprêtait ses ongles et sa voix.

Mais, quand il fut devant elle, Léchevin la regarda, s'écarta légèrement, et, sans ôter toutefois son bonnet, dit simplement :

— Excuses, citoyenne.

CHRISTIAN AEGERTER.

DEVANT LA MER

DIALOGUE

La plainte nostalgique et tendre
D'un saxophone aux sanglots longs
Se fait entendre
Jusque dans l'ombre où nous allons.

Le Casino luit, vaste et rouge,
S'imposant à la nuit marine, durement.
— Mais l'invisible mer qui bouge
Garde les vieux enchantements.

Le saxophone hausse encore
Sa douloureuse cantilène
— Tandis que le chant des Sirènes
Emeut les profondeurs de l'Océan sonore.

Le jazz se brise en un sanglot,
Comme s'achève — hélas! — toute humaine aventure;
Pendant que l'immortelle voix de la nature
Monte implacablement du grand rythme des flots.

LIED

Une clarté danse dans l'eau :
Le rythme de la mer a gagné les étoiles.
Chante pour la nuit, matelot,
Sous la grand'voile.

Un cri s'échappe d'un hublot :
Chaude clameur d'amour qui vibre jusqu'aux moelles.
Chante pour l'amour, matelot,
Sous la grand'voile.

— Mon cœur se fend en un sanglot,
Plus solitaire encor sous tant et tant d'étoiles...
Chante pour mon cœur, matelot,
Sous la grand'voile.

IVRESSE DU SOLITAIRE

Une ombre vaste et bleue et pleine de douceur
Tombe au couchant, parmi la mer soudain plus calme,
Du haut de la falaise où le ressac berceur
Fait lentement frémir ses invisibles palmes.

La grève est solitaire : et mon cœur plein d'ennui
Trouve enfin le décor digne de sa tristesse
A cette heure annonciatrice de la nuit
Où notre orgueil du jour se résout en faiblesse.

Pas une voix d'homme ou de femme — ô surtout pas
De femme! — qui vienne abolir le pur silence;
Pas un visage humain pour troubler mes yeux las;
Rien que moi, seul et nu devant la mer immense.

Et je m'anéantis dans un rêve si fort,
Vertige où l'être entier s'enfonce sans secousse,
Qu'il me semble goûter l'avant-goût de la mort
En cette ombre si bleue et si vaste et si douce...

I. CRI DU SOLITAIRE

Comme une énorme fleur de sang
Le soleil tombe au creux des lames :
Et, d'un seul coup, sombre en laissant
Une douceur ardente aux âmes.

Et, déjà, l'horizon marin
S'estompe de vapeurs lointaines;
La nuit tend ses voiles sereins;
Les vents retiennent leurs haleines.

O crépuscule sur la mer!
Apaisement de l'heure bonne
Qui calme jusqu'aux flots amers
Dont le vaste rythme s'ordonne!

— Bientôt, les astres fleuriront
Dans le ciel : et la tendre lune
Resplendira comme un beau front
Que nulle angoisse n'importune.

Et le vol menu des oiseaux
Sera plus doux encore : et l'ombre
Parmi ses magiques réseaux
Endormira les deuils sans nombre.

Mais toi seul, mon cœur, au milieu
De toute cette paix profonde,
Tu bats âprement, plein du Dieu
Dont la voix en toi pleure et gronde.

Tu saignes, plus sensible encor
Dans la ténèbre et le silence,
Et cet harmonieux décor
Pèse à ta solitude immense.

Et ta douleur ira croissant
Jusqu'à l'heure tant souhaitée
Où tu te rompras dans le sang
Comme une grenade éclatée.

II. *LE PHARE ROUGE*

Le phare, comme un œil crevé,
Pleure du sang, à chaque instant, dans les ténèbres.
C'est vers sa clarté que je vais,
Sa clarté rythmée et funèbre.

La mer gémit immensément
Le long de l'estacade où les vagues se brisent.
De sombres barques indécises
Se heurtent en sourds craquements.

Le phare, seconde à seconde,
Jette sa clarté rouge à l'obscur horizon;
— Et, là-bas, sur le flot qui gronde,
Il guide le marin vers son humble maison.

Car il est l'œil ardent du havre
Pour l'homme qui se bat, là-bas,
Et ce rayon tragique et pourpre qui me navre
Luit comme un feu d'espoir à la pointe des mâts.

O phare qui conduis l'humble esquif sur les ondes
Et le sauves de l'ouragan,
Ne pourrais-tu, bon phare, en ma peine profonde
Jeter aussi tes feux sanglants?

Ne pourrais-tu être la clarté consolante
Pour un cœur toujours torturé
Et venir rafraîchir des paupières — brûlantes
D'avoir trop longuement pleuré?

Non : tu guides les corps, mais ignores les âmes.
Je crie en vain parmi la nuit,
Le long de l'estacade où se brisent les lames,
Vers ton pourpre faisceau qui fuit.

Car il n'est de rayon bienfaisant ni d'asile
Pour la douleur d'un cœur amer
Qui mêle vainement ses sanglots inutiles
A l'éternel sanglot des mers...

III. *ORGUEIL*

J'ai couru le long de la mer
Avec des sanglots à mes lèvres,
Et la pâle douceur de l'air
Ne pouvait apaiser ma fièvre.

J'ai couru sur le sable obscur
Humide de marée encore :
Le crépuscule était si pur
Qu'on eût dit plutôt une aurore.

Et j'ai vu, couchés à mes pieds,
Des formes d'hommes et de femmes,
Couples étendus, ou ployés,
Ou joints en postures infâmes.

Je sentais briller à mon front
Une clarté surnaturelle
Qui venait jusqu'à moi — du fond
De la mer pleine d'étincelles.

Les autres, en groupes confus,
Semblaient écrasés sur la terre :
Leurs voix sourdes étaient un flux
Monotone, mais sans mystère.

Tandis que, seul devant la mer,
Debout, et des rythmes aux lèvres,
J'écoutais me parler dans l'air
Le Dieu dont mon âme s'enfièvre.

IV. *L'INVITATION — QUAND MEME! — AU VOYAGE*

Et le soleil jaillit soudain
Comme un miraculeux visage
De la mer, qui devient le plus beau des jardins
Plein de fleurs, de rayons, de lumineux feuillages.

Chaque vague s'illustre alors
D'une fragile frange d'or
A sa crête toujours nouvelle :
Les beaux oiseaux, au vent du matin réveillés,
Jettent des cris émerveillés
En faisant scintiller leurs ailes.

Tout est fraîcheur, parfum, gaîté;
Et le sombre troupeau des fantômes funèbres
Qui, toute la nuit, m'a hanté
S'est dissous avec les ténèbres.

Belle lumière sur la mer,
Chansons radieuses dans l'air

Qui semble de soie impalpable,
Comme vous versez à mon cœur
L'apaisement de ses rancœurs
Et le désir joyeux d'absoudre les coupables!

Clartés d'aube, rendez aux yeux
Leurs vrais regards de confiance :
Qu'ils disent vraiment ce qu'ils pensent,
Qu'ils redeviennent purs comme les vastes cieux!

Et rendez la tendresse aux âmes
Qui se crispaient au vent nocturne, durement.
Faites que le vrai cœur des femmes
De nouveau batte large et franc!

Plus encor : rendez-moi cette ardeur si fervente
Qui m'exalte et me fait vivre suprêmement;
Redonnez à mon cœur d'amant
Toute sa franchise émouvante!

L'aurore sur la mer; l'aurore aussi sur nous;
En nous, surtout (la nuit, hélas! revient si vite);
Et la fièvre d'aimer bellement, à genoux,
Quand le monde en amour s'éveille et nous invite.

Ah! toute l'ombre a fui, soudain,
Des cœurs comme des paysages,
Et la mer, magique jardin,
Invite les amants à l'immortel voyage....

JACQUES FESCHOTTE.

CE QU'ON LIT AUX ÉTATS-UNIS

EXPÉRIENCES D'UN ÉDITEUR AMÉRICAIN

—

Voici quelques faits plus révélateurs, semble-t-il, que vingt des volumes sans cesse jetés sur le marché qui prétendent nous renseigner sur la mentalité de la jeune Amérique. Il s'agit des expériences d'un éditeur américain, présentées sous forme d'un mémorial de neuf ans d'activité couronnée de succès : *Les premiers cent millions, par E. Haldeman-Julius* (New-York, 1929, Simon and Schuster, in-8°, 340 pages.) On y trouve aussi insérés de nombreux tableaux statistiques, fort suggestifs, et qui permettent au lecteur de formuler ses conclusions, qui pourraient bien être parfois différentes de celles de l'auteur.

Emmanuel Julius, né à Philadelphie, en 1889, épousa, à 26 ans, Marcet Haldeman, actrice et auteur, de Girard, Etat du Kansas; et c'est dans cette ville qu'il planta sa tente. Sa femme devint sa collaboratrice dévouée, et les deux noms se fondirent en un : Haldeman-Julius. Ils écrivirent en commun un roman, *Poussière* (1921), puis deux volumes de nouvelles. Lui, écrit volontiers de petits traités sur « L'art de la lecture », qui sont de tendance plutôt radicales : *La culture et ses aspects modernes, Réactions littéraires iconoclastes, Philosophie d'un agnostique,* etc. A l'âge encore où, selon l'expression de Lamartine, « la générosité fait l'opinion », il rêva de réformer l'humanité par les livres, persuadé qu'il était que les vieux évangiles étaient des sabots de la civilisation, et croyait que

Le vrai Dieu, le Dieu fort, est le Dieu des idées.

Il aimait à penser qu'il suffirait de répandre d'excellentes théories pour amener l'âge d'or. Disons tout de suite que les années l'ont assagi; il n'a pas cessé cependant de favoriser les utopistes, les turbulents, les sentimentaux, — tels le fougueux Upton Sinclair, les réalistes à tout crin, Dreiser, Sherwood Anderson, etc. (qui essaient d'amener l'Amérique à l'âge de Zola), l'avocat des pauvres, Darrow, le communiste Goldberg, le prêtre défroqué John McCabe (auteur de *Mes douze ans dans un monastère*, et le traducteur de *L'Enigme de l'Univers*, de Haeckel).

3

Ayant donc au cœur une vaste ambition, E. Haldeman-Julius a, dès 1919, inondé l'Amérique de petits livres bleu ciel, 8 1/2 cm. × 14 1/2, d'une moyenne de 64 pages, d'impression excellente, fine parfois, mais claire. En 1929, il avait vendu « les cent premiers millions », — d'où le titre de son livre.

Il avait commencé avec des éditions de 3.000; et son premier titre était le très populaire *Rubbayat*, d'Omar Khayyam. Le titre général de la collection avait été successivement « Classiques de poche », puis « Classiques populaires », puis « Série de poche », (Pocket series), pour devenir, à la fin de la deuxième année, les « Blue-Books », ou livres bleus. On avait vendu d'abord à 25 cents, puis à 10 cents, puis on offrit les volumes à 5 cents si on en prenait vingt; enfin 5 cents (1 fr. 25) devint le prix régulier. Au commencement de 1926, il y avait 900 titres au catalogue ; ce fut l'année du plus grand essor, on monta à 1.200; au début de 1929, après avoir éliminé nombre de volumes qui ne rendaient pas, et ajouté encore quelques titres, on était à 1260. La moyenne de titres ajoutés par an est de 140. Inutile de dire qu'il fallait, pour imprimer en si grandes quantités, des machines perfectionnées; on arriva à produire jusqu'à 80.000 livres

par jour, avec trois équipes de huit heures chacune. Moyenne, 13.000.000 par an; production maxima, 25 millions. On garde en réserve de 7 à 12 millions de volumes, à peu près 5.000 exemplaires par titre. Cette réserve dure en moyenne six mois. Ajoutons que, pour rapporter, un volume doit se vendre à 10.000 exemplaires par an; soit, pour 1260 titres, 12.600.000 par an; en 1927, il en fut vendu 20.000.000. Quant aux commandes, elles arrivent au rythme d'environ 25 à 40.000 par jour.

Comment faire connaître au public cette aubaine de volumes à 5 cents? Par la réclame, naturellement. Celle de Haldeman-Julius consiste uniformément en un catalogue très serré des volumes classés par ordre de matière (l'Américain se moque la plupart du temps du nom des auteurs). Chaque volume a son numéro. L'acheteur découpe de son journal ou de sa revue l'annonce, met une croix aux titres choisis, et l'envoie à Girard, Kansas, avec un billet d'un dollar; la maison se charge des frais d'envoi; l'expédition se fait par petits cartons préparés d'avance. Disons encore que ces listes, toutes semblables aux yeux du lecteur, portent pour l'éditeur de petits signes conventionnels, des « clefs », de sorte qu'on sait toujours par l'intermédiaire de quelle publication viennent les commandes; et naturellement, il n'est pas inutile de savoir où il est avantageux d'annoncer et où, au contraire, c'est inutile. Une annonce, quand elle rend, rend pendant quinze jours en moyenne. Les quotidiens rendent dans les grandes villes seulement; pour les revues, c'est tout différent. Il est inutile de donner des détails, puisque le lecteur ne connaîtrait pas en général les publications dont il s'agit; mais il est intéressant de savoir que les annonces dans les revues des universités (pour les étudiants) — et il y en a beaucoup — ne rapportent pas; ni les annonces dans les innombrables revues destinées spécialement aux femmes. N'en tirons pas la conclusion que les femmes ne lisent pas aux Etats-

Unis; on s'accorde à penser le contraire; mais elles lisent davantage les ouvrages à la mode, que les « petits bleus » n'offrent généralement pas; concluons-en plutôt que les hommes lisent plus qu'on n'est porté à le croire et plus sérieusement; en outre, si 79,8 % des bulletins sont signés de noms d'hommes, et seulement 20,2 % de noms de femmes, cela doit être dû en partie au fait que les hommes se chargent de faire les commandes en commun et d'envoyer l'argent; on verra que, parmi les titres les plus recherchés, il en est qui ne seraient d'aucun intérêt pour des lecteurs masculins. Si les signatures des bulletins révèlent le sexe, ils n'offrent cependant aucune indication sur l'âge des clients.

§

Au chapitre XIV, l'auteur pose lui-même la question : *Philanthrope ou Homme d'affaires?* Il n'a pas fait fortune; il a même par deux fois côtoyé l'abîme de la banqueroute; il prétend vouloir n'être qu'homme d'affaires, mais homme d'affaires *honnête;* c'est-à-dire qu'il entend ne pas tromper ses clients en offrant de la marchandise sensationnelle ou de la pacotille. Figurent cependant sur son catalogue des livres sur la chiromancie, sur l'art de dire la bonne aventure, sur l'astrologie : mais il faut reconnaître que ces sujets sont traités objectivement, ou, si l'on veut, historiquement; et aussi qu'en Amérique, sous couleur de largeur de vues, il règne souvent une telle dose de superstition qu'on peut à peine y appliquer le même critère rationnel qu'en Europe. D'autre part, certains livres ont été retirés de la vente comme propres à tromper le lecteur; tels : *Comment devenir un conducteur d'hommes,* ou *Comment fortifier l'intelligence et la mémoire.* Et quant aux ouvrages offerts sous des *titres* sensationnels et qui ont été conservés, Haldeman-Julius s'efforce sincèrement de n'y offrir que de la littérature de choix; c'est ainsi que le livre bleu intitulé : *Qu'est-ce*

que l'amour? renferme tout simplement un ***Essai*** de Montaigne; *Amour défendu* consiste en quelques récits de Boccace; les *Histoires passionnelles* sont signées Remy de Gourmont; c'est Maeterlinck qui signe *Comment connaître les femmes*, et J. Stuart Mill *Sujétion de la femme*.

§

Ceci nous amène à parler d'une des révélations les plus curieuses de l'entreprise de Haldeman-Julius : l'importance de la classification des livres dans un catalogue préparé pour la vente et l'importance des titres.

Pour procurer un bénéfice, ou au moins pour ne pas constituer une perte, un livre doit se vendre, comme nous le disions, à raison d'environ 10.000 exemplaires par an; on peut, dans certains cas, laisser tomber à 6.000 en comptant sur une compensation par d'autres volumes. Naturellement, la comptabilité est tenue de façon à ce qu'il soit toujours facile de vérifier si ces chiffres sont atteints. S'ils ne sont pas atteints, et si le livre paraît en valoir la peine, il est transporté à « l'Hôpital » (ch. IX). Là, on tâte le pouls au malade et on examine s'il y a possibilité de le sauver. Si on ne voit pas de remède, on le laisse mourir de sa belle mort, et il passe à « la Morgue » (Ch. X). Avant de l'enterrer, cependant, on procède encore à une autopsie savante qui permet de tirer des conclusions utiles sur les causes de décès... Qui plus est, on a réussi parfois à ressusciter des cadavres. On ne peut qu'admirer ici l'ingéniosité de notre brasseur d'affaires en matière de littérature — encore que son originalité ne consiste pas tant, comme on va le voir, dans la nouveauté des moyens que dans leur application audacieuse et sur une grande échelle.

Voici un premier moyen de remettre sur pied un invalide. Le catalogue des livres bleus, dressé non par ordre d'auteurs, mais sous diverses rubriques, a été souvent remanié : Biographie, Histoire, Roman, Epigrammes, Es-

sais, Science, etc. Or, on s'est aperçu que telle rubrique attirait plus de lecteurs que telle autre. On n'a pas manqué de tirer parti de ce fait. On perfectionna le système des rubriques. On obtint des résultats surprenants, d'abord par le simple changement du titre de la rubrique: « Biographie » en celui de « Personnalités », « Sciences » en celui de « Merveilles de la science »... Tous les livres bleus qui pouvaient être transférés de rubriques quelconques et passer sous des rubriques fascinantes pour le lecteur ont bénéficié du subterfuge. Cela avait son effet même en poésie : les *Poèmes* de Langdon Smith faisaient petite figure sous la rubrique « Poésie »; en fait, ils ne se vendaient pas; on les mit sous la rubrique « Evolution », et la vente monta à 2.000 exemplaires par an, de ce qui avait été à peu près zéro. Mais, mieux, le titre des ouvrages fut modifié sans vergogne et avec des résultats plus surprenants encore. Au recueil de Langdon Smith, auquel on avait fait faire un premier saut en le changeant de rubrique, on en fit faire un autre en changeant le titre *Poèmes* en celui-ci, tiré du premier vers d'une des pièces du recueil : *Quand vous étiez un têtard et que j'étais un poisson* (*When you were a tadpole and I was a fish*). La vente monta à 7.000.

Mais ici les exemples pullulent. Le *Markheim* de Stevenson se vendait à peine; le titre étant devenu *Le Meurtre de Markheim,* la vente passa à 7.000. *Plume, Crayon et Poison* d'Oscar Wilde, qui était à 5.000, monta à 15.800 l'année où on inscrivit ce titre : *Histoire d'un criminel célèbre. Boule de Suif,* de Maupassant ,se vendait, en 1925, à 15.000 (le nom de Maupassant fait merveille en Amérique); on changea le titre en *Amour et autres histoires,* ce qui fit monter la vente à 37.000; cela suggéra un autre changement, *Sacrifice d'une prostituée française,* et la vente passa à 54.700. *La Toison d'Or* de Th. Gautier fut un des prémiers volumes à aller à l'Hôpital; ce livre faisait tout juste 6.000; en 1925, on mit *A la re-*

cherche d'une maîtresse blonde, et la vente, en 1926, sauta à 50.000. *Les Précieuses ridicules* — titre en français — ne trouvait pas d'acheteurs; on proposa *Les Femmes ridicules,* et on en vendit 10.000. *Le Mystère du masque de fer* se vendait à 11.000, ce qui était dejà joli; mais on précisa : *Le Mystère de l'homme enfermé dans un masque de fer,* et cela suffit à pousser la vente à 30.000.

Voilà pour le roman. Il en a été de même à peu près dans toutes les autres catégories. *Casanova et ses amours* monte de 8.000 à 22.000 quand le titre devient *Casanova, le plus grand amoureux dans l'histoire.* La *Vie de George Sand* gagne 6.000 annuellement avec le titre de *Vie amoureuse d'une Française.* La *Vie de Marat* goûta de la morgue; peu de personnes savaient qui était Marat; mais sous le titre : *Marat, une étude de radicalisme,* il s'en vendit 9.000. Volney, *Les ruines,* échoua misérablement jusqu'au jour où l'appellation *Scepticisme et Iconoclasme* en fit vendre 9.000 exemplaires. *La Philosophie de l'amour,* par Sarah Bernhardt, se vendait à 14.000 en 1926; le livre monta à 29.500 en 1927 sous le titre de : *Code d'amour d'une actrice parisienne.* Un dernier exemple : Un *Guide de Rabelais* échoue; on essaie *Comment comprendre Rabelais,* sans succès; enfin *Comment goûter l'humour de Rabelais* fait vendre à 13.000 exemplaires.

Il faut du reste tenir compte des contingences. Avec sa puissance de production rapide, Haldeman-Julius peut satisfaire rapidement les caprices de la mode, qui, en Amérique plus encore qu'ailleurs, infestent le domaine de la littérature : tels le Freudisme, le Mussolinisme, la discussion sur le Mariage libre (*Companionate marriage*) introduite par un juge célèbre, Benjamin Lindsey, celui qui a fait une œuvre si méritoire en établissant les tribunaux d'enfants et dont personne ne pouvait mettre en doute le sérieux moral; tel encore cet autre engouement, pas encore passé, pour la théorie psychologique du

« Behaviorism », qui fait considérer comme nulle l'influence héréditaire, et qui permet, par un jeu savant d'influences, de faire à volonté d'un enfant un brave ou un criminel, un génie musical ou un aviateur. La toquade des mots croisés a fait, d'autre part, monter d'une façon fantastique la vente d'un petit dictionnaire de poche.

§

Pour changer les titres donnés à leurs œuvres par les auteurs, il fallait déjà une certaine audace. Mais il est évident qu'il s'agissait de choisir entre le respect de ces titres et la vente des livres. Haldeman-Julius jugea que la seconde alternative primait la première. Est-il bien sûr que les auteurs, à supposer qu'ils en eussent été informés, l'en eussent blâmé? Aussi bien écrit-on pour être lu. D'ailleurs, certains écrivains ont eux-mêmes donné l'exemple du titre alléchant : Balzac, *Splendeurs et Misères des courtisanes;* Gautier, *Une nuit de Cléopâtre*... En pareil cas, il n'y avait pas à intervenir.

Il y avait des libertés plus grandes à oser. Haldeman-Julius les ose, et s'en explique. Il les prend, pense-t-il, pour la bonne cause — qu'il appelle le « rajeunissement des classiques ». La première condition, si on veut essayer de faire lire les grandes œuvres du passé, c'est de ne pas demander à notre génération pressée de les lire intégralement et de procéder même à des coupes sombres; celles-ci seront du reste confiées à des savants compétents. Nous croyons que la collection des livres bleus a fait énormément pour faire connaître au grand public l'histoire et la philosophie. Voici un petit volume de 64 pages, serrées du reste, qui nous donne Tacite et Juvénal. Les extraits sont précédés d'une excellente introduction; les chapitres des *Annales* choisis sont ceux qui se rapportent à Néron et à Agrippine; de l'*Histoire*, ce sont les beaux passages sur la dégradation de Rome et

des fragments sur les Juifs. De Juvénal, on donne la *Troisième satire* avec des notes.

Une autre liberté, bien plus grave, mais encore explicable, consiste à altérer le texte même, c'est-à-dire à moderniser au moins le style, de manière à permettre à ceux qui ne sont pas trop au courant des conditions de vie et de pensée de l'antiquité, d'absorber une partie au moins de la « substantifique moelle ». C'est ainsi que Platon est servi à la sauce du xxe siècle; — comme on arrangeait Homère et Virgile selon les idées du moyen âge dans le *Roman de Troie* et dans le *Roman d'Enée;* ou comme on a produit des Hamlet en costume moderne au théâtre, ou des Christ en chapeau haute-forme en peinture.

Enfin Haldeman-Julius a eu l'idée excellente de faire donner ce que nous appellerions des « introductions » à divers auteurs du passé, ou des « guides », à Aristote, Platon, Rabelais, etc. Et, entre parenthèses, plusieurs de ces « guides » sont sortis de la plume de Will Durant, cet historien de la philosophie qui est aujourd'hui, outre-mer, un des écrivains à la mode, grâce à la publication d'un ouvrage qui s'est vendu à des milliers d'exemplaires, *Story of Philosophy*. (*Story* signifie une histoire contée essentiellement pour le plaisir ou l'intérêt du lecteur, par opposition à *History*, qui signifie une histoire racontée en vue de la vérité seule.) Bien des chapitres de ce succès de librairie ne sont guère que la reproduction et la fusion de *livres bleus;* et Haldeman-Julius n'en est pas peu fier... Et il a raison; c'est par des publications de ce genre que l'Amérique acquerra peu à peu cette culture qui lui manque encore. D'ailleurs, tout cela ne s'est-il pas fait, en Europe, dans des collections comme la « Bibliothèque nationale », « Les classiques pour tous », chez Hatier, « Les meilleurs livres », chez Fayard, ou même l'excellente collection « Poèmes et récits de la vieille France » chez de Boccard?

§

Et maintenant que peut-on légitimement tirer de ces révélations et de ces statistiques? Il convient d'être très prudent naturellement, et ne pas tenter de généraliser sans connaître à fond son Amérique.

Haldeman-Julius dit : Quand on achète un livre bleu, c'est pour le lire, — non pour le mettre en vue sur des rayons de bibliothèque ou sur une table de salon; en outre, comme on commande par numéro et non par titre, toutes les apparences sont sauvées et on commande sans vergogne; nous avons donc dans notre vente un critère certain du goût général de la nation. Entendons-nous : Cela est vrai pour la classe populaire qui profite de ces conditions si avantageuses, et pour la classe intellectuelle qui, en général, n'est pas riche. Mais pour la classe des gens aisés, qui est considérable et qui a un prestige social beaucoup plus grand que la classe même des intellectuels dans le domaine de la culture, elle sera indifférente au bon marché; et on n'imagine pas que beaucoup tiendront compte de l'élément anonyme de la commande. C'est donc une proportion point du tout négligeable du public américain au sujet de laquelle Haldeman-Julius ne saurait nous renseigner. A cela près, ses chiffres sont révélateurs (1).

Prenons quelques-unes des questions suggérées par cette enquête.

(1) Il est vrai que Haldeman-Julius prétend s'adresser un peu à tout le monde, ayant ses clients chez les lecteurs de journaux et revues de toutes les classes, riches et pauvres (trois revues seulement ont refusé l'insertion de ses annonces — probablement en raison de ses tendances radicales, ou à cause du prix trop modique qui trahirait nécessairement l'infériorité de la marchandise.) Cependant, il faut se rappeler encore qu'une forte proportion des acheteurs lisent les revues des classes riches dans les bibliothèques publiques, et envoient de là leurs commandes. Du reste, cela ne diminue pas tout à fait l'intérêt de certaines constatations; par exemple que les lecteurs du *New-York Times* forment le 80 % des acheteurs de *Le français enseigné sans maître*; que c'est le seul journal qui fasse vendre le *Christmas Carrol* de Dickens; que les lecteurs de la *Nation* font surtout vendre des livres de controverse religieuse; et que le *Harper Magazine* fournit des lecteurs abondants aux ouvrages de psychologie populaire.

Et d'abord, celle des « dispositions érotiques » du public américain, — question sur laquelle l'auteur semble revenir avec le plus d'insistance. Sans doute y était-il porté, car de tendances radicales, surtout aux premières années de son activité d'éditeur, et agnostique avéré, il ne demandait pas mieux que de constater que le puritanisme américain n'était que de surface, et en voie de disparaître.

Commençons par citer quelques-uns des chiffres sur lesquels sont basées ces assertions; mais nous opérerons d'emblée un certain classement; on verra tout à l'heure pourquoi.

Groupe I.

	Par an
Ce que toute femme mariée doit savoir	112.000
Ce que tout homme marié doit savoir	97.500
La vie sexuelle de la femme	97.000
La vie sexuelle de l'homme	78.500
Sens commun sur les affaires de sexe	63.000
Freud sur le sommeil et les rêves sexuels	61.000
Détermination du sexe	27.500
Vie sexuelle de l'enfant	21.500

Groupe II.

Catholicisme et sexe	65.000
Crime sexuel et loi américaine	39.000
Faits sur le rajeunissement sexuel	37.500
Éléments phalliques des religions	36.000
L'Amérique et l'impulsion sexuelle	28.000
Éléments de connaissances génétiques	21.000
La prostitution dans le monde moderne	129.500
La prostitution dans l'antiquité	84.500
Pourquoi je crois à l'union libre (Mrs Haldeman-Julius)	64.000
Le juge Ben. Lindsay sur l'union libre	60.000
Le mariage américain et les lois de divorce	18.500
Comment connaître les femmes (Maeterlinck)	49.000
Sujétion des femmes (Stuart Mill)	18.500

	Par an
Faits relatifs aux maladies vénériennes	41.500
Faits relatifs à la syphilis	36.000
GROUPE III.	
L'art d'embrasser	60.500
Comment aimer	52.500
Qu'est-ce que l'amour? (Montaigne)	28.500
L'art de faire la cour	17.500
Plaisanteries sur la vie conjugale	45.000
Ce que les hommes ont appris au sujet des femmes	36.000
Plaisanteries sur le baiser	33.000
Maximes d'amour (Stendhal)	10.000
GROUPE IV.	
Lettres amoureuses d'une nonne portugaise	46.000
Lettres d'amour d'une actrice parisienne (Sarah-Bernhardt)	21.500
Mémoires secrets d'une maîtresse royale française (Mme de Pompadour)	37.500
Cléopâtre et ses amours	35.000
Madame du Barry, maîtresse royale	25.000
Vie amoureuse d'une Française (George Sand)	22.500
La grande affaire amoureuse de R. Wagner	18.500
Eleanor Duse et d'Annunzio	17.000
Aucassin et Nicolette, amoureux	13.500
Romans vécus de Balzac	10.500
Amour défendu (Boccace)	81.000
Une nuit de Cléopâtre (Gautier)	60.000
Vingt-six hommes et une fille (Gorki)	57.000
Sacrifice d'une prostituée française (Maupassant)	56.000
A la recherche d'une maîtresse blonde (Gautier)	44.000
Un roi sensuel s'amuse (V. Hugo)	42.000
Histoires passionnelles (R. de Gourmont)	41.500
Roméo et Juliette	14.500
Hedda Gabler (2)	12.000

(2) Remarque de l'auteur. — Les histoires de Maupassant sont toujours (consistently) populaires; celles de Zola presque autant; celles de Boccace se vendent bien (il y a énormément d'Italiens en Amérique). Et « ces titres peuvent paraître sensationnels, mais le texte est le meilleur que puisse offrir la littérature mondiale » (p. 32); du reste, ces livres sont légaux, sans cela la poste ne les ferait pas parvenir.

	Par an
GROUPE V. (Recueils de poèmes.)	
La maison de la prostituée et autres poèmes (O. Wilde)	41.000
Un désir de nonne, et autres poèmes (John Davidson)	14.500
Poèmes passionnés (Swinburne)	14.500

Nous n'avons donné que des titres qui nous paraissent représentatifs. En se basant sur ses tables complètes, Haldeman-Julius compute que sur les 20 à 25 livres marqués sur les bulletins de commande, le choix se porte de préférence sur des numéros ayant directement ou indirectement trait au sexe :

« Une grande généralisation s'impose sans possibilité de contradiction. En haut ou en bas de l'échelle, riche ou pauvre, lecteur cultivé ou non, l'intérêt pour les questions de sexe est universel... Que les commandes viennent de demeures princières ou de masures lépreuses, de villes ou de hameaux, de bureaux ou de *homes*, de centres d'éducation ou de prisons, la prédominance de ce sujet est inévitable... Voici les chiffres, en pourcentage, des commandes reçues des lecteurs de sept publications de types différents : 41 % des commandes envoyées par des lecteurs du *Harper Magazine* ont trait au sexe, au mariage, à l'amour ou sujets connexes; pour la *Nation*, c'est 61 % ; pour le *Smart Set*, 70 % ; pour le *New-York Times*, 54 % ; pour le *Graphic*, 62 % ; pour *Liberty*, 71 % ; pour le *Pathfinder*, 27 %. Dans chaque cas, la proportion est de plus du quart; dans tous les cas, sauf deux, elle est au-dessus » (page 293).

Mais tout cela est-il si étonnant, si révélateur d'une profonde sensualité de la nation américaine? Il ne le semble pas. Et d'abord on se doutait depuis longtemps, bien que l'homme soit partout le même, que l'expression de l'appel sexuel seule diffère quelque peu d'un climat à l'autre, et qu'enfin le puritanisme des lois ou du code

moral est plutôt un indice de la force de la sensualité chez ceux auxquels on est obligé de l'imposer. Qu'on lise certains tableaux de la Genève d'avant Calvin par les historiens : à quoi rimeraient les lois puritaines dans une ville dont les habitants eussent été, par nature, frigides?

Examinons d'un peu plus près les groupes que nous avons essayé d'établir. Le premier nous paraît indiquer avant tout la sincérité et une prudence qui témoigne d'intelligence. On s'est avisé que les passions sont le plus souvent plus fortes que l'homme (mon Dieu, comme chez Racine!), alors que les résultats peuvent en être désastreux; refusant, d'autre part, de laisser faire la fatalité, on ne veut s'abandonner qu'autant que la sagesse humaine y consent. Les Américains nous semblent en ceci bien moins « hypocrites » (s'il faut employer ce terme) que les Anglais (3). Et quoique le catholicisme ait fait des progrès immenses aux Etats-Unis et soit en train peut-être de submerger entièrement les enfants de la Réforme, l'esprit du peuple est bien celui du protestantisme où l'homme arrange sa vie selon sa conscience et sa raison. Quand on ne peut — ou ne veut — s'en remettre au prêtre de réfléchir pour vous et de vous donner l'absolution *spirituelle,* on est plus attentif; c'est l'intelligence des conséquences qui garde l'Américain sur la pente du vice. Mais, on le pense bien, cette surveillance de ses actes pour laquelle on a recours à des moyens comme la lecture, ne rend pas les Américains chastes, mais seulement, comme nous le disions, avisés. Il y aurait beaucoup à dire là-dessus. Suffit que les chiffres (*Ce que toute femme mariée doit savoir,* 112.000, *Ce que tout homme marié doit savoir,* 97.000, etc.), révèlent un peuple à l'esprit ouvert au danger, remarqua-

(3) Un exemple caractéristique. Dans la marine américaine on ne songe pas à défendre aux matelots de se rendre au lupanar; mais si, y étant allés et ne s'étant pas présentés immédiatement au retour à bord au médecin, ils sont pris, la punition est très sévère.

blement ouvert, pour un peuple si enfant dans ses plaisirs.

Passons au *second groupe*. On y trouve des titres d'un intérêt déjà moins directement pratique et trahissant une curiosité plus intellectuelle. Il y a, pour cette raison, moins de lecteurs, et c'est tout à fait normal. (Le chiffre de 129.500 pour *La prostitution dans le monde moderne* ne s'explique pas, et nous ne serions pas surpris qu'il y ait là une faute d'impression.)

Les chiffres très élevés du *groupe 3* révèlent bien, il faut le reconnaître, une curiosité égrillarde; mais encore, qu'on compare ces chiffres avec ceux de rubriques entièrement différentes, livres d'art, par exemple, ou simplement du *groupe 4*, et on verra qu'ils ne sont pas énormes; et très inférieurs à ceux des livres relatifs à des connaissances objectives et pratiques.

Le *groupe 4* — celui de la littérature — donne des chiffres inférieurs encore à ceux des problèmes pratiques, et ne trahissent rien de bien répréhensible. Ici, comment ne pas applaudir aux résultats obtenus par Haldeman-Julius qui réussit à glisser à des lecteurs peut-être friands de lascivité les chefs-d'œuvre de la littérature, Boccace, Balzac, Gautier, Maupassant, Gorki, voire *Aucassin et Nicolette*?

Le *groupe 5* témoigne dans le même sens, et prouverait que les efforts de Haldeman-Julius portent des fruits, puisque un nombre si considérable de lecteurs veulent bien satisfaire leurs curiosités amoureuses par la voie de la poésie.

§

Un autre domaine exploré avec prédilection par l'auteur, et qui, à ses yeux, est tout voisin du précédent, c'est celui de la littérature relative aux croyances religieuses de ses compatriotes.

C'est ici, disons-le, que Haldeman-Julius nous paraît

le moins objectif dans ses réflexions, ou, si on veut, c'est ici qu'il tire les conclusions les plus sujettes à caution. La raison en est sans doute que lui-même n'a pas là — comme dans sa propagande socialiste — fait machine-arrière, et qu'il a un grand désir de voir les faits s'accorder avec ses idées personnelles. Il attaque les « enthousiastes de la religion » qui « refusent d'admettre qu'il y a une tendance générale (*widespread tendency*) dans le sens du scepticisme et de la libre pensée en Amérique » (p. 80). Il faut distinguer. Il y a plus d'intérêt apporté à la discussion de la religion, mais cela ne signifie pas encore renoncement à la religion. Et d'abord l'auteur ne semble tenir nul compte des progrès formidables du catholicisme — qui, par exemple, a abouti à faire de Boston la ville anti-catholique par excellence selon la tradition, une ville où les protestants sont en parfaite minorité, et entre les mains d'un gouvernement parfaitement catholique. Il serait absurde de tirer des modestes chiffres suivants la conclusion que l'Amérique se désintéresse de la Bible :

	Par an
L'Essence de la Bible.	8.000
Evangile de Luc.	5.000
Evangile de Marc	4.000

Il est évident, en effet, que les lecteurs qui voudront des renseignements sur la Bible n'iront pas les demander à notre auteur, dont les opinions sont connues; si ces chiffres indiquent quelque chose, c'est non pas combien les chrétiens se désintéressent de la Bible, mais combien les agnostiques continuent à s'y intéresser.

Voici d'autres chiffres :

	Par an
Jésus a-t-il vécu?	42.500
Contradictions dans la Bible.	33.000
Le mythe de la résurrection.	30.500
L'Age de la raison (Paine)	29.000
La vie de R. Ingersoll (4)	25.000

(4) Robert Ingersoll était un ardent propagandiste d'irréligion.

Ils sont intéressants en ce qu'ils montrent un véritable intérêt dans les controverses religieuses, mais nullement — encore un coup — que la question soit jugée. Si ces livres ne s'achetaient pas du tout, ce serait alors le désintéressement, et il n'y aurait plus qu'à faire fond sur cette indifférence. Ainsi, la vente de ces livres prouve le contraire de ce que voudrait l'auteur.

Il en est de même de cet autre groupe :

Pourquoi je suis un infidèle, par Luther Burbank (5)	64.000
Essais de scepticisme de Voltaire	25.000
Qu'est-ce qu'un homme libre peut adorer, par Bertrand Russel	24.000
Controverse sur Jésus-Christ (entre Ingersoll et Gladstone)................................	19.000

Il en est de même encore des livres suivants :

Mes douze ans dans un monastère (Mc Cabe)	64.000
Sept Présidents incrédules des Etats-Unis	43.000
Horreurs de l'Inquisition.	41.000
Les Jésuites, bandits (rogues) *religieux*	34.500
Le mythe de l'immortalité	21.500

Pour un dernier groupe, il s'agit de culture de l'esprit bien plutôt que de controverse religieuse :

	Par an
Essence du Coran.	15.000
Essence du Bouddhisme.	16.000
Essence du Catholicisme.	14.500
Essence du Judaïsme	12.000

La véritable question de la religion en Amérique est purement pragmatique. La religion est considérée comme un frein moral et social, et, comme telle, elle est encouragée par tous ceux qui veulent l'ordre. Et c'est justement dans notre ère de pensée avancée, favorisée par le

(5) La mort en 1925, de Luther Burbank, le fameux naturaliste de Californie, qui força la nature à produire quantité de fleurs et de fruits nouveaux, fit monter énormément cette vente.

progrès de la science et la conscience qu'ont les hommes d'être les maîtres de la nature et non ses esclaves, que la religion-frein devient plus nécessaire, et c'est pour cela qu'elle ne sera sacrifiée ni par les chefs d'Etats, ni par la bourgeoisie. Il n'y a que des professeurs d'universités américaines qui soient sur ce point d'une intelligence aussi limitée que Haldeman-Julius, c'est-à-dire qui pensent que, parce qu'eux comprennent qu'il faut discipliner la nature, le peuple aussi le comprendra et le fera sans autre. Il en est de même ici qu'en matière de boisson; ceux qui en Amérique ont conscience qu'ils n'abuseront pas de la permission de prendre des boissons alcooliques, croient que le peuple n'a pas besoin d'être guidé. Les progrès de l'industrie et de l'ordre, qui ont été la conséquence de l'introduction du régime sec, devraient cependant ouvrir les yeux.

§

Nous n'avons presque pas besoin de transition pour passer à une autre classe de livres, celle qui, selon nous, est la plus riche de révélation dans cette vaste enquête. Il s'agit des livres offerts comme un moyen pour le « perfectionnement de soi-même » — *self-improvement*. Mieux que toute définition, quelques titres feront comprendre le sens à attacher ici à ce terme.

	Par an
Le succès plus facile que l'insuccès (E. W. Howe)	38.000
Le secret du perfectionnement de soi-même (J. C. Powys)	36.000
Suggestion pour le perfectionnement de soi-même	24.000
Les cent meilleurs livres (J. C. Powys)	32.000
Comment choisir les livres (Carlyle)	10.000
Comment lire avec profit (G. Brandès)	17.500
Comment obtenir une éducation libérale (Huxley)	15.000
Comment briser de mauvaises habitudes	29.000
Comment former de bonnes habitudes	20.000

Faits sur la force de volonté	38.500
Comment perfectionner la mémoire	37.000
Comment perfectionner vos talents	35.500
Psychologie et art de diriger les hommes	32.000
Comment penser logiquement	30.500
Comment vaincre la stupidité	17.500
Comment se psycho-analyser soi-même	43.000
La Psycho-analyse expliquée	38.500
Psychologie pour commençants	35.000
« Behaviorism », la plus récente psychologie	25.500
L'énigme de la personnalité	21.000
L'autosuggestion, son mécanisme	18.500
Auto-suggestion et santé	12.000
Comment améliorer votre conversation	77.000
Comment améliorer votre vocabulaire	76.000
Comment écrire une lettre	53.500
Fautes fréquentes d'anglais	47.000
Un livre de synonymes	28.000
Suggestions pour parler en public	46.500
Aperçus sur l'étiquette	72.000
La charmante hôtesse; comment recevoir	32.000
Décoration pour intérieurs modestes	29.000
Leçons d'espagnol	47.000
Leçons de français	46.500
	Par an
Leçons d'allemand	27.500
Leçons d'italien	21.500
Leçons d'esperanto	17.500
Leçons de latin	10.500
Ce qu'il faut savoir en musique	37.000
Dictionnaire de termes de musique	21.500

Qu'on se souvienne qu'il n'y a là, encore une fois, qu'un choix de titres; mais ce choix suffit. Les premiers groupes ont trait à la vie pratique d'une façon générale;

on y discerne un aveu très net d'un manque de confiance en soi-même, mais il est accompagné d'un désir réel de jouer gentiment et dignement son personnage dans le monde, d'une ambition fort légitime et que d'aucuns critiqueront simplement parce qu'ils n'ont pas l'occasion de critiquer ce qui serait bien pire, à savoir l'absence de cette ambition. Les derniers groupes sont plus révélateurs encore; ces chiffres témoignent d'une soif de culture dans le peuple américain, dont, nous osons le dire, les peuples frères d'Europe n'ont pas la moindre idée. Tout expliquer par la vanité de *paraître* « renseigné » est absurde; du reste, même être vaniteux présuppose une certaine intelligence de certaines valeurs, et si on ne retirait *que* l'ennui de cette vanité satisfaite, on enverrait carrément promener les livres. Mais l'Europe en reste à son préjugé, qu'on pourrait appeler *évangélique*, que la grande richesse et le bien-être sont incompatibles avec le goût de la culture. L'enquête de Haldeman-Julius apporte une nouvelle occasion de réfuter ce persistant préjugé. Qu'on pèse donc la signification des chiffres que nous venons de transcrire! Et si même il peut arriver souvent encore que les Américains ne se rendent pas compte des *agréments* de la culture, s'ils ne la goûtent pas au fond, ils en savent toujours assez pour se dire nettement que si le monde honore tant les arts, les sciences et les lettres, c'est qu'il doit y avoir là une source de jouissance et qu'il vaut la peine de les cultiver. Le prestige de la culture européenne est donc loin d'être épuisé, comme on le pense parfois.

§

Tout cela est vrai, mais n'empêche pas ce qui suit de l'être aussi. Il y a, en effet, une limite a cette soif de lecture sérieuse; et c'est tout naturel, puisque, fruste comme elle est encore chez la plupart des Américains, l'instruction ne leur réserve pas ses fruits les plus savou-

reux. Aussi — et c'est où l'esprit pragmatique du nouveau monde s'affirme triomphalement, — puisque la vie offre des sources de plaisirs abondants par ailleurs, se priver de ceux-ci serait la pire folie. Haldeman-Julius a eu raison d'intituler un de ses chapitres : *Les Américains veulent du plaisir et du rire.* C'est là, en effet, un des traits les plus saillants de cette nouvelle civilisation : le critère de la sagesse et de l'excellence, c'est ce qu'on y appelle *have a sense of humor,* c'est-à-dire avoir la faculté de voir le côté gai des choses. Et, vice-versa, le critère de la sottise, c'est le manque de cette faculté, *lack of sense of humor.* L'esprit n'est pas toujours d'essence attique ou aristocratique, mais il n'est ni grossier, ni graveleux. C'est tout simplement un *bon rire,* exprimant la joie de vivre d'un peuple plein d'une belle jeunesse et de santé. Le visiteur d'outre-mer a comme une certaine vergogne à s'y abandonner d'abord. Mais tôt ou tard, il est gagné; il finit par voir l'absurdité de faire une tête d'enterrement devant cette jovialité rayonnante. Et même, quand, après un séjour prolongé, il rentre en Europe, l'absence de cette bonne humeur lui manque positivement. Un ami nous décrivait, un jour, la « réaction» des spectateurs qui assistaient au défilé de la Légion américaine, à Paris, en 1927. Ce fut d'abord, devant cette procession de gais camarades, avec fanfares aux costumes bariolés, et jouant des airs de danse plutôt que des marches militaires, un grand étonnement; puis un choc — la guerre rappelait tant de tragédies! — et finalement abandon et fête faite aux joyeux compagnons. Cette joie de vivre, il faut la cultiver, pense-t-on en Amérique; c'est même une condition de santé nationale. Et quand l'Américain n'est pas lui-même très inventif de choses amusantes, rien ne lui procure tant de plaisir que de saisir l'esprit des autres et de l'apprécier cordialement. Ce fut, par conséquent, un autre trait d'intelligence de Haldeman-Julius que de satisfaire ce besoin

par une offre généreuse de livres alimentant la joie et le rire. Tels :

	Par an
Les meilleures plaisanteries de 1926	50.000
Livre de plaisanteries populaires................	37.000
Les meilleures histoires de Juifs................	43.000
— — *de nègres*.............	37.500
— — *d'Irlandais*.............	37.000
— — *d'Ecossais*.............	34.500
— — *américaines*............	16.000
— — *de médecins*...........	25.000
— — *de prédicateurs*.........	23.000
— — *d'hommes de loi*........	21.000
— — *de vie conjugale*........	45.500
— — *d'amoureux*...........	35.000
— — *de baisers*...........	33.000
— — *d'ivrognes*............	18.500

Et comme il est amusant de surprendre le secret du succès dans un dîner — le chiffre le plus élevé de la série : — c'est

Toasts pour toutes les occasions (par an)	55.000

Ajoutons, sans commentaires, quelques titres de littérature amusante :

	Par an
Histoires amusantes de fantômes (Jérôme K. Jerome)	33.000
L'anglais tel qu'on le parle (Mark Twain)	31.000
L'humour de Lincoln.........................	15.000
Recueil de poèmes comiques..................	21.500

§

Donnons, en terminant, quelques chiffres que nous n'avons pas eu l'occasion de mentionner :

	Par an
Rubbayat d'Omar Khayyam (N° 1 de la coll.)......	20.000
(Sous- « poètes étrangers »:)	
Dante....................................	20.000
Villon (second en liste)	9.000
Poèmes allemands	8.000

Ibsen, *Revenants*	22.500
— *Maison de poupée*	15.000
— *Hedda Gabler*	12.000
Molière, *Femmes ridicules*	11.500
— *Le Bluffeur (Show-off)*	11.000
— *Le Misanthrope*	8.000
Tolstoï, *Rédemption*	29.500
Pensées sur le sens de la vie (Joubert)	9.500
Méditations sur l'homme (Pascal)	7.000
Introduction à la philosophie de Nietzsche	45.000
— — *de Platon*	39.000
— — *d'Anatole France*	32.000
— — *de Kant*	24.000
— — *de Voltaire*	24.000
— — *de Bergson*	8.000
Regardant la vie en face (La Rochefoucauld)	13.500
Epigrammes de Remy de Gourmont	6.500
— *de Napoléon*	3.000

Le lecteur fera lui-même les commentaires nécessaires; nos indications, dans les pages précédentes, l'aideront; et surtout qu'il n'oublie pas qu'il s'agit d'une entreprise destinée avant tout au peuple dans sa masse, et non à une élite quelconque.

ALBERT SCHINZ.

STALINE
ET L'AVENIR RUSSE

UNE CONVERSATION AVEC M. BESSEDOWSKY

—

Le dictateur rouge est-il vraiment le maître tout-puissant de ce qui constituait la Russie? Arrivera-t-il avec plus de succès que Lénine à imposer, à réaliser le collectivisme intégral dirigé par l'Etat? Ou agit-il sous la poussée de forces vives avec lesquelles il se débat, qu'il domine pour l'instant, qu'il canalise avec peine et qui, comme un torrent rompant son barrage, l'entraîneront tôt ou tard, le submergeront, et avec lui le bolchévisme tout entier?

Mais ces forces vives existent-elles, sont-elles hostiles au communisme et pourront-elles le rester? Y a-t-il en Russie une vie propre, puissante, que le bolchévisme opprime, mais qu'il arriverait à se concilier? Est-ce que tout n'est pas bolchevisé, et les dissensions intérieures sont-elles autre chose que de petites querelles sans importance? L'édifice soviétique a-t-il des chances de crouler? S'il croule, sera-ce le chaos inextricable, ou peut-on prévoir une organisation nouvelle de quelque valeur, capable d'amener un redressement russe?

C'est avec de telles questions que je me suis rendu chez M. Bessedowsky. L'ex-premier conseiller de l'ambassade soviétique de la rue de Grenelle m'a donné tous les éclaircissements que je désirais. Qui pouvait mieux que lui parler du régime bolchévik? Tout le monde se souvient de l'invraisemblable aventure de ce diplomate sé-

questré et menacé de mort par un agent mystérieux de la police soviétique, dans l'ambassade dont il était momentanément le chef, simplement parce que ses opinions ne paraissaient plus suffisamment pures aux potentats moscovites.

« Vous n'avez pas idée en France, me dit-il, de ce que c'est que le G. P. OU. Supposez un espion pour trois hommes. Soyez assuré qu'en U. R. S. S. notre conversation serait enregistrée par au moins deux oreilles invisibles, mais présentes. »

Ceci doit déjà nous mettre en garde contre une interprétation erronée des données que nous avons sur la Russie actuelle. Car il faut interpréter ce qui vient du pays rouge. Certes, en France, des renseignements nous parviennent nombreux sur ce qui se passe, mais les faits ne prennent leur valeur que si l'on tient compte de la mentalité soviétique, mentalité à vrai dire étrangement spéciale. Il y a pour nous, Français, Latins, Européens, une difficulté d'ordre psychologique à vaincre dès que l'on touche à la Russie. La mentalité soviétique comporte tout d'abord un élément de terreur. Nous le savions déjà. Les livres et les mémoires des malheureux échappés de l'enfer rouge sont suffisamment nombreux actuellement pour qu'il soit inutile d'insister. Mais en second lieu, et c'est ce dont on se rend peut-être moins bien compte, cette mentalité contient une dose extraordinaire de ce qu'on peut appeler de l' « asiatisme ». En apparence, les bolchéviks traitent toutes les affaires, tant économiques que politiques, avec des formules identiques à celles des nations civilisées. En réalité, il n'en est rien. Les formules sont bien les mêmes, mais ne servent absolument que de façade; le pouvoir et la valeur que l'on donne aux choses sont radicalement différents. Le résultat pratique en est qu'aucun projet ne réussit et qu'aucun effort n'est coordonné. Par exemple : on choisit d'ordinaire pour ambassadeur un homme possédant au moins

quelques dispositions et qualités pour occuper un poste de ce genre. En Russie, on nommera tout simplement un ancien partisan, bien que totalement incapable. Ainsi fut envoyé comme ambassadeur à Varsovie le fameux Voïkof, assassin de la famille impériale. Il n'avait pas d'autres titres pour représenter le régime. En Pologne encore, un certain chef d'espionnage militaire se faisait livrer les documents les plus invraisemblables : un jour il apporta, après l'avoir chèrement payé, le texte d'un accord militaire secret entre la Pologne... et le Luxembourg, avec détails de la coopération de la flotte luxembourgeoise pour occuper Dantzig! L'histoire des « torgpred » ou représentations commerciales soviétiques à l'étranger est particulièrement démonstrative. A Paris, la « Société française pour le Commerce extérieur », luxueusement installée près de la Madeleine, vendait à perte; les employés du trust d'Etat gagnaient des sommes folles et vivaient largement. Les cargaisons de caviar adressées au Havre arrivaient toutes avariées, disaient les rapports expédiés à Moscou, mais le chef du service intéressé amassait une fortune. Et ainsi de suite sur toute l'échelle des camarades. Un sérieux nettoyage fut organisé par la capitale rouge, la société fut liquidée avec quelque 8 millions de déficit après un an d'existence. A l'intérieur de la Russie les grandes idées échouent toutes aussi misérablement. Lénine n'était, à cet égard, pas plus puissant que les autres. La Nep, ou nouvelle politique économique, instaurée durant l'hiver 1920-21 pour parer à un écroulement économique imminent, était une idée discutable, mais très importante. Elle n'a rien donné.

« Lénine, précise M. Bessedowsky, en permettant le commerce entre la ville et la campagne, ainsi qu'en autorisant la petite industrie, voulait drainer insensiblement, mais sûrement les paysans et les amener comme d'eux-mêmes au communisme intégral. Lénine comptait en outre obtenir des relations économiques avec les puis-

sances capitalistes, car l'afflux dans les villes des marchandises étrangères était nécessaire à sa méthode. Il faut surtout souligner que ce travail de communisation des masses agraires devait porter sur une période minimum de trente à quarante ans. »

I

ASPECT POLITIQUE DE L'U. R. S. S.

— Pour en revenir à ce qui est, proposai-je, la politique de Staline est en ce moment curieusement contraire à la Nep. Pourquoi cela?

« Il y a là une tactique politiquement très habile de Staline pour lutter et vaincre le parti de Trotsky. Voilà l'origine de la direction nouvelle. Pour l'emporter en influence, il fallait un programme différent, bien que toujours nettement communiste. A la Nep, Staline a opposé l'industrialisation intégrale. Cette manœuvre, très défendable de la part d'un chef de clan, s'avère comme tout à fait déplacée de la part d'un chef de gouvernement responsable de la vie d'une nation : la lutte et la victoire sur les trotskystes mènent à un suicide économique. »

1. *L'industrialisation et les paysans.* — Les résultats de cette politique apparaîtront nettement lors de l'examen de la situation des paysans. Il suffit pour l'instant d'en indiquer les grandes lignes. Staline, c'est le communisme intégral appuyé sur les ouvriers. Les paysans ne sont plus que les usufruitiers des terres; il faut qu'ils le reconnaissent. L'industrialisation de tout le territoire par le plan quinquennal, voilà la grande œuvre à accomplir. Tout doit être mis en collectivité, et tout sera produit par la collectivité et pour elle. Il n'y a plus de propriétaires, de paysans, ni de marchands. Tous sont ouvriers de cette grande usine : l'Etat. L'Etat, seul capitaliste, seul directeur, dispense et coordonne tous les travaux, regroupe les terres, répartit à tous le bien-être et

la richesse. Cette concentration de tous les pouvoirs lui donne la facilité d'arriver à un rendement merveilleux dans toutes les branches par l'emploi des moyens perfectionnés que son argent lui permettra d'acquérir. L'Etat plante les pommes de terre, tisse les vêtements, vend à l'étranger et achète. Ainsi la production agricole, industrielle, autant que le commerce extérieur, donneront le maximum de résultat. Pour cela, il faut l'obtention de larges crédits à l'étranger, l'Etat soviétique manquant de capitaux. Jusqu'ici (et en somme il ne reste plus que trois ans avant la fin de la période prévue), les résultats sont franchement négatifs. Il n'y a actuellement d'espoir permis qu'en Angleterre. Le plan ne donnera rien; tous les chiffres sur lesquels on s'est basé pour prévoir une augmentation de la production nationale sont faux; faux également ceux qui se rapportent au progrès apparent du commerce extérieur, car ils ne tiennent pas compte de la dépréciation du rouble. D'autre part, il faut réellement nationaliser les terres, détruire les koulaks (paysans enrichis), détruire même les paysans eux-mêmes, tout au moins changer leur signification et les réduire à ne plus être de ceux avec qui il faut compter. Le paysan est l'obstacle à vaincre à l'intérieur, car il entend posséder la terre individuellement. Or il faut, pour que l'industrialisation soit possible, un collectivisme sans réserves; il ne peut plus y avoir que des ouvriers de l'Etat, ouvriers agricoles, industriels, marchands, bureaucrates. Avec ce plan, l'existence du paysan-possesseur, anti-collectiviste, cesserait d'être nécessaire ou utile, car les moyens perfectionnés de production, en économisant les bras, permettraient de se passer de ceux qui persévèrent à produire égoïstement pour eux. L'accroissement du besoin d'ouvriers occuperait ceux qui adhèrent pleinement à la doctrine. Les autres seraient abandonnés à une élimination brutale. La petite production du paysan n'entrerait plus en ligne de compte. En effet, les terres, choisies

parmi les meilleures, seraient d'un rendement tel que la première année, par exemple, ce rendement suffirait à nourrir un tiers de la population. Lorsque le rendement se produirait non plus seulement par la satisfaction de tous les besoins de la population rouge, mais encore par un excédent et une exportation, il est évident que le paysan ne servirait plus à rien. Le sort des non-employés sera indifférent à la collectivité et n'influencera pas l'épanouissement du communisme intégral.

Mais en fait le paysan n'acceptera jamais d'être traité de la sorte. En ce moment, il devient de plus en plus réfractaire, révolutionnaire, et produit de moins en moins. Les bolchéviks savent qu'ils vont à la famine pour trois ans durant. Ils espèrent du moins par ce moyen économiser de l'argent en quantité suffisante pour se tirer d'affaire et réaliser malgré tout l'industrialisation qui sera (enfin!) le Paradis sur terre. La question pour eux est de savoir si la famine procurera du capital. Les souffrances et les morts, dans le peuple, ne les arrêtent pas. Quel préjugé bourgeois de compter avec la vie et le bonheur des autres lorsque l'intérêt de la cause demande le sacrifice (des autres) ! La froide acceptation de ces pronostics de famine paraît cependant incroyable ou tout au moins fortement exagérée.

« Point, me dit M. Bessedowsky; il y a même à ce sujet une lettre privée très tragique, adressée par Boukharine au Bureau Politique. Cet opposant démontre clairement que le système mène à une famine effroyable. La lettre est tenue secrète; la publication ne s'en fera sans doute jamais. »

2. *Valeur de l'opposition.* — Avec ce nom de Boukharine, auquel il faut joindre ceux de Rykof et de Tomsky, on aborde la question délicate de l'opposition. En quoi consiste-t-elle, quelle est sa force, sa valeur? En vérité, « opposition » est un mot impropre. Il y a une

certaine velléité d'opposition, mais de réelle opposition, il n'en existe pas. Il n'y a qu'un parti en Russie : le parti bolchévik. Ce parti est une minorité; cette minorité ne gouverne pas par elle-même, mais se trouve sous la dictature totale de quelques-uns et ne tient son pouvoir que d'en haut. Au 16e Congrès pan-russe de Moscou, en avril 1929, sur 933 représentants, 679 avaient voix consultative, 254 seulement voix délibérative. De plus toutes les décisions à prendre étaient au préalable élaborées et présentées par 70 communistes de vieille souche, des « stariki ». Ainsi dans cette Assemblée 6 1/2 0/0 pouvaient véritablement agir. Ce Congrès avait pour buts : 1° l'épuration du parti; 2° l'application du plan quinquennal pour l'industrialisation de tout le pays et la mise de la propriété rurale en régime collectiviste (ovkhose). Les dissensions s'élèvent surtout à propos de l'application de cette dernière partie. Il est impropre de dire qu'il y ait une droite ou une gauche communiste. La seule division tient dans une question d'opportunité. Il s'est formé deux façons de voir : celle du communisme intégral; celle de l'uklonisme; les buts restent les mêmes. Les partisans du communisme intégral, c'est-à-dire du gouvernement de Staline, veulent une réalisation immédiate; ils s'occupent de questions de principe et croient que par l'étude du niveau des masses et leur classification, par une organisation scientifique, ils peuvent rapidement asseoir définitivement, matériellement, leurs doctrines. Les oppositionnistes, ou uklonistes, ont tendance à laisser agir le temps, à atténuer l'épouvantable cruauté de la réalisation immédiate. Ils ne croient pas à la solution de la question par des raisonnements et des principes. Ils veulent certes fermement les collectivités agricoles et l'industrialisation, mais progressivement. Ainsi Rykof déclare que le produit des récoltes privées est supérieur à celui que donnent les récoltes collectives. D'une façon générale la lutte des classes ne doit pas être le moyen unique de parvenir au

résultat cherché. Depuis avril 1929 la situation a évolué. Les dissensions se sont avivées... pour disparaître. Tomsky, Boukharine, Rykof, après s'être nettement détachés du stalinisme, viennent de renoncer publiquement à leurs hérésies uklonistes et à revenir absous au sein du parti. Cette victoire de Staline a suscité bien des commentaires et des interprétations. Des menchéviks, représentants qualifiés de la IIe Internationale, ont prétendu que cette réconciliation indiquait vraisemblablement un désir de Staline de se concilier toutes les forces plus ou moins amies pour les regrouper et donner ensuite un coup de barre à droite, la situation étant précaire.

« La vérité est bien plus simple, me dit M. Bessedowsky; il n'y a pas là de victoire de Staline, de victoire politique, mais tout simplement une victoire du G. P. OU., de la police du régime. »

3. *Direction de la politique de Staline.* — Mais alors, qui nous dit que le G. P. OU. sera toujours victorieux et qu'il ne se trouvera pas un jour quelque ukloniste assez puissant et populaire pour renverser le dictateur actuel? On parle beaucoup d'un Thermidor russe. Cet événement est-il possible?

« Cet événement n'est pas impossible, mais je ne le crois pas probable en tant que copie du Thermidor français. D'abord la force du G. P. OU. est incroyable; et puis un ukloniste craindra toujours que le coup d'Etat ne lui donne pas le pouvoir, tout en l'ôtant au dictateur du jour. »

En effet la Révolution française, étudiée par beaucoup et de très près, a donné aux bolchéviks la leçon suivante : si un des uklonistes arrive à triompher et à abattre le dictateur, rien n'assure qu'il puisse jouir de sa victoire, que son œuvre ne soit pas aussitôt défigurée par les mouvements populaires que son acte aura déclanchés. Toute direction serait alors momentanément impossible; le ré-

gime entier risquerait de sombrer. Le Thermidor français a été d'abord le renversement de Robespierre; sa valeur lui a été donnée ensuite par le peuple. C'est ce qui explique que Trotsky, appuyé par toute l'armée et très populaire, ait répugné à s'emparer du gouvernement, bien qu'en 1924 il eût pu certainement le faire avec les chances les plus grandes. Il ne l'a pas fait, par crainte politique. Il n'osait pas être l'auteur du Thermidor russe. Une autre considération encore est à retenir : tout ukloniste, s'il est écarté du grand pouvoir, s'il est envoyé quelque part en villégiature, ne risque cependant pas sa tête. Le parti ne veut pas le supprimer ou le bannir à jamais et lui laisse toujours la possibilité du retour après amende honorable. C'est ce qui vient d'arriver à Rykof, c'est ce qui aurait pu arriver à Trotsky, c'est ce qui est arrivé à plusieurs de ses partisans les plus notables. L'ukloniste acculé peut réintégrer son bercail, alors que celui qui n'était pas pour Robespierre devait sentir sa tête chanceler. Le renversement du régime ne viendra donc vraisemblablement pas des bolchéviks, ni de leurs dissensions. Ils crouleront peut-être un jour, mais ce ne sera pas un des leurs qui les fera crouler. Ce ne sera peut-être même personne ou plutôt ce sera tout le monde. L'ukloniste n'est pas un danger pour Staline.

— Dans le cas très vraisemblable de l'échec de son grand plan, Staline ne sera-t-il pas porté à changer toute l'orientation de sa politique?

« Ceci non plus n'est pas probable, je dirai même pas possible. Un changement de direction amènerait une réaction désastreuse; les masses avec lesquelles on ne peut ne pas compter, qui sont malgré tout la base du régime, se détacheraient aussitôt d'un dictateur aussi versatile. Le trotskysme ressusciterait; ce serait la fin de Staline et un chaos qui amènerait la fin du bolchévisme lui-même. Déjà en 1928 des variations de direction ont failli être funestes : en avril le gouvernement était contre les

paysans et pour eux en juillet. Staline ne recommencera pas. Il s'entêtera dans la direction prise, apportera peut-être momentanément des modifications et des atténuations de détail, mais il ne peut plus désormais chercher ailleurs. »

— La situation en U. R. S. S. est donc, à ce point de vue, assez forte?

« Incontestablement. »

— Cependant, d'autre part, vous paraissez croire que le régime n'en a plus pour longtemps.

« J'affirme, en effet, que Staline et les bolchéviks n'en ont plus pour longtemps. Malgré tout, les questions de politique ne signifient plus rien. L'architecture d'un monument, quelque solide qu'elle paraisse, n'influe pas sur le tremblement de terre qui le détruit. »

» L'architecture d'un monument, quelque solide qu'elle paraisse, n'influe pas sur le tremblement de terre qui le détruit. »

C'est que les bolchéviks ont déchaîné des forces économiques qui dominent déjà la situation.

Il nous faut, afin de préciser l'avenir stalinien, mettre en évidence ces forces, montrer jusqu'à quel point elles font échec au régime, dégager à la fois leur virulence destructive et leur valeur constructive. Ainsi arriverons-nous peut-être à dessiner le sens général de l'avenir russe.

Il est nécessaire pour cela de revenir en détail sur les paysans et d'envisager cette question telle qu'elle est et non plus telle que désirent la faire aboutir les communistes. Nous montrerons ensuite que la question ouvrière (comme la paysanne) se réduit à un problème économique, au grand problème économique par excellence : le problème du ventre.

L'homme, s'il est un animal politique, est, avant tout, un animal qui mange.

II

LA QUESTION PAYSANNE

« Il est incontestable, dit M. Bessedowsky, que l'attitude des paysans commande l'avenir. »

Actuellement cet élément comporte deux catégories. Il y a d'abord le paysan malchanceux, qui a participé comme les autres au partage des terres, mais n'a pas su les garder ou n'a pas pu en tirer de la richesse : c'est lui qui forme le prolétariat paysan. Il y a ensuite le « koulak », c'est-à-dire le paysan à poigne, âpre au gain, rusé et persévérant, qui a su profiter de la faiblesse ou de l'incapacité des autres pour arriver à détenir la puissance économique. Il forme une espèce de bourgeoisie de la terre. Son développement est curieux : c'est le fruit normal de la Nep. En effet, avec la nouvelle politique économique, non seulement le petit commerce et les échanges entre la ville et le village reprenaient, mais la production agricole pouvait s'organiser. Le koulak, comme les autres paysans, tenait la terre du bolchévisme. Avec le nouveau mot d'ordre : enrichissez-vous, son existence et son activité se trouvaient justifiées. Jusqu'en 1925, les paysans ne firent que se mettre en train. La question koulak ne s'est précisée qu'ensuite, pour éclater définitivement en 1927. Faut-il protéger le paysan, ou voir en lui un danger?

1. *Paysans contre paysans?* — Nous avons vu que Staline veut l'amoindrissement du paysan et la destruction du koulak. Ce dernier représente la dernière et tenace survivance de la mentalité capitaliste; il est donc particulièrement odieux et dangereux. Sans lui le prolétariat paysan adhérerait pleinement au collectivisme complet. D'après M. Bessedowsky, « Staline veut la suppression du koulak qui opprime le prolétariat paysan, favorise le commerce individuel, tend à créer des administrations locales

anti-communistes indépendantes du pouvoir central ». Il faut souligner que les bolchéviks insistent beaucoup sur la lutte entre prolétaires paysans et koulaks. Cette conception répond à une idéologie communiste, nullement à la réalité. Il n'y a pas là lutte de classe. Il est également faux de prétendre que seul le koulak tienne à la propriété de la terre. De la multitude des faits qui parviennent de toutes parts, on peut affirmer que le koulak n'est nullement considéré comme un profiteur par les autres paysans. Il y a là un sentiment aussi vieux que l'humanité et parfaitement indéracinable : la soumission devant une activité et une force supérieure. La rivalité, la haine entre les deux catégories de paysans n'existe pas.

Il est tout aussi inexact de prétendre que seul le koulak empêche l'épanouissement du sentiment de la propriété collective. C'est vouloir nier l'évidence et méconnaître absolument la mentalité du paysan russe. Qu'il soit koulak ou non, la terre lui appartient. Il ne sait plus très bien s'il la tient de Dieu, du Tsar ou de Lénine, mais il sait qu'elle ne peut pas ne pas être sienne. Les spéculations sur les terres et leurs locations sont d'un usage absolument courant. Les ventes et les achats sont nombreux, continuels, universels. Que les uns s'enrichissent, que d'autres deviennent des miséreux, quoi de plus normal? Par ailleurs, d'une façon générale, le paysan prolétaire a des conditions d'existence bien meilleures que sous l'ancien régime tsariste.

2. *Ou bloc paysan contre bolcheviks?* — Les succès de la politique stalinienne sont parfaitement négatifs. Bien mieux. Il y a lutte sauvage entre les paysans, koulaks ou non, et le pouvoir de Moscou.

Dans les groupements collectivistes locaux ou kolkoses, ce sont le plus souvent les koulaks qui dirigent, cachant derrière un paravent rouge des appétits et des activités singulièrement capitalistes, utilisant la mode du

jour pour mieux garantir leurs possessions. Les productions des récoltes accusent en 1928 une diminution sensible partout, signe d'hostilité farouche. Cette diminution s'accentue. En 1928-1929, la récolte du seigle a été inférieure d'environ 19,7 % sur l'année précédente; la récolte du froment de 5,3 %. Pour les ensemencements, on constate une diminution générale de 3 %. De plus, l'élément paysan est en lutte ouverte avec les bolchéviks. Les insurrections sont nombreuses, de l'aveu même de la *Pravda*, organe rouge officiel. Dans le district de Tobolsk, vers la fin de 1928, a eu lieu une véritable insurrection de koulaks. En janvier 1929, à Smolensk, la révolte a duré une semaine et a été maîtresse des routes jusqu'à l'arrivée des troupes de Moscou. L'hostilité croît sans cesse et répond à toutes les provocations gouvernementales.

La lutte contre le koulak revêt deux modalités :

1° administrativement : exclusion, emprisonnement, exécution;

2° économiquement, par des réquisitions forcées qui touchent d'une façon générale tous les propriétaires. Les réquisitions de blé, payé 1/7 de sa valeur, sont particulièrement vexatoires et souvent le détachement de troupes rouges chargé d'opérer est reçu en ennemi.

« Songez, précise M. Bessedowsky, que l'on enlève les terres depuis voilà un an. Le bolchévisme est foncièrement odieux aux paysans. Après avoir salué en lui l'ami, le libérateur, parce qu'il leur donnait la terre, il est devenu maintenant leur pire ennemi, celui qui les dépossède. »

Au reste, la dépossession des terres se fait au profit d'une bande d'exploiteurs cyniques, d'où exaspération plus grande des possesseurs primitifs. On retrouve là l'asiatisme qui règle le détail de la vie bolchéviste.

— Cependant si le régime actuel vient à disparaître, ne restera-t-il pas au paysan une empreinte bolchéviste profonde, quoi qu'on en pense?

« Autant le paysan déteste le bolchévik, autant il est attaché au soviet. Le soviet survivra certainement : cette institution plaît et répond parfaitement à des besoins profonds d'organisation. Seulement, il faut que le soviet soit un soviet libre, oui libre. »

Il n'y a que quelques pauvres communistes français pour se figurer qu'en U. R. S. S. les élections signifient quelque chose et que le pouvoir vient d'en bas. Les élections des soviets se font toujours sous le signe du G. P. OU. Le votant n'a pas le droit de voter mal. Bolchévisme et soviet, les deux termes s'opposent. Toute l'histoire du paysan russe est une aspiration à un auto-gouvernement, librement constitué; maintenant que la terre est partagée, le soviet est indispensable. Les cellules communistes paysannes dégénèrent. Loin d'être des foyers de bolchévisme, elles se transforment en centres hypocrites d'activité koulak. Leur épuration est prévue, mais il arrive un moment où il devient impossible d'emprisonner tous les opposants. De toute façon, elles ne répondent plus à leur tâche essentielle : elles ne communisent plus. Aussi l'idéologie et la mentalité rouge perdent tout mordant. Le nouvel évangile cesse d'être seulement écouté.

L'hostilité paysanne ne se manifeste pas seulement dans les campagnes. La migration des paysans vers les villes, migration que rien ne peut empêcher, constitue un danger grave pour le stalinisme, tout comme du reste l'enrégimentement du paysan dans l'armée rouge.

III

LA QUESTION OUVRIÈRE

Les paysans arrivent à la ville sans aucune culture communiste, et très mal disposés. Ils viennent séduits par de belles promesses et sont immédiatement désillusionnés : le travail est rare. Ils garderont des attaches avec le village et en recevront assez souvent des vivres; ainsi continueront-ils dans une autre sphère à manifester leur

mécontentement. Leur incapacité de raisonner à la communiste, de se passionner d'idéal marxiste, de se plier à la discipline mystérieuse et féroce du parti, a amené des changements profonds. En tant qu'ouvriers, ils se mettent des soviets locaux, d'usine ou autres, dont ils transforment rapidement l'aspect et la vie. Au lieu d'être des générateurs d'ardeur communiste, des purs conscients et organisés, ces nouveaux chômeurs ne peuvent qu'être un poids mort et une entrave à l'épanouissement de la doctrine.

1. *Restriction des droits.* — D'où cette nécessité de modifier le système du triangle qui plaçait l'usine sous la co-direction de trois soviets différents. En janvier 1929, une décision du Conseil des commissaires du peuple a donné un nouveau statut aux entreprises, réduisant les pouvoirs des soviets d'usines, c'est-à-dire du contrôle ouvrier, le directeur gagnant en droits et en autorité, et pouvant en particulier embaucher et débaucher. Les soviets professionnels perdant leur caractère d'école de communisme en arrivent à ne plus vouloir faire de politique, mais à soutenir les intérêts des travailleurs désirant le capitalisme. Ainsi donc, glissement net vers un autre ordre social.

Mais tous les ouvriers ne sont pas des paysans. Que sont-ils? Au début de la Révolution, la classe ouvrière a acquis de gros avantages, journée de huit heures, assurances, arbitrages, gros salaires, contrats sûrs. Ces avantages furent surtout obtenus en 1918 alors que le partage des terres déterminait une fuite vers les campagnes. Depuis, la situation des ouvriers n'a fait que baisser. Les chômeurs sont en augmentation; leur nombre s'élevait en 1929 à 2.293.000; surtout le nombre des femmes sans travail augmente. La plupart des avantages concédés n'existent plus. La journée de huit heures est un mythe. L'augmentation des frais d'assurances mène au désastre

financier; aussi le gouvernement met-il des restrictions invraisemblables; il faut avoir cinq ans de présence à l'usine pour pouvoir toucher des indemnités et on n'y a droit que si aucun des membres de la famille n'a de gains accessoires.

2. *Tableau de la vie matérielle.* — Les salaires ridiculement insuffisants sont payés administrativement, ce qui est tout dire. La famille ouvrière entière doit beaucoup travailler et recourir néanmoins sans cesse à des expédients. La crise de l'habitation bat son plein. La soviétisation des immeubles fait vivre dans une promiscuité abominable d'où toute hygiène est exclue. Dans l'ensemble, la situation des ouvriers est très inférieure à ce qu'elle était sous le régime tsariste. L'industrie manque de cadres et de spécialistes; la production est loin de donner normalement; l'indiscipline, le gaspillage, l'asiatisme la paralysent. Le commerce libre de l'alcool rétabli en 1922 par Rykof (en même temps que les courses) fait des ravages épouvantables et diminue étrangement le rendement de l'ouvrier. Voici, d'après un rapport officiel daté de février 1929, l'accroissement de la consommation de la vodka :

En 1924-25	48.000.000	de litres
En 1926-27	360.000.000	»
En 1927-28	500.000.000	»

Les ouvriers se divisent en deux catégories : ceux qui ont du travail, ceux qui n'en ont pas. Ces derniers végètent. Les premiers comportent une échelle incroyable de traitements, cause inépuisable d'envie et d'intrigues. La rétribution est en proportion de l'agilité politique; la question du travail est secondaire. La démoralisation est partout. Dans ce régime où tout doit concourir à donner à l'ouvrier le bien-être maximum, c'est l'ouvrier qui est le plus malheureux. Il mange très difficilement; le système des cartes fonctionne dans toute son horreur; les

malversations continuelles qui se produisent dans la gestion des coopératives sont loin de faciliter l'abondance. L'habillement est sans cesse sacrifié; dans les villes, les gens habillés convenablement sont rares; ce sont tous des bolchéviks importants; le reste de la population porte la chemise de paysan et la chaussure d'écorce de bouleau, car les souliers manquent. Il faut remarquer cependant que dans l'ensemble la masse ouvrière n'est pas hostile au bolchévisme. Ceux qui en vivent sont souvent des convaincus; ils ont de plus, pour leur souffrance, l'opium des discussions politiques et idéologiques. Chacun sait que le Russe est particulièrement discoureur. Il ne faut pas non plus s'illusionner sur la force des soviets ouvriers. Dans les villes, le G. P. OU. règne trop absolument pour qu'on puisse penser que jamais ces soviets aient une activité libre et intéressante.

« Les ouvriers sont très passifs; c'est, souligne M. Bessedowsky, ce qui les caractérise. Le régime sait leur donner des satisfactions qui les contentent; les petites concessions, les privilèges sont nombreux. L'ouvrier du parti peut espérer détenir un certain pouvoir, ne fût-ce, par exemple, que le titre de président du soviet d'immeuble, situation enviée, grâce à laquelle on arrive à se loger un peu mieux. Il y a aussi pour les ouvriers des maisons de repos et de secours divers dont seuls jouissent les purs. »

3. *Comment le renversement peut se faire.* — Il paraît donc *a priori* peu probable que les ouvriers puissent quelque chose contre le régime actuel. Les sans-travail seuls donnent du souci et pourraient menacer la stabilité du régime. Comme ils sont sans cesse grossis et contaminés par les migrations paysannes, le danger se précise. Il est très exact que le plus grand ennemi du bolchévisme soit le paysan. Chez lui seulement se retrouvent actives et agissantes les forces de vie russes. Lui du moins a la terre qui lui permet de vivre par lui-même, de

durer afin de réaliser sa volonté; sa dispersion le met presque hors des coups du G. P. OU. Les révoltes locales sont réprimées, sans doute, mais il n'en faut rien conclure. Le jour où l'insurrection se généralisera, les troupes rouges seront-elles assez nombreuses pour rétablir l'ordre? Il est permis d'en douter; et l'on comprend mieux cette politique préventive qui vise à la destruction du koulak, à l'amoindrissement des paysans. L'entêtement dans le collectivisme ne pouvait mener à autre chose qu'à cette lutte. Mais le paysan a la vie plus dure qu'on ne le croit : c'est de là que naîtra la Russie nouvelle.

— Le renversement du régime sera-t-il l'œuvre des paysans?

« Incontestablement, le mouvement commencera par eux; mais les paysans seuls ne suffisent pas, il faut que les ouvriers les suivent. »

— Cependant les ouvriers acceptent et soutiennent le stalinisme.

« Oui, mais ils le combattront bientôt; ils y seront amenés, physiquement. »

En effet l'économie nationale est littéralement épuisée. La faillite des projets quinquennaux se précise et accule Staline dans une impasse rigoureuse. L'échec économique entraînera *ipso facto* la désagrégation politique. La situation financière, déjà très mauvaise, empirera. Les salaires baisseront. En ce moment déjà, les primes d'assurances s'accordent difficilement. Lorsque viendra la famine (prévue par Boukharine), il ne sera plus possible de nourrir même les purs. L'argument du ventre sera tout-puissant. Les ouvriers s'orienteront contre le gouvernement. Actuellement les arguments politiques n'ont plus de valeur, les faits économiques les dépassent déjà.

Quant à l'époque probable du revirement, l'ancien premier conseiller de l'ambassade des Soviets « estime qu'elle se produira d'ici deux à trois ans, — si les faits ne se précipitent pas, chose possible. Accordez au plus

quatre ans, en supposant que Staline manœuvre assez habilement pour durer, par le jeu de concessions particulièrement habiles. L'économie nationale ne résistera pas au delà. »

— Dans une Russie épuisée, quelle pourra être la première manifestation de renaissance à la vie libre, lorsque disparaîtra l'oppression? Etant donné l'immensité du territoire et la pleine valeur que prendront les soviets locaux, ne paraît-il pas sage de prévoir un morcellement à l'infini de la puissance russe?

« C'est une opinion certainement exagérée, le premier mouvement sera vers la terre, soit. Il provoquera pour quelque temps un arrêt inévitable de l'industrie, qui reprendra dès que les assises agricoles seront stables. Le morcellement tendra à disparaître, à mesure que s'élaborera un nouveau système d'échanges. La Russie est si riche! »

La question industrielle n'est pas du tout la question capitale, parce que l'appauvrissement et la misère sont trop grands. L'activité étrangère interviendra sans doute pour amener la résurrection industrielle et en profiter. Il est évident que les capitaux et les appétits d'outre-frontière s'installeront dès l'instant où la propriété individuelle sera garantie. Le temps d'arrêt de la production industrielle russe sera par là même écourté. Néanmoins on ne voit pas encore quand les conditions normales de vie civilisée seront à nouveau remplies. La vie des villes, déjà terriblement transformée, sera particulièrement longue à se reconstituer. Il faut prévoir que dans un délai assez bref, tous les espoirs et toutes les audaces seront permis aux travailleurs capitalistes avertis et courageux. Le seul fait de la rentrée de la Russie dans le grand concert économique mondial sera un événement de bon augure pour l'établissement d'un nouvel équilibre dont la répercussion bienfaisante sera immense.

Nous venons de préciser la politique de Staline, puis

d'examiner comment se comportent les paysans et les ouvriers. L'analyse de ces grandes questions a conduit à prévoir un prochain changement du régime. Mais à côté de ces considérations évidemment capitales, il paraît utile de nous pencher sur d'autres battements de la vie russe.

IV

LES ÉLÉMENTS SECONDAIRES D'APPRÉCIATION

Quelle est l'attitude, et quel sera le rôle, lors d'un revirement, d'autres éléments tels que le Komintern, l'armée rouge, la jeunesse actuelle, l'émigration russe établie à l'étranger?

1. *Le Komintern et la révolution mondiale.* — Pour les bolchéviks, la Russie n'existe pas, il n'y a que l'U. R. S. S. et tous les pays devraient arriver à faire partie de cette union. Toute la politique du Komintern vise à faire adhérer, par les moyens que l'on sait, le plus grand nombre de pays possible à la IIIe Internationale. Les bolchéviks ont, au début surtout, beaucoup espéré d'une révolution mondiale. On conçoit aisément que le régime ait d'autant plus de chances de durer et de s'épanouir en Russie que le nombre des nations converties est important. Il serait trop long de préciser où en est l'activité du Komintern actuellement : Chine, Indes, Perse, Afrique noire, Angleterre, Etats-Unis, il y a là matière à un chapitre spécial. Il nous est surtout intéressant de savoir si, en ce moment, Staline et les dirigeants du Komintern croient toujours à l'avènement imminent et mondial du grand soir. Le témoignage d'un ex-diplomate soviétique est ici particulièrement intéressant :

« Si vous prenez les journaux soviétiques, vous verrez certainement beaucoup d'articles qui vous prouveront que la révolution ne saurait tarder, que toutes les puissances capitalistes sont absolument minées, etc., etc. C'est là du

journalisme pour alimenter le zèle et l'espoir des masses. Les dirigeants savent très bien combien la vérité est différente et ne croient pas un mot de ce qu'ils racontent. Non, personne ne croit plus à la possibilité d'une révolution immédiate. Tout espoir n'est pas perdu pour cela. La révolution n'est possible qu'à l'occasion d'un déséquilibre économique général. Elle arrivera infailliblement s'il se produit une nouvelle conflagration entre les Etats capitalistes. »

Voilà pourquoi l'activité bolchéviste ne chôme pas. La certitude d'un chambardement général continue à exciter les idéalistes rouges. Si l'on cache au peuple combien les progrès sont malheureusement peu encourageants et le but assez lointain, ce but reste absolument nécessaire pour que soit consolidé et établi à tout jamais le règne du nouvel Evangile. On exagère et on colore les succès et les possibilités de succès afin de donner de la pâture aux masses prolétariennes. On ne peut cependant pas cacher tous les insuccès (il y en a de fameux). Aussi est-il tout à fait logique et certain que toute mise en échec de l'œuvre du Komintern ait une répercussion désastreuse à Moscou. Tout coup porté là porte contre le bolchévisme à l'intérieur de l'U. R. S. S. et ébranle ses fondements. M. Bessedowsky donne un exemple :

« Ainsi la désagrégation du parti communiste français est considérée comme une calamité cruelle. Des avatars de ce genre font des ravages. Il n'y a pas de meilleur moyen de hâter la faillite matérielle du parti bolchévik. »

On comprend dès lors l'empressement que met le Komintern à obtenir des victoires par le moyen des armées rouges. Des apports de ce genre consolident le régime chancelant.

2. *L'armée rouge.* — Mais cette armée rouge est-elle véritablement un instrument de valeur?

« Oui, assure M. Bessedowsky; on ne se doute pas assez de sa puissance! »

En ce moment, l'armée rouge compte 650.000 hommes, pour la Russie proprement dite; son budget (en 1929) est de 800 millions de roubles or, soit 30 % de l'ensemble des dépenses. Le service obligatoire est de cinq ans : deux ans de caserne, puis trois ans de répétitions militaires qui équivalent à une liberté de rappel complète. Avant le service existe une préinstruction, également obligatoire, dont la durée est de dix semaines. Dans la marine le service dure quatre ans. Le détail des corps de troupes est impressionnant : 67 divisions d'infanterie (dont cependant 35 sont très réduites à l'état normal), 16 divisions de cavalerie, 6 régiments du génie, 27 d'artillerie légère, 20 brigades indépendantes de cavalerie, 9 régiments de femmes. Depuis 1924 existe une organisation militaire de la population civile (l'Ossoaviakhim). Les « amis de la défense chimique » sont particulièrement au courant des gaz. Des milices instruisent annuellement 500.000 hommes. Certes l'organisation de ces forces n'est pas parfaite; elles n'en sont pas moins formidables.

Il est tout de même étonnant que les Soviets aient réalisé une armée aussi organisée et que leur industrie militaire puisse fournir les matériaux nécessaires à son approvisionnement, alors que l'industrie tout court se développe si mal.

« La raison en est, explique M. Bessedowsky, que les bolchéviks reçoivent une aide technique étrangère .»

3. *Armée et politique allemande.* — Je vois que vous voulez parler des Allemands. Permettez-moi de vous demander s'il est vrai que ni le traité de Rapallo, ni le traité de Berlin de 1926 ne contiennent de clauses militaires secrètes.

« Il n'y a pas de clauses secrètes de ce genre insérées dans ces traités, mais je sais qu'il en existe un véritable équivalent. En 1924, un accord militaire secret a été échangé non pas de gouvernement à gouvernement, mais

de ministère de la Guerre à ministère. Cet accord a pour but de donner aux Allemands des usines et des champs d'expérience illimitée en U. R. S. S. Les Soviets fournissent les usines, les Allemands les techniciens. La production va partie à l'armée rouge, partie aux réserves secrètes allemandes. »

Cette collaboration porte surtout sur les gaz de combat, les explosifs, l'aviation et la marine. A 60 kilomètres de Moscou existe une usine consacrée à un nouvel explosif. Les militaires des deux pays se font d'intéressantes visites. Le général de division Von Blomberg n'a-t-il pas assisté, en même temps que le commissaire du peuple à la Guerre, Vorochilof, aux grandes manœuvres rouges qui se sont déroulées à Kiev en juin 1928?

Des officiers supérieurs russes viennent aussi en Allemagne, où cependant on les reçoit avec défiance. Tel le général Yakir, chef de l'armée rouge d'Ukraine. Des techniciens allemands sont aussi secrètement envoyés à demeure.

« Je sais d'une façon certaine, précise M. Bessedowsky, que cinquante Allemands ont été affectés à la marine russe. Il y a à Nicolaëv des usines de construction de sous-marins, et d'autres pour les moteurs Diesel à Nijni-Novgorod. Les bolchéviks manquent surtout de techniciens. »

Les Allemands se livrent aussi à des expériences sérieuses.

« Ainsi, je me souviens parfaitement que lors d'un récent séjour en France pour « affaires », le chef de l'industrie militaire en U. R. S. S., un certain Daniel Boudniévitch, a confié à son ami M. Dovgalevski (l'ambassadeur actuel), de qui je tiens le renseignement, que l'on avait fait des essais impressionnants d'explosions commandées à distance. Le premier essai, au printemps 1929, a porté sur une distance de 300 kilomètres et a parfaitement réussi. En décembre dernier a dû avoir lieu un autre essai, sur 600 kilomètres; je ne puis en connaître le

résultat; je sais seulement que l'on espère atteindre la distance de 1.000 kilomètres. »

4. *Armée et révolte.* — Quelle attitude prend l'armée rouge, et lors d'un revirement, quel serait son rôle probable?

« L'armée rouge n'a rien à voir dans les questions intérieures russes; elle n'interviendra qu'en cas de conflit extérieur. Il ne faut pas lui faire une place spéciale. A l'intérieur du pays, la seule armée qui compte, c'est l'armée de la police, le G. P. OU. »

Effectivement, les troupes du G. P. OU. comptent 70.000 hommes pour la Russie proprement dite, 300.000 hommes pour l'ensemble de l'U. R. S. S. L'importance du mécontentement de l'armée rouge importe peu, tant que la police est fidèle. Le plus gros obstacle au renversement du régime de Staline réside dans la toute-puissance du G. P. OU., qui ne se laissera pas vaincre aisément. Que deviendront à ce moment les accords militaires avec l'Allemagne? On peut supposer que ces détails n'auront plus grand intérêt. On se rend compte alors que le régime tiendra jusqu'au moment où les poussées populaires, sous l'action de causes d'ordre économique, seront impératives et exaspérées à un point tel que les millions de mécontents abandonneront toute crainte et, plutôt que de mourir de faim, préféreront risquer mourir en tuant ceux qui les oppriment.

5. *La jeunesse en U. R. S. S.* — En Russie, la jeune génération verra donc le triomphe sur la dictature cruelle, la fin d'une terreur incroyable dont la durée étonne le monde. Il est nécessaire de se demander ce qu'est cette jeunesse née sous le signe du bolchévisme.

L'ignorance continue à être grande. Au 14ᵉ Congrès de la R. S. F. S. R., le commissaire du peuple à l'Instruction publique, Lounatcharsky, a exposé le problème de l'ins-

truction. Par le plan quinquennal, on veut arriver à instruire jusqu'à 80 % des illettrés. L'école doit durer au moins quatre ans. Jusqu'ici les résultats sont peu brillants. L'assiduité est peu nombreuse : 1/5 et seuls les riches vont jusqu'au bout. Il n'y a pas d'instituteurs, on les paye trop peu, quatre fois moins que l'ouvrier; les livres manquent, il n'y a qu'une série de livres pour trois élèves. A vrai dire on ne s'occupe que des enfants communistes; les autres deviennent ce qu'ils peuvent. Certains vont rejoindre ces bandes errantes d'enfants devenus des animaux sauvages, pilleurs, assassins, en qui on reconnaît difficilement des humains.

Mais si d'une part le tableau est affreux, il n'en existe pas moins une jeunesse pleine de sève, instruite et capable, jeunesse communiste, certes, mais pour qui les théories marxistes ont assez peu d'attrait : la dureté de vivre les a dressés à l'école de l'expérience. Cette jeunesse ne ressemble plus du tout à ce qui poussait habituellement sur la terre ruse. M. Bessedowsky en fait le portrait suivant :

« Des jeunes gens rudes, peu idéalistes, attachés à une vie concrète et matérielle, forts parce que terriblement éprouvés; la vie facile n'existe plus pour personne; leur volonté est trempée; leur tempérament en fait l'opposé de politiciens. Le régime, ils s'en moquent. Leur instruction est défectueuse, mais ils sont avides de travail et sont intelligents. Ils suivront n'importe quel régime, pourvu qu'ils gagnent leur vie. »

Leur nombre est, paraît-il, imposant. Il convient à l'émigration russe de tâcher de connaître ces jeunes hommes. Ce sont des valeurs actuellement inemployées, mais qui rendront de grands services. Le Russe n'est pas vidé de toute substance, loin de là. Sur le sol de la « petite mère patrie » poussent des énergies indigènes qui font bien augurer du redressement à venir. Ceux qui ne succombent pas à l'âpreté de la vie sont des forts que le

bolchévisme n'attire pas. Cette jeunesse a besoin de trouver des directeurs dès que le revirement commencera. Ceux qui sauront se la concilier en recevront un appoint important.

6. *L'U. R. S. S. et l'émigration.* — D'une façon plus générale, comment concevoir le rôle de l'émigration?

« Pour l'instant, l'émigration doit se renseigner et étudier; son action directe est à peu près impossible. Elle doit se préparer à donner des directives. Le moment où elle pourra agir approche. »

Ainsi c'est à elle qu'incombe la tâche d'éclairer le paysan et de lui présenter un programme en faveur des soviets libres. A elle d'imposer l'idée d'une dictature, car il faut un gouvernement à poigne pour mener à bien l'œuvre de redressement.

— Quelle sorte de gouvernement préconiser pour la Russie?

« Une dictature très démocratique. Ni bolchévisme, ni monarchisme, ni fascisme. Une organisation parlementaire soucieuse de la liberté humaine, mais avec des hommes qui savent ce qu'ils veulent et ce qu'il faut. Quelque chose de semblable au gouvernement de Pilsudski en Pologne. »

Pour qu'il y ait une dictature, si soucieuse de la liberté humaine fût-elle, il faut un homme. Les bolchéviks fourniront-ils cet homme? La supposition paraît difficile; il faudrait un homme de grande culture générale et de connaissances étendues. Or, plus le régime rouge dure, plus la disparition des intelligences s'accélère. L'éducation rouge ne produit que de l'asiatisme démolisseur et cynique. Les derniers représentants de la culture occidentale sont éliminés ou en voie de l'être: Trotsky, Tchitchérine...

L'avenir nous réserve le nom de cet homme, ou tout au moins de ces hommes. Du moins, de ce qui précède, pou-

vons-nous tirer une certaine réponse aux questions que nous posions :

Quel est l'avenir de Staline?

Staline est-il l'avenir russe?

Y a-t-il un avenir russe?

G. M.-OSTROGA.

IMPURETÉ [1]

—

IV

Les talons de Délia claquaient précipitamment sur l'asphalte de la place de l'Alma. Elle était allée prendre des nouvelles d'une vieille amie, immobilisée par un accès de goutte dans son logis de l'avenue George V, et elle se dépêchait de rentrer dans le luxueux appartement qu'elle habitait rue François Ier. Elle s'engagea dans les jardins du Cours-la-Reine qui, par ces équivoques après-midi d'automne commençant, s'offrent au passant comme une oasis de silence dans le tumulte de la grande ville, avec leurs allées jonchées de feuilles fortes et leurs pelouses emperlées de rosée d'où s'exhale une odeur de terre fraîchement remuée, de moisissure et de cimetière. L'air était chargé d'humidité, une lumière jaunâtre baignait les promeneurs dont les silhouettes frileuses glissaient à la manière de ces personnages inquiétants qui hantent les contes d'Hoffmann, et des traînées de brume s'accrochaient aux branchages des arbres grelottants ainsi que des écharpes effilochées jetées sur les épaules d'un fiévreux.

C'était un de ces jours où la nature semble accablée d'un deuil inconnu, qui détraquent les âmes les mieux trempées et font vibrer douloureusement les nerfs des sensitifs.

Délia n'échappait point à l'envoûtement morbide de cette endormeuse saison, dont elle goûtait solitairement

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 759.

le charme doux-amer. Des nuages bas — tampons d'ouate sale — flottaient dans un ciel obscurci; dans le lointain la carcasse efflanquée de la Tour Eiffel semblait le dernier vestige de quelque civilisation évanouie. Les autos roulaient dans les avenues boueuses avec un bruit sourd. Tout en se hâtant, bien que ses pas s'enfonçassent dans le sol détrempé, Délia lançait un regard sur la Seine, dont le courant, pareil à une étoffe moirée de sombres reflets exerçait sur elle une sorte d'attrait mystérieusement troublant. Un vent aigre et sournois arrachait aux rameaux les dernières feuilles d'or qui voltigeaient longtemps, avant de tomber! Ainsi des illusions qui hésitent avant d'abandonner définitivement le cœur où elles se sont réfugiées.

Délia eût été excusable, par un temps pareil, de laisser la tristesse s'incruster comme une araignée dans son cerveau.

Quand une lumière pauvre et malade filtre à travers les nuages, quand les couchants saignent sur les toits humides et sur les coupoles encapuchonnées de brume des monuments parisiens, quand les flaques d'eau miroitent et frissonnent au milieu des avenues, il faut avoir des nerfs bien solides pour résister à la mélancolie morbide qui s'insinue en vous.

Un orgue de barbarie — cet instrument qui semble l'âme même de l'automne — moulait invisible une romance sentimentale et geignarde... Pauvre Délia! D'amers souvenirs gonflaient son cœur. Sous le rythme vulgaire de la rengaine qui résonnait à ses oreilles, se déroulait dans sa cervelle endolorie la chaîne des années écoulées. Et le spleen, l'horrible spleen qui plante ses griffes dans le crâne de ses victimes, lui représentait la vanité de son existence. N'avait-elle pas gâché sa vie? De la fange de ces dernières années, surgissait-il une seule journée qu'elle se rappelât avec plaisir? Vivre? A quoi bon? L'avenir apparaît comme un mystérieux et sombre

tunnel dans lequel il serait fou de s'engager... Le sol n'en est-il pas miné, et ne risque-t-on pas à chaque instant de s'enliser et de succomber, à moins que... A moins que l'on ne possède une lumière qui triomphe des ténèbres. Et Délia, en se hâtant, faisait claquer avec plus d'assurance ses talons contre le sol spongieux... Une faible clarté luisait tout au fond d'elle-même. Cette lueur, encore bien vacillante, serait-elle capable de la sauver, ainsi qu'un phare dont la projection est assez puissante pour guider dans le droit chemin un navire en péril?

La jeune femme n'avait plus la naïveté de l'enfance; elle avait trop vécu pour garder des illusions que le vent du destin se charge d'effeuiller. Elle se rendait bien compte que, dans l'anarchie sentimentale où elle se trouvait, il suffirait que germât et grandît un amour propre et sincère, pour que son existence en fût de fond en comble bouleversée et qu'à la lassitude et au dégoût succédassent la confiance et la joie.

Pouvait-elle se fier entièrement à Jean Marchand? Elle, elle n'en pouvait douter, elle était irrésistiblement attirée vers le jeune homme. Quand elle pensait à lui, une immense douceur la baignait; et elle se sentait une âme fraîche de jeune fille. Mais lui? Etait-il vraiment amoureux? Eprouvait-il pour elle de la tendresse, du désir ou de la curiosité tout simplement? Une autre qu'elle eût été pleinement rassurée par l'attitude du jeune homme, quelques jours auparavant. Son accent ne sonnait-il pas la sincérité, lorsqu'il lui avait demandé pardon de sa brutalité?

Bien sûr... Bien sûr... Délia cependant ne se réjouissait pas outre mesure. Elle savait combien les hommes sont versatiles et influençables. Elle se demandait si le rappel des excentricités, auxquelles elle s'était livrée chez Germain Blanchard, ne tuerait pas l'embryon d'estime et de tendresse pour elle qui avait germé dans le cœur du

jeune homme. Jean oublierait-il un jour les immondes ragots dont on avait dû lui rebattre les oreilles?

Justement elle se hâtait cet après-midi, parce que c'était son jour de réception et que Jean avait promis de venir la saluer. Elle se demandait anxieusement si elle n'avait pas eu tort de l'inviter. Jean, qui lui avait paru assez sauvage, se plairait-il au milieu de ces gens bruyants et superficiels qui venaient chez elle? Et surtout, ne prendrait-il pas prétexte de ses fréquentations pour la juger sévèrement?

Quand elle arriva rue François Ier, elle trouva son amie Régine Miron qui l'attendait, un verre de xérès à portée de sa main et une cigarette au coin des lèvres. Elle cacha mal sa contrariété. Cette Régine était une grande femme, aux traits accusés, d'une dizaine d'années plus âgée qu'elle, qui ne cachait ni son aversion pour les hommes, ni son goût très prononcé pour les femmes. Elle avait connu Délia un an auparavant, à une époque assez pénible de la vie de celle-ci et la jeune femme, mi par désœuvrement, mi par surprise, avait cédé aux attaques de l'amazone qui se vantait, en agissant à la hussarde, de ne point rencontrer de cruelles. Délia d'ailleurs, qui avait conservé de cet incident un souvenir plutôt fâcheux, s'était vite reprise et depuis lors il lui fallait périodiquement se défendre contre les assiduités encombrantes de ce Don Juan enjuponné... En la voyant cet après-midi installée comme chez elle, elle l'aurait volontiers envoyée au diable. Cette grande femme, dont la mise virile constituait à elle seule un programme, et dont les mœurs étaient connues de tous, rappelait à Délia un passé qui lui faisait honte.

Quelle tuile! pensa-t-elle. C'est bien ma veine que ce crampon s'amène aujourd'hui!

Cela ne l'empêcha pas de s'avancer en souriant vers la visiteuse.

— Tiens, Régine! Quelle bonne surprise!

— C'est votre jour, constata avec quelque aigreur la lesbienne qui n'avait point été sans remarquer le mécontentement de Délia dissimulé sous une amabilité de commande, j'ai donc pensé que je n'étais pas indiscrète...

— Mais voyons, chère amie, je suis toujours ravie de vous voir...

— C'est vrai, minauda Régine. Mais que devenez-vous donc? Pourquoi ne venez-vous donc plus chez moi?

Elle s'approcha de la jeune femme qui s'était assise près d'elle sur le divan, et lui prit les mains avec empressement.

— Ah! ma chérie, vous souvenez-vous? Moi, je me rappelle avec tant d'émotion les bons moments que nous avons passés ensemble...

La conversation prenant un tour dangereux, Délia se leva brusquement.

— Excusez-moi une seconde, mon amie. Vous le voyez, je rentre d'une promenade, il faut que je change de robe...

Quand Délia revint au salon, tout péril était conjuré: l'inflammable et tenace Régine n'était plus seule.

On venait nombreux aux réceptions de Délia Verinks. Ce n'était point que la jeune femme comptât des amis particulièrement fervents, mais elle recevait libéralement. On trouvait chez elle un buffet abondamment garni de petits fours de choix et de vins de qualité. Ce sont des mérites que l'on apprécie à Paris.

Hommes et femmes se pressaient dans son salon. Délia allait de l'un à l'autre, souriante, disant un mot aimable à chacun. Mais tandis qu'elle embrassait une amie ou tendait sa main à baiser à un nouvel arrivant, elle se demandait inquiète :

— Viendra-t-il, et que va-t-il penser de tout ce monde?

Justement Germain Blanchard qui venait d'entrer s'informait :

— Eh bien! ma belle amie! Qu'avez-vous fait de Jean Marchand? Je m'attendais à le trouver ici. Vous avez produit une grosse impression sur lui.

Et comme elle protestait :

— Allons, allons, cachottière... Allez-vous par hasard prétendre que vous ne le savez pas? Tenez, voilà précisément le coupable. Oserez-vous donc devant lui répéter ce gros mensonge?

Jean Marchand, légèrement intimidé par la plupart des gens qu'il ne connaissait point, avançait avec peine au milieu du salon, quand la voix claironnante de Germain Blanchard l'interpella :

— Amène-toi vite, mon petit Jean, dépêche-toi de présenter tes hommages à notre délicieuse hôtesse. Nous parlions précisément de toi quand tu es entré. Que disait-on? Ah! mon gaillard, cela t'intéresse? Oh! ne crains rien, ce n'était pas méchant. Je confiais à Délia que tu étais amoureux d'elle. Hein? C'est la vérité, je n'ai rien inventé... Avoue donc, mon gamin...

Une bouffée de chaleur monta au visage du jeune homme. Il était horriblement gêné; tous les regards convergaient sur lui. Des compliments ironiques fusaient à l'adresse de Délia :

— Félicitations, belle amie, pour votre conquête.

— J'espère que vous ne ferez pas languir votre soupirant.

— A quand la noce?

— Un bon conseil, cher monsieur, prenez un acompte. Délia ne vous refusera pas cela.

Un grand rouquin pommadé, au teint blafard, s'approcha en se dandinant de Jean :

— De grâce, monsieur, soyez généreux. Ne nous accaparez pas notre chère Délia. Que deviendrions-nous tous tant que nous sommes, sans elle?

— Hé là! attention, Délia! s'exclama Ginette, une petite femme aux yeux aigus percés en vrille et à la

bouche obscène. Ne nous abandonne pas. Sans toi, le Bois de Boulogne serait en deuil!

Jean était furieux contre Germain Blanchard qui plastronnait. Ah! qu'il regrettait d'avoir obéi à la demande de Délia! Il se sentait parmi tous ces gens plus dépaysé qu'il ne l'eût été au beau milieu d'une tribu de Hottentots ou de Zoulous. Il avait l'impression d'avoir été transporté dans un monde dont les habitants n'auraient pas parlé le même langage que lui. Et Délia? Cette Délia vers qui un élan spontané du cœur le portait! C'était à peine s'il la reconnaissait. Elle n'avait plus cet air mélancolique et las qui lui avait tant plu, quand il l'avait rencontrée la première fois, et elle témoignait, aux escogriffes sots et vulgaires qui l'entouraient, une familiarité choquante...

— Eh bien! grognait-il intérieurement, on ne m'y reprendra plus. Que j'ai été sot d'écouter Délia! J'aurais dû prévoir ce qui arrive. C'est ma faute. Je suis incorrigible, je voulais attribuer à cette femme je ne sais quelles qualités. Folie! On a les amis que l'on mérite. Sans doute, ne mérite-t-elle pas mieux...

Il s'était assis à l'écart; un pli amer au coin de ses lèvres exprimait la gravité de ses réflexions. Délia s'en aperçut et tenta d'aller vers lui. Il y avait dans son cerveau autant de grisaille que dans la rue.

Comme ils l'ennuyaient soudain, tous ces gens qui papillonnaient autour d'elle, s'empiffraient de sandwiches ou tenaient des propos dits « bien parisiens ». A la vue de Jean Marchand, son cœur avait battu dans sa poitrine. Grand Dieu! Qu'elle avait de choses à lui dire! Et voilà que, depuis son arrivée, elle n'avait même pas trouvé le moyen de lui adresser la parole... Qu'allait-il penser? Il lui en voudrait peut-être; le joli mouvement de confiance qu'il avait eu quelques jours auparavant serait oublié... Allons, allons, elle allait s'asseoir quelques instants à ses côtés, elle lui dirait qu'elle avait pensé à lui, elle lui di-

rait... Oui, mais une maîtresse de maison se doit à ses invités. Georges Rothscheiner, le grand rouquin qui avait déjà bouffonné tout à l'heure, l'arrêta au passage :

— Savez-vous, chère amie, qu'avec tous nos amis nous étions fort inquiets de vous? Vous connaissez, n'est-ce pas, Ginette Marchal?

— Mais oui, très bien; que lui est-il arrivé?

— Oh! tout simplement ceci, qu'elle a été pincée au cours d'une descente de police au *Faisan Nacarat*. On l'a trouvée, paraît-il, dans une posture assez déshabillée qui ne laissait aucun doute sur son intimité avec une des jeunes femmes de l'établissement. Nous étions persuadés que vous étiez avec elle...

Délia rougit et protesta en riant; mais son rire sonnait faux.

— Vous en avez de bonnes, vous! Est-ce que j'ai l'habitude d'aller dans ces boîtes?

— Bah! Pourquoi vous en défendre? fit Germain Blanchard, que Délia aurait volontiers déchiqueté en mille petits morceaux.

— L'animal! pensait-elle. Il ne rate jamais l'occasion de gaffer.

Elle jeta un furtif regard sur Jean Marchand, qui, les yeux baissés, semblait s'absorber dans la contemplation de ses doigts.

— Oui, continuait Germain Blanchard, quel mal y a-t-il à prendre son plaisir où on le trouve? Grâce à Dieu, ou peut-être à Satan, si vous le préférez, les mœurs ont changé, et les femmes d'aujourd'hui ne s'embarrassent plus de préjugés sentimentaux d'un autre âge! Autrefois, dans toutes leurs aventures galantes, les femmes faisaient intervenir le cœur... Eh bien, non! Le cœur, c'est très joli, mais c'est rasoir! L'amour, c'est bien plus simple et bien meilleur. Quoi : ne craignons pas de le dire, c'est le bas-ventre. Pourquoi, sous le prétexte qu'on se donne du plaisir, se jurer une fidélité éternelle? Les hommes,

jusqu'à présent, étaient les seuls à mettre d'un côté le sentiment, le clair de lune, les étoiles... et de l'autre... la jouissance... Vous y arrivez, mesdames ; n'est-ce pas, Martine, n'est-ce pas Délia?

Un gros garçon, Pierre Magnin, avoué à la mine rougeaude et rebondie, apporta le secours de son expérience au bouillant Blanchard.

— Parbleu! Vous avez bigrement raison! Et je prétends que c'est très moral, ça... Tenez, moi qui vous parle, j'ai sauvé un ménage, oui, j'ai empêché une jeune femme de divorcer.

— Bravo, bravo! Comment ça?

— Il y a quelques mois, je reçois la visite d'une cliente éplorée qui m'expose son cas : un époux froid, autoritaire, un intérieur où elle s'ennuie, des paroles aigres-douces constamment échangées et naturellement un ami du mari qui lui fait la cour... Elle a le béguin, elle veut plaquer ses enfants et filer le parfait amour avec le troisième larron... Mon rôle d'avoué était de conseiller le divorce... Eh bien, non! Je suis à la page, moi! J'ai causé avec la petite femme; elle était charmante, je l'ai invitée à dîner plusieurs fois, je lui ai exposé des théories qui sont celles de notre ami Blanchard... Elle a très bien compris qu'il était stupide de gâcher sa vie pour un emballement sentimental qui ne durera pas, et qu'il valait beaucoup mieux goûter avec des partenaires aimables et polis des plaisirs nullement négligeables et qui n'engagent à rien. On fait l'amour, et après on n'y pense plus. On reste bons camarades. Est-il bien nécessaire, je vous prie de me le dire, parce qu'une dame a couché avec un monsieur, qu'elle lui jure de l'aimer toute sa vie? Eh bien! ma cliente a écouté avec tant de bonne volonté mon laïus, qu'elle s'est décidée sans peine à faire la quatrième dans une petite partie que j'avais organisée chez moi et que désormais le Bois de Boulogne n'a plus de secrets pour elle... Résultat : elle rentre détendue, apaisée et heu-

reuse à son logis. Le mari remercie le ciel d'une telle métamorphose. La concorde règne au foyer conjugal. C'est mon œuvre. N'ai-je pas droit à un prix de vertu?

— Epatant! Vous avez bien mérité de l'humanité, glapit une jeune femme trop peinte et trop décolletée. Sur ce, je m'en vais.

— Comment, tu nous quittes déjà, Martine? lui reprocha doucement Délia en l'embrassant.

— Excuse-moi, ma chérie! J'ai rendez-vous avec Serge. Songe que je ne l'ai pas vu depuis deux jours, alors, tu comprends...

— Va, va, tu es excusée...

— Elle a le feu où vous savez, déclara Ginette, la petite femme qui ressemblait à un babouin. Parce qu'elle n'a pas fait l'amour depuis deux jours, on ne peut plus la tenir... C'est malheureux, tout de même...

— Oh! vous, fit Pierre Magnin, vous pourriez montrer un peu d'indulgence pour ces choses-là. On vous connaît, femme de feu...

— Ah! non, mon cher! J'ai plus de retenue que Ginette, moi! C'est très désagréable de dîner chez elle, quand son amant est là. Pan, au beau milieu du repas, quand l'envie lui en prend, elle se jette au cou de Serge, et sur une chaise, sur un fauteuil, n'importe où, ils se possèdent devant vous. S'il y a un autre convive, on peut toujours s'occuper, mais quand on est seule, vous avouerez que ce n'est pas drôle.

— Bah! répliqua Germain Blanchard, vous n'êtes pas manchote?

Jean Marchand se leva brusquement, les nerfs crispés. Ce n'était point par bégueulerie. Il en avait entendu d'autres, Dieu merci! Mais il ne pouvait plus supporter cette atmosphère...

Ah! ils étaient propres, les amis de Délia! L'amour! L'amour! Il n'y avait donc que cela, dans la vie, pour eux? Et quel amour! Cette pauvre Délia! Comment, avec

de pareilles fréquentations, avait-elle pu conserver cette fraîcheur qu'il pressentait en elle?

Une grande tristesse s'emparait de lui en pensant à la jeune femme. La morale! Il s'en fichait bien. Ce n'était pas ce qui le préoccupait. C'était l'avenir de Délia... Que deviendrait-elle dans un pareil milieu?

Quel plaisir il aurait eu à cracher de dégoût à la face de ces péronnelles et de ces sots!

Les traits tirés, un peu pâle, il s'approcha de Délia.

— Chère amie, je regrette de quitter cette charmante compagnie. (Il appuya sur le mot « charmante ».) Je m'y instruis, mais j'ai d'autres obligations : vous m'excuserez.

Délia était bouleversée. Ce ton d'ironie dans la bouche de Jean! Quelle douleur! Ah! qu'elle aurait aimé prendre le jeune homme dans ses bras, le serrer sur sa poitrine, lui expliquer... Mais que faire, avec tous ces gens qui goguenardaient autour d'elle!

Jean se trouvait déjà dans l'antichambre, où le valet de pied lui tendait son pardessus, quand Délia se précipita. Elle avait quitté son masque de politesse, elle lui montrait un visage angoissé.

Il la regarda avec émotion :

— Ah! Délia, je vous reconnais! Non, voyez-vous, excusez-moi, je ne puis plus rester avec tous ces gens...

— Quand vous reverrai-je, Jean?

— Quand vous voudrez... mais, je vous en supplie, vous serez seule...

V

— Après tout, se dit-il, pourquoi n'irais-je pas voir Thora? On prétend qu'un clou chasse l'autre. Je peux toujours essayer...

Thora était une jeune Scandinave qui, de temps à autre, servait de maîtresse — oh! si peu! — à Jean Marchand. Thora suivait les cours de peinture de l'Académie

Julian. Elle habitait, rue Delambre, un petit atelier meublé et décoré suivant le goût de Montparnasse : étoffes clair de lune tendues tout le long des murs, divan extrêmement large et bas, et pour tout dire très baudelairien, recouvert d'une peau d'ours blanc, parsemé de coussins. Des coussins, d'ailleurs, il y en a à profusion sur le plancher, de toutes les formes et de toutes les couleurs. Ils alternent avec les fourrures, peaux d'ours, peaux de tigres ou de chamois. C'est à croire que, dans ce logis, on s'attend à des chutes que l'on désire autant que possible moelleuses. Les lampes sont dissimulées sous les meubles, et la lumière fuse atténuée, répandant une douce clarté propice aux jeux voluptueux. Deux statuettes nègres en bois sombre, hideuses et obscènes avec leur masque grimaçant et leur sexe monstrueusement dressé; accueillent le visiteur dès l'entrée, tandis que, dans le fond de la pièce, face à la porte, une immense glace plaquée contre le mur vous renvoie assez bizarrement votre image qui vous sourit comme un double lointain venant à votre rencontre. Ce miroir, c'est d'ailleurs presque le seul meuble de l'atelier, c'est la coquetterie de Thora qui aime, dans la lumière opalisée, se cambrer debout et nue sur les fourrures qui jonchent le sol, et voir ainsi se refléter mystérieusement sa nudité grave et provocante.

Jean l'avait connue, il y avait près d'un an, chez des amis communs, et le charme équivoque de cette grande jeune fille, très mince, très élancée, au corps de garçonnet sportif, aux cheveux coupés ras et aux yeux glauques à la fois ingénus et pervers, avait éveillé sa curiosité.

Cette enfant du Nord, sous une apparence froide et paisible, cachait un appétit de luxure qui, dans l'intimité, éclatait parfois comme ces flammes qui sortent brusquement d'un foyer couvert de cendre que l'on croit éteint. Jean, qui avait des réminiscences de lecture, l'appelait : « Un incendie sous la neige »; il n'était pas insensible au charme de certaines heures passées avec elle : côte à

côte étendus sur le divan, ils conversaient tous deux avec subtilité sur une question d'esthétique. S'interrompant fréquemment pour perdre de sang-froid la tête, elle continuait, impassible, l'entretien : son cerveau et ses mains, également agiles, jonglaient à la fois avec les idées et avec la volupté, faisant ainsi goûter à Jean Marchand les pures joies de la pensée, en même temps qu'elle lui procurait des plaisirs d'une essence plus intime, mais non moins délectable.

Elle savait, à l'occasion, se montrer câline, sans pour cela devenir encombrante. Satisfaite et heureuse lorsque le jeune homme la venait voir, elle ne tentait pas de le retenir ou d'obtenir des rendez-vous plus fréquents. Elle savait d'ailleurs un gré infini à son amant de ne pas demander plus qu'elle ne pouvait donner. Comme certaines étrangères, elle pensait qu'il est un certain capital qu'une fille de bonne famille doit conserver. Le reste, ce n'est qu'un jeu d'enfant : un estomac qui ne pourra digérer un plat de résistance supportera au contraire fort bien les desserts. Jean, plutôt gourmet que gourmand, ne détestait point les friandises et s'accommodait aisément de ces viandes qui trompent la faim et apaisent un appétit peu robuste. Mais il sonne des heures dans l'existence où la vue d'un rôti cuit à point nous fait trouver insuffisants les entremets les plus savoureux.

Une femme qui se donne à moitié ne peut jamais être qu'une demi-maîtresse. Jean ne voyait pas autre chose en Thora qu'une aimable camarade, une amie tendre et voluptueuse qui est bien loin d'occuper toutes vos pensées, mais avec qui l'on passe volontiers une heure quand on dispose de quelque loisir...

Jean, qui ne l'avait point visitée depuis plusieurs semaines, sortit donc de son appartement du quai des Grands-Augustins et se dirigea vers le Luxembourg, qu'il avait l'intention de traverser, pour aller la surprendre dans son atelier.

— Il est vraiment temps que je me change le cours des idées, murmurait-il en remontant la rue de l'Odéon. Cette excellente Thora sera un dérivatif de choix...

Un dérivatif? A quoi donc? Eh! mon dieu! au sentiment chaque jour grandissant davantage qui l'entraînait déjà irrésistiblement vers Délia. Quoi qu'il fît, l'image de la jeune femme s'imposait, victorieuse et tenace, à son esprit. A l'évocation de ses yeux inquiets, douloureux et caressants, de sa bouche aux lèvres sanglantes, de son teint mat et chaud à la fois, le désir se déchaînait en lui, non point le désir brutal de soumettre à son étreinte ce corps ferme et plein, deviné sous la robe, mais un appel de tout l'être, un besoin immense et profond de se fondre chair et âme avec elle!

Il éprouvait une infinie tendresse pour cette femme qu'il connaissait à peine. Il sentait bien qu'elle n'était point heureuse, et dès le premier jour, malgré toutes les préventions accumulées contre elle, il avait cru discerner, sous une affectation de cynisme et de débauche, une âme pure et fraîche, une âme sensible dont les pires imprudences n'avaient pu ternir la blancheur.

Délia aurait eu bien tort de le croire fâché en sortant la veille de sa visite chez elle. Fâché? Certes! Non, il ne l'était pas. Et pourquoi l'aurait-il été? Elle n'avait rien fait de mal. Mais il était par contre affreusement triste, et son cœur débordait de pitié pour elle... Il la sentait si faible, si désemparée, à la merci de ces goujats et de ces détraquées qu'il avait rencontrés rue François Ier. Il ne pouvait s'empêcher, en pensant à elle, de se rappeler un torrent en montagne dans lequel il avait aperçu un jour un malheureux oisillon tombé du nid, que le courant entraînait impétueusement dans le gouffre... Elle aussi, elle se débattait dans un gouffre où inconsciemment, le sourire aux lèvres, ses faux amis la précipitaient. D'autres peut-être peuvent s'accommoder d'une vie occupée par les plus basses jouissances, mais une femme comme Délia

a besoin de tendresse... L'en priver, remplacer pour elle le sentiment par les sens, c'est l'acculer au désespoir...

Jean se souvenait. Il avait eu l'intention de se jeter dans le torrent pour arracher l'oisillon à sa perte, puis la raison l'en avait empêché. Aujourd'hui, dans tout son être, grondait le désir de s'élancer vers Délia, de la saisir entre ses bras et de lui crier son amour qui la sauverait d'elle-même! Oui, mais Délia se laisserait-elle sauver? Ne s'illusionnait-il pas sur sa personnalité? N'était-elle point corrompue comme toutes ces guenuches hystériques qu'elle fréquentait? Certes, elle paraissait sincère et, bien qu'elle ne lui eût jamais rien avoué, il ne pouvait douter qu'elle éprouvait pour lui une sympathie presque tendre. Mais quelle confiance pouvait-il avoir en elle? La façon dont il avait fait sa connaissance, la boue de son passé, tout contribuait à le mettre sur ses gardes. Il n'avait déjà que trop de tendances à douter des autres et de lui-même. Le souvenir d'une déception sentimentale récente était encore trop présent à son cœur meurtri pour qu'il songeât à se lancer dans une nouvelle aventure qui ne lui vaudrait peut-être que déboires et chagrins.

Jean était plein, pour son cœur, de maternelle sollicitude. S'il s'était laissé guider par l'instinct qui le poussait, il se serait, sans hésiter, donné tout entier à Délia. Mais la réflexion l'incitait à la prudence. Une jeune femme ayant un passé aussi lourd pouvait-elle rompre avec toutes ses attaches et connaître un amour fervent et pur? Il ne le croyait pas. Jamais Délia ne l'aimerait! Elle aurait pour lui la tendresse d'une camarade, mais ne serait jamais la maîtresse qui consacre définitivement sa vie à un seul amant... Alors, pourquoi souffrir?... Pourquoi offrir bénévolement son cœur en holocauste? L'avenir, s'il l'envisage avec Délia, lui apparaît comme ces terrains sapés par les mines, qui risquent à chaque instant de s'effondrer sous les pas. Dans quelles complications ne

risque-t-il pas de s'engager? Il a peur de Délia, il a peur de soi-même, il a peur de l'amour...

Il est grand temps de réagir. L'amour, une fois qu'il a germé dans le cœur, croît avec une rapidité déconcertante et, quand il a grandi, il n'est plus possible de l'arrêter. Jean se rend compte combien la pensée de Délia devient obsédante; il sent bien le trouble qui bouleverse son être quand il se trouve en sa présence, il sent bien les coups de poignard qui lui traversent le cœur quand il pense à l'impureté de sa vie passée. Ce sont là des symptômes qui ne trompent point. Il ne faut plus attendre... Peut-être aujourd'hui n'est-il pas trop tard... Mais il faut agir énergiquement.

Et voilà pourquoi Jean Marchand traverse le Luxembourg pour aller rendre visite à Thora. Les caresses de cette belle jeune fille le distrairont de ses préoccupations. Il restera quelque temps sans voir Délia, il aura échappé à un grave danger et son cœur pourra battre en toute sécurité.

Il marchait, absorbé par ses réflexions, sans prendre garde à la magie dorée de l'automne sur le parc, quand il s'entendit héler par deux voix grasseyantes et vulgaires.

— Eh! Où allez-vous comme cela, beau ténébreux?

— Comment vont les amours, Don Juan cachottier?

Jean se retourna et reconnut Paul Lallemand, cet avocat à l'air toujours dégoûté, et Marcel Richer, peintre, sur les lèvres de qui s'épanouissaient toujours les plus grosses farces d'atelier, tous deux amis et émules de Germain Blanchard.

Ils erraient dans le parc, l'œil aux aguets, l'oreille tendue, en quête des alouettes qui devaient, pensaient-ils, leur tomber rôties à point dans le bec...

Jean se mit tout de suite sur ses gardes.

— Quelles amours? expliqua-t-il.

— Allons, allons, ne faites pas le discret. C'est bien

inutile et vous perdez votre temps. Avec Délia les passades ne tirent pas à conséquence...

— Eh bien! Je vous assure pourtant que Délia n'est qu'une amie pour moi...

— Non, mais, tu l'entends, ricana Marcel Richer : notre excellent Marchand respecte sans doute la vertu de Délia.

— Vous avez tort, mon cher, déclara Paul Lallemand d'un air supérieur, vous ne savez pas ce que vous perdez. Délia sur son terrain est imbattable.

— Ah! ah! le terrain de Délia! répéta le peintre en s'esclaffant de rire, c'est impayable... Ecoutez, mon vieux, fit-il familièrement en tapant sur l'épaule du jeune homme, vous allez passer pour un phénomène, l'on vous décorera certainement. Vous serez « l'homme qui n'a pas couché avec Délia », un vrai oiseau rare, mon cher...

— Sérieusement, reprit Paul Lallemand, je ne vous comprends pas... C'est une si bonne fille que Délia, et je vous assure que ses talents sont appréciables. Tenez, la dernière fois que je l'ai vue, c'était au cabaret de la Pipe en terre, une boîte avec des cabinets particuliers que je vous recommande; eh bien! elle m'a fait passer une heure que je n'oublierai pas.

Rien n'était plus désagréable à Jean que d'écouter ces quolibets. Mais il aurait eu mauvaise grâce à se fâcher. Il dut lancer à son tour quelques plaisanteries, comme à un chien qui vous poursuit on jette un bout d'os à ronger.

— Eh bien! mes amis, tranquillisez-vous. J'ai été impardonnable, mais je vais réparer ma négligence, vous pouvez m'en croire. Je mettrai les bouchées doubles et je ne vous dérangerai pas pour que vous teniez la chandelle...

Il serra la main de ses amis et s'éloigna rapidement.

Les propos des deux rustres l'avaient atteint dans son orgueil.

Quoi? N'était-il pas bizarre après tout que cette Délia qui avait accueilli tous ses amis se refusât précisément à lui seul? Bien qu'il fût rien moins que fat, il ne pouvait s'empêcher de se sentir blessé dans son amour-propre de mâle.

— Car enfin, se disait-il, je vaux tout de même bien un Marcel Richer, un Paul Lallemand ou un Germain Blanchard. Pourquoi se donne-t-elle indifféremment à tous ces mufles qui se vantent de leur bonne fortune, et me repousse-t-elle, moi qui suis peut-être le seul à nourrir pour elle un sentiment sincère? Mon physique lui déplaît-il? Ou alors est-ce un calcul de sa part, est-ce un manège de coquetterie?... Et puis, zut! Je me suis montré trop stupide en lui obéissant ce jour-là où elle a pris une mine effarouchée parce que mon bras esquissait un geste un peu trop tendre! Comment, diable, me suis-je ainsi laissé duper par elle? J'aurais dû insister pour la soumettre à mon étreinte, cette amoureuse si experte... Bah! Ce n'est que partie remise, on verra bien...

Emoustillé par cette perspective, il arriva chez Thora gonflé de sève. Il y avait longtemps qu'il ne lui avait pas rendu visite et la jeune fille, qui éprouvait pour lui un attrait des plus vifs, apporta dans ses caresses une fougue lucide, une science passionnée, auxquelles, en d'autres circonstances, Jean eût répondu par un redoublement d'ardeur. Peut-être, lorsque l'on a de l'appétit, mange-t-on avec autant de plaisir le merle qui vous est servi que la grive qui vous était promise. Mais l'amour et la cuisine sont deux choses différentes. Jean en fit par lui-même l'expérience. Le souvenir de la femme qui ne s'est pas donnée dégoûte de celle qui se donne.

Jean, dans les bras de Thora, oubliait les plaisirs très réels que cette aimable fille s'efforçait de lui faire goûter, pour imaginer les voluptés hypothétiques que Délia lui aurait dispensées.

Il n'est pas de pire supplice que celui de recevoir les

caresses d'un être alors qu'on pense à celles d'un autre. Jean quitta donc la pauvre Thora, les sens irrités et déçus, mais brûlant d'amour pour Mme Verinks... Il courut au bureau de poste de la rue Littré et envoya à la jeune femme un pneu lui donnant rendez-vous pour le lendemain.

— Voyons! où pourrais-je la rencontrer? se demanda-t-il.

Il se souvint que deux heures auparavant Paul Lallemand lui avait justement parlé d'un cabaret où Délia s'était livrée à lui, et, par une sorte de sadisme mental, ce fut cet endroit qu'il choisit de préférence à tout autre établissement ou même simplement à son propre logis.

Délia, qui n'avait point revu Jean Marchand depuis l'après-midi où il l'avait quittée brusquement au milieu de ses réceptions, craignait qu'il ne fût fâché et s'en désolait. Elle tressaillit de joie en recevant son petit bleu, mais le choix du lieu de rendez-vous la surprit et la contraria légèrement.

Jean buvait un porto en l'attendant dans une pièce sommairement meublée d'une table boiteuse, d'une banquette en velours rouge et de deux fauteuils usagés, communiquant avec une autre pièce dont les rideaux tirés entretenaient une équivoque pénombre au milieu de laquelle on distinguait, dans le fond, un divan couvert d'une étoffe passée et de coussins défraîchis. L'atmosphère de ce lieu pesait lourdement sur les épaules; des relents de parfum flottaient dans l'air raréfié. Des tapis effilochés recouvraient le plancher, et une grande glace éraillée ornée de dorures était appliquée contre le mur. C'était le cabinet particulier dans toute son horreur.

Délia se sentit envahie par un désagréable sentiment de gêne en gravissant l'escalier qui lui rappelait des souvenirs plutôt pénibles. C'était tout un passé qu'elle eût voulu abolir, que cet endroit évoquait.

Elle s'efforça néanmoins de sourire quand Jean se précipita à sa rencontre.

— Ah! Délia, ma chérie, que je m'ennuyais après vous!

— Vous m'avez fait tant de plaisir, Jean, en me donnant rendez-vous. Moi aussi, vous savez, j'avais un bien grand désir de vous revoir... Je ne suis pas en retard, n'est-ce pas?...

Elle était ravissante avec son frais visage qu'encadrait une toque en plumes grises. Comme elle s'était dépêchée, son petit nez palpitait. Elle retira son manteau, et son buste jaillit rond et ferme d'un corsage de soie grise dont la nuance s'harmonisait avec celle du chapeau et des bas. Elle se plaça devant le miroir pour se lisser les cheveux et se repoudrer le visage. Elle était debout; ses deux bras levés au-dessus de sa tête avaient l'harmonie des anses d'un beau vase et ce mouvement accentuait la cambrure de ses reins.

Jean la regardait frémissant. Il imaginait ce corps dont tous les gestes exprimaient la volupté, il devinait la douceur de cette peau d'une pâleur ambrée, il sentait le parfum délicat et secret de cette chair pulpeuse comme un pétale de camélia.

Il remarqua qu'elle avait l'air absolument à son aise dans cette pièce où elle avait trouvé du premier coup le porte-manteau et la glace, et il pensa qu'elle était probablement une habituée de cet établissement. Ne savait-il pas par cet imbécile de Paul Lallemand qu'elle y était venue quelque temps auparavant? Sans nul doute elle s'était offerte dans cette même chambre où ils se trouvaient aujourd'hui réunis tous les deux et des rustres l'avaient ici même possédée... Des images précises et crues passèrent devant ses yeux et une jalousie aiguë lui perça le cœur, en même temps que tout son être se tendait vers la capiteuse créature... Ah! ces douces épaules polies comme l'ivoire, comme il serait bon de les caresser, cette

nuque de garçonnet frais rasée, qu'il serait doux de la mordre, et tout ce corps indolent et voluptueux, quel plaisir ce serait de le faire crier de volupté sous son étreinte! Un torrent en flamme roula dans ses veines, et le corps tremblant il se jeta sur Délia, lui saisit le visage qu'il tourna vers le sien, et cloua contre les siennes les lèvres sanglantes de la jeune femme.

— Délia! Délia! murmura-t-il, je vous veux!

Elle se dégagea brusquement et planta dans les yeux du jeune homme un regard effaré, — pareil à celui que doit avoir une biche traquée...

— Non, non! Je vous en prie, pas ici! supplia-t-elle.

Cette résistance insolite décuplait son désir, et il s'empara des bras de Délia avec une sorte de rage contenue. Les ongles enfoncés dans sa peau, il tenta de la maintenir et, approchant son visage du sien, lui souffla son haleine brûlante entre les lèvres. Par bonheur, il était trop troublé pour parler. L'émotion, qui le faisait trembler, l'empêcha ainsi de prononcer des paroles cruelles et injustes qu'il aurait regrettées ensuite. Il était dérouté par ces refus successifs, dérouté, furieux et vexé.

Ah ça! pourquoi se montrait-elle bégueule avec lui? Non, la comédie avait assez duré. Ce n'est que dans les romans pour jeunes filles que les héroïnes chastes et fermes se dérobent aux baisers et ne cèdent aux sollicitations de leur amant qu'après s'être bien débattues, avoir invoqué leur digne mère et attesté le ciel de leur parfaite innocence jusqu'au jour de la faute. Mais elle, que diable, on savait à quoi s'en tenir sur son compte. Tout le monde l'avait possédée, alors pourquoi ces refus? Croyait-elle, par hasard, l'exciter davantage? Si elle s'était jusqu'à présent conduite comme une fille, il pouvait bien la traiter comme telle, n'est-ce pas?

— Voyons, Délia, fit-il, cessez ces simagrées. Vous n'étiez pourtant pas si farouche ici même, il y a quelques jours, avec Paul Lallemand?

La jeune femme avait doucement échappé à l'étreinte rageuse de Jean et s'était effondrée sur le divan. Il lui semblait qu'elle venait de tomber dans un gouffre. Eh quoi! Après avoir tenté une première fois de la prendre brutalement, voici qu'il recommençait... Elle avait cru pourtant qu'il avait eu honte de son cynisme. Eh non! Elle s'était amèrement trompée sur lui. La délicatesse, est-ce que ça existe? Il n'en avait pas plus que les autres... Mais était-ce la faute de ce garçon? Non, sans doute. Ce qu'il connaissait de sa vie passée l'autorisait-il à la ménager? Elle ne devait s'en prendre qu'à elle-même. De quel droit allait-elle invoquer sa pudeur? Délia pudique? Non, c'était risible, n'est-ce pas? Ses grands élans vers la pureté? Folie... Son passé la poursuivait... Et elle avait espéré un moment donner confiance à Jean? Ah! bien, oui! Est-ce possible d'inspirer confiance, quand on a, comme elle, connu tous les vices ? Le rayon de soleil qu'elle avait cru voir luire s'éteignait. Elle n'avait plus qu'à retomber dans la débauche... et dans le désespoir...

Son cœur était lourd, lourd à éclater. Du plus profond de son être, l'angoisse montait et brusquement les larmes jaillirent. Elle mordait son mouchoir pour étouffer ses sanglots, car elle avait honte de cette explosion douloureuse, mais sa peine l'oppressait tellement qu'elle ne pouvait maîtriser son désespoir et qu'elle pleurait doucement dans ses mains, le corps agité de soubresauts nerveux, tassée sur elle-même comme une petite fille sur laquelle toute l'injustice du monde s'est abattue.

Jean s'approcha d'elle, son irritation était tombée. Il ne se rendait pas exactement compte de ce qui se passait, mais il comprenait bien que le chagrin de Délia était sincère, et qu'en insistant il risquait de blesser définitivement une âme qui ne demandait qu'à se donner à lui. Il s'assit tout près d'elle et lui caressa

doucement les cheveux comme on fait à une fillette sensible.

— Délia, ne pleurez plus... Si je vous ai froissée, je vous demande pardon.

Délia releva la tête. Ses yeux, au coin desquels perlaient encore des larmes, souriaient tristement. Ses prunelles, agate sombre baignant dans une blancheur azurée, exprimaient une telle douleur, une telle détresse résignée que le jeune homme bouleversé s'écria :

— Délia! Délia! ne craignez rien. Jamais je ne ferai quoi que ce soit qui vous puisse déplaire.

Il ajouta avec un tremblement dans la voix :

— Mais enfin, Délia, pourquoi vous refusez-vous à moi?... Je vous déplais donc à ce point?

D'un mouvement spontané, elle prit entre les siennes les mains du jeune homme et les pressa avec vivacité :

— Oh! Jean! si vous saviez! Vous, me déplaire!

Elle abaissa sur lui son regard chargé de tendresse qui lui caressa délicieusement l'âme, puis elle jeta les yeux autour d'elle avec une sorte de dégoût :

— Oh! Jean! reprocha-t-elle doucement, pourquoi m'avoir fixé rendez-vous ici?

Elle revivait en pensée toutes les heures troubles qu'elle avait passées dans ce cabinet particulier. Ne salirait-elle pas quelque chose de beau et d'exceptionnel en s'abandonnant dans cet endroit imprégné d'images impures?

Après tout, pourquoi n'expliquerait-elle pas ses scrupules à ce garçon? Il les comprendrait assurément. A tous les malentendus la franchise n'est-elle pas préférable? Dieu sait ce qu'il supposerait si elle continuait à se taire? Cela, elle ne pouvait le supporter. Mieux valait se confesser entièrement et lui raconter toute sa vie... Certes, il y aurait certains aveux difficiles à faire. Mais en mettant ainsi son âme à nu, elle prouverait sa bonne foi... Quand il connaîtrait son existence dans ses grandes lignes, peut-être alors la jugerait-il moins sévèrement

qu'il ne le faisait actuellement. En tout cas, il cemprendrait ce qu'il y avait de noble et de pur dans l'élan de tout son être qui, pour la première fois depuis longtemps, la portait vers lui, et il ne suspecterait plus les mobiles de sa résistance.

— Ecoutez, Jean, fit-elle, ne vous méprenez point sur mon attitude. Vous m'avez, dès le premier jour, témoigné une sympathie désintéressée qui m'a tout de suite conquis le cœur, car je n'y suis guère habituée... Je m'en voudrais affreusement de vous décevoir. Je ne vous considère pas comme les autres, Jean. Et c'est pour cela que je ne me conduis pas avec vous comme je l'ai fait avec eux... Ne me le reprochez pas, allez, et surtout n'en soyez pas peiné... Ah! non! si vous saviez comme j'ai la nausée parfois des gens que je fréquente! Vous, c'est différent, Jean... Je veux le croire, laissez-moi le croire, dites... Tenez, mon ami, on vous a certainement tenu mille ragots fantaisistes sur ma vie... Eh bien! laissez-moi vous la raconter, voulez-vous? Peut-être, quand vous saurez tout, comprendrez-vous pourquoi se cache dans mes yeux cette expression de mélancolie qui dès notre première rencontre vous avait intrigué, vous souvenez-vous?

» Personne, mon petit Jean, commença-t-elle, n'a eu une enfance plus heureuse que moi. Mes premières années s'écoulèrent dans un émerveillement continu; ma mémoire en est encore toute enivrée comme d'une belle journée de printemps, vibrante de mille cris d'insectes et embaumée de l'arome subtil des fleurs les plus éclatantes et les plus parfumées. Des fontaines jaillissantes qui répandent sur les pelouses et dans les vergers une fraîcheur argentée chantent dans mon souvenir, et l'air pétillant et léger comme une coupe de champagne est chargé de pollen... Je suis née, vous l'ignorez sans doute, à la Martinique, dans une vaste demeure coloniale située aux Trois Ilets, là où l'Impératrice Joséphine vit le jour, au milieu d'un paysage de féerie qui, dans mon imagi-

nation enfantine se confondait avec le Paradis terrestre. La Martinique, vous le savez, c'est un cabochon d'émeraude incrusté dans le plat de faïence azurée qu'est la mer des Antilles. L'existence y est restée patriarcale et simple comme au temps où des esclaves, en madras, s'empressaient sur la véranda, autour de mes aïeules. Je plains vraiment les enfants que n'ont point gâtés leurs parents. Je le fus — selon le seul terme qui convient — outrageusement. Comme j'étais fille unique, on me passait toutes mes volontés. Je vois encore ma chère maman, debout auprès de mon petit lit, se penchant sur moi pour m'embrasser dès que j'ouvrais les yeux. Elle attendait ainsi tous les matins mon réveil. Le soir, pour un empire, elle n'eût cédé à personne la charge de border mes draps et de baiser mon front avant que je ne m'embarque pour le pays des rêves. Ma pauvre maman! Elle était mince et délicate sous ses robes vaporeuses comme une nuée et sous ses grands chapeaux de paille de riz. Elle s'étiola bientôt, couchée tout le jour dans une chaise-longue. J'avais douze ans quand la vieille négresse Marie Doudou, qui m'avait élevée, m'annonça un matin, des larmes plein les yeux, que ma petite maman nous avait quittés pour aller habiter avec les anges du bon Dieu. Elle m'amena dans la chambre de la morte et quand j'aperçus ce frêle cadavre étendu sur la blancheur des draps, il me sembla voir un lys abattu par la pluie d'orage. On m'avait dit que ma mère était morte d'une maladie de langueur. Mot commode qui n'explique rien. J'ai su depuis que sa nature trop sensible et trop fragile n'avait pu supporter les tourments que lui avait fait endurer mon père et que son cœur douloureux s'était brisé comme un flacon de cristal qu'un maladroit a heurté. Mon père, en effet, je ne m'en étais pas aperçue jusqu'alors, mais je l'ai trop, hélas! constaté depuis ce temps, était un brutal. D'un tempérament sanguin et autoritaire, il avait transformé la plantation sur laquelle

nous vivions en un vaste harem. Toutes les femmes lui semblaient bonnes : il appréciait autant la jeune créole coquette, langoureuse et parfumée, que la mulâtresse négligée et vulgaire. Je le soupçonne d'ailleurs fort d'avoir eu recours, pour se donner du cœur au ventre, à l'alcool. Les rasades de rhum qu'il avalait lui procuraient un attendrissement d'ivrogne qui se muait parfois brusquement en de terribles colères. Charmant régime, n'est-ce pas, pour ma mère qui s'éteignit véritablement de chagrin et de consomption.

» Avec la mort de ma pauvre maman s'ouvre une ère nouvelle dans ma vie! Mes années de bonheur étaient finies. Elles avaient peu duré. Finies mes insouciantes parties sur la pelouse qui s'étendait devant notre maison, avec mes petites amies qui me traitaient comme une jeune reine; finies les promenades dans le vallon, le long du ruisseau, sous les manguiers touffus dont les fruits brillaient dans le sombre feuillage ainsi que des lanternes vénitiennes; finies les gâteries que l'on m'avait jusqu'alors prodiguées...

» Mon père n'était pourtant point un méchant homme, et il aurait volontiers satisfait tous mes caprices s'il était resté seul... Hélas! Le souvenir de ma mère, qu'il aimait pourtant à sa manière, ne subsista pas bien longtemps dans son cœur. Moins d'un an après son deuil, il épousait une femme qu'il avait connue à Fort-de-France. C'était une assez belle personne, aux formes épanouies et plantureuses. Elle se prétendait veuve d'un officier. Je crois plutôt aujourd'hui qu'elle avait été sa maîtresse tout simplement, et que le pseudo-mari l'avait abandonnée avec ses deux gosses... Quoi qu'il en soit, elle s'installa chez nous avec deux gamines sales et mal élevées que mon père me recommanda chaleureusement.

» — Tu es une grande fille, me dit-il. Tu as maintenant deux petites sœurs qu'il faudra bien soigner et bien aimer. Et puis voilà ta nouvelle maman : embrasse-la...

» Vous imaginez-vous ce qu'une fillette sensible, qui avait adoré sa mère, peut éprouver en face d'une étrangère, que, dans son cerveau enfantin, elle accuse de prendre la place de la morte?

» Ma « nouvelle maman » fut pour moi l'intruse. J'avais, je vous l'assure, un bon naturel et je n'aurais certainement pas demandé mieux, malgré tout, que de me livrer, si l'on avait un tant soit peu essayé de toucher mon cœur. Ah! bien, oui! Je sentais couver la haine de cette jeune femme contre moi. Pourquoi m'en voulait-elle? Parce que j'étais le témoin vivant du premier mariage de mon père? Parce que je frustrais ainsi ses deux filles d'une part de l'héritage qu'elle estimait devoir leur revenir en entier? N'avait-elle pas déjà réussi à faire traiter par mon père les deux gamines comme ses propres enfants?

» Evidemment, mon ami, il ne faut rien exagérer. Je n'étais pas maltraitée au sens propre du mot, je n'étais pas une enfant martyre. Mais je souffrais peut-être autant que si l'on m'eût battue. Mon père, qui me choyait si gentiment du temps de ma pauvre maman, me regardait à peine et ne m'adressait plus que des paroles indifférentes; ma belle-mère ne manquait jamais de me lancer des mots désobligeants, et, je vous l'ai dit, j'avais un caractère ridiculement sensible... Alors je me repliais sur moi-même, je vivais dans un monde imaginaire où mes parents, de nouveau réunis, me câlinaient comme autrefois. J'étais beaucoup trop fière pour me plaindre et pour laisser voir quoi que ce fût de mes chagrins secrets. Combien de fois m'est-il arrivé de m'enfermer dans ma chambre pour pleurer tout mon saoul!

» C'est une cachottière, disait-on.

» On m'accusait d'être « renfermée ». C'est un reproche que l'on m'a adressé souvent depuis lors. Non, je ne suis pas « renfermée »; mais j'éprouve toujours une singulière pudeur qui me retient de montrer à des indiffé-

rents mon véritable visage... Renfermée? Ah! Dieu non! S'il ne tenait qu'à moi, je ne le serais pas. Ce serait si bon de se livrer à un être qui vous comprend! Mais à quoi bon avoir des élans pour des gens qui se moquent de vous?

» Ma sensibilité, que je refoulais et que je cachais au logis paternel, ne demandait pourtant qu'à exploser et à s'épanouir. Toute la tendresse dont mon cœur était plein se reporta sur un jeune homme que j'avais connu à une sauterie intime organisée chez de vieux amis de maman. Ce garçon pâle et mince avait un visage romantique qui avait excité ma curiosité de fillette trop éprise de lectures. Il m'avait témoigné une sympathie qui avait tout de suite touché mon cœur. Quelques compliments échangés en dansant avaient suffi pour que mes rêves prissent leur essor. J'étais alors d'une innocence et d'une ingénuité qui m'étonne moi-même aujourd'hui. Un jour que ce garçon me reconduisait chez mes parents, il me donna un baiser sur les lèvres... Grand Dieu! Quelle impression je ressentis! Je fus tellement bouleversée par cette caresse, en somme bien anodine, que je rentrai chez moi le cerveau en feu et la fièvre brûlant mes poignets. Je dus me mettre au lit et personne naturellement ne soupçonna la cause de ce malaise subit. Nous résolûmes de nous marier et je fis le serment de n'épouser jamais que lui. J'avais compté sans mon père qui, pour une fois, songea à s'inquiéter de mon avenir. Il paraît que José — c'était le nom de celui que j'appelais déjà en mon cœur mon fiancé — était poitrinaire et appartenait à une famille de poitrinaires. Dieu! Quel désespoir fut le mien, quand, m'étant ouverte à mon père de nos projets, je reçus en pleine figure un non catégorique. Je crus bien sincèrement que ma vie était brisée. Qui sait d'ailleurs si ma destinée n'eût pas été tout autre, si José était devenu mon mari? Quoi qu'il en soit, je m'abîmai dans la mélancolie et j'appelai la mort, de toutes les forces de mon

être... Je passai ainsi près d'une année, à la manière d'une somnambule, indifférente à tout. Je ne prêtai même point d'attention aux sarcasmes dont m'accablait ma belle-mère. Cependant, son hostilité à mon égard s'accentuait. Mon père, pour oublier aussi sans doute les tourments qu'une femme trop jeune et trop coquette lui causait, s'adonnait de plus en plus à la boisson. Je ne pouvais donc pas compter sur lui. Jamais je ne me sentis aussi isolée. La maison familiale m'était devenue un enfer, et je ne songeais qu'à m'en échapper. Tel était mon état d'esprit, quand Jérôme Piron demanda ma main. C'était ce qu'on appelle un beau parti. J'avais vingt ans, il en avait trente. Il était grand, solidement découplé, avec un visage énergique. Ingénieur, il était venu à la Martinique pour le compte d'une société électrique, mais il devait rentrer en France et nous devions tous deux habiter Paris. La perspective de fuir un pays où j'avais été autrefois si heureuse et qui maintenant m'était tellement à charge me décida. Le mariage fut rapidement conclu et célébré. Trois mois après notre première rencontre, j'étais installée près du Parc Monceau dans un assez luxueux appartement, et la timide jeune fille qu'aux Antilles on traitait un peu comme une Cendrillon était devenue une jeune femme adulée et fêtée, aux réceptions de laquelle on se pressait. Les adorateurs ne manquaient pas autour de moi et cela m'amusait follement. Songez que je n'avais jamais mis les pieds hors de la Martinique et que pour une petite fille bien sage, habituée au train-train ordinaire de l'existence familiale aux colonies, un pareil changement avait de quoi tourner la tête. Je flirtais, mais c'était tout. Ma vertu était intangible. Vous allez vous moquer de moi, mon ami, j'avais des idées d'un autre âge. Je me souviens encore de mon indignation le jour où je m'aperçus qu'un ami de mon mari me faisait la cour! Comment! Me faire la cour à moi, une femme mariée! Quelle audace et quel

scandale! Ce fut tout juste si je ne voulus pas chasser le malotru avec fracas. Il fallut que mon mari, riant de mon ombrageuse pudeur, me calmât et me rassurât. Ah! plût au Ciel que j'eusse toujours gardé ainsi mes illusions! Mais mon digne époux se chargea de les dissiper... L'aimais-je? En tout cas, pas d'amour! Il était très gentil pour moi, il me traitait comme une enfant gâtée, j'avais tout ce que je désirais. Il gagnait de l'argent facilement, et moi, j'avais une fortune personnelle, qui, sans être considérable, nous procurait cependant une bonne existence. Nous vivions dans une atmosphère de fête perpétuelle. Tout était nouveau pour moi, les théâtres, les cabarets, les boîtes de nuit de Montmartre. Mes émerveillements de naïve petite fille provinciale amusaient mon mari. J'avais pour lui une bonne affection de camarade. Mais que cela ressemblait peu à l'exaltation passionnée que j'avais connue près de celui que j'avais élu pour mon fiancé! Quant à mes sens, ils dormaient. Comme beaucoup d'hommes, mon mari était un piètre initiateur. Mon premier contact avec l'amour fut assez décevant. Ma nuit de noces me laissa froide. Quoi? C'était tout ça, pensais-je, ce mystère de la volupté autour duquel gravite l'Univers. Ah! bien, vrai! Il n'y avait pourtant pas de quoi faire des folies pour si peu! Le devoir conjugal m'apparaissait comme une formalité. Oh! pas trop pénible, bien sûr, mais plutôt ennuyeuse, à laquelle je me soumettais sans dégoût exagéré, mais aussi sans entrain. Mon mari d'ailleurs accomplissait sa petite affaire posément, calmement, sans paraître se soucier une minute de mon défaut d'enthousiasme.

» Nul n'était moins pervers que lui, mais il était affligé d'un mauvais travers : il était « gobeur » et « snob ». Ah! là, là! le snobisme! Que de crimes ou tout au moins de sottises on commet en ton nom! Mon mari avait beau habiter Paris depuis longtemps, il était resté aussi facile à éblouir qu'un provincial. Son ambition,

c'était d'être « à la page », d'être « dans le train ». Il voulait que son ménage fût à la mode. Il prenait pour de l'argent comptant ce qu'il lisait dans certains romans de mauvais aloi. Il dévorait les échos des journaux qualifiés bien parisiens et il était particulièrement friand des petits scandales qui défrayaient la chronique mondaine. Le plus bel éloge qu'il pût adresser à un ménage, c'était celui-ci : Oh! les « Un tel », c'est un couple bien moderne. Or, dans les ménages bien modernes, chacun sait cela, la femme a une petite amie. La trinité est à la mode. Je vous assure, Jean, que ces complications étaient loin de me tenter. J'étais arrivée au mariage avec la pureté d'une enfant et nulle imagination équivoque, nul désir pervers n'avaient sali ma pensée. Mon mari commença par me faire cadeau d'une belle édition illustrée des *Chansons de Bilitis;* puis il me donna les œuvres complètes de Renée Vivien. Dans nos tournées à Montmartre, nous ne manquions jamais de nous arrêter à La Perle, au Fétiche, ou dans d'autres établissements de ce genre, et il s'informait anxieusement de l'impression que produisaient sur moi les plus fameuses habituées de ces boîtes. Il ne se passait pas de jour qu'il ne m'entreprît sur les charmes d'un embarquement pour Lesbos. Il n'était pas — à l'en croire — une Parisienne digne de ce nom qui ne goûtât à ces aimables jeux. Finalement, il me jeta littéralement dans les bras d'une jeune femme fort experte que mon innocence émoustillait et qui m'initia à des plaisirs que je ne goûtai qu'avec modération. Il était ravi. La jeune femme devint naturellement sa maîtresse et nous ne sortions plus qu'ensemble.

» Nous formions un ménage bien moderne, et il se frottait les mains, l'imbécile. Oui, l'imbécile qui ne se rendait pas compte qu'on ne joue pas impunément avec le feu et que des petites plaisanteries de ce genre tournent toujours fort mal. Vous pensez bien que nous n'en

restâmes pas là et que, pour continuer d'être « à la page », nous connûmes les distractions plus épicées de la « partouze ». Ce crétin — car vraiment il ne mérite pas un autre nom — qui prétendait m'aimer m'amenait de sang-froid chez des gens que je ne connaissais pas et trouvait très drôle de posséder une poule inconnue pendant qu'un gigolo quelconque me caressait. Oui, cela vous étonne que je me sois prêtée aussi facilement à ces petites combinaisons. Que voulez-vous, j'étais très jeune, je ne tenais pas à lutter contre les désirs de mon mari, et puis je n'y attachais pas, pour le moment, une grande importance. Enfin, pour tout vous avouer, j'étais curieuse, n'était-ce point naturel? J'entendais parler tous les jours de parties fines, j'entendais vanter certaines expéditions nocturnes au Bois. On ne vit pas impunément dans une atmosphère érotique, sans être ému à son tour. C'est très joli de faire de la morale, mais la nature est la nature. Il y a des moments où je défie les plus froides de ne pas perdre la tête.

» Ai-je tort, ai-je raison de vous raconter tout cela? Qu'importe! J'ai besoin de mettre mon cœur à nu devant vous.

» Peut-être me souvenais-je de l'initiation maladroite de mon mari... A cette époque, l'étreinte masculine m'ennuyait, et je ne m'épanouissais que sous les douces caresses, les frôlements câlins d'une main féminine... La paix de mon ménage ne dura pas longtemps. Je ne sais quel démon pervers me poussa. Toujours est-il que mon mari, qui pourtant m'aimait, ayant pris goût aux menus en extra, se mit à serrer de fort près la jeune Américaine que nous avions connue chez des amis. Elle était d'ailleurs charmante, mais, bien que je ne fusse pas jalouse d'un homme que je considérais bien davantage comme un camarade que comme un amant, je suivais son manège avec une certaine impatience. Que voulez-vous? L'amour est mort depuis longtemps, que l'amour-

propre subsiste toujours. Quelle diable d'idée me passa par la tête? J'entrepris de battre mon mari sur son propre terrain et d'enlever la ville avant qu'il en eût seulement commencé sérieusement le siège... Et puis, zut! C'était de sa faute, après tout. S'il ne m'avait pas aiguillée lui-même sur cette voie, je ne m'y serais certes jamais engagée de ma propre initiative. Vous devinez ce qui suivit. Lesbos est devenu un quartier de New-York et ma belle amie Maud se rendit avant même que je l'eusse attaquée.

» Un après-midi, chez Maud, nous fredonnions avec tant de conviction les Chansons de Bilitis que nous n'entendîmes pas qu'on frappait à la porte. Celle-ci s'ouvre et mon époux, un magnifique bouquet à la main, s'avance. La posture assez déshabillée dans laquelle nous étions toutes deux ne laissait aucun doute sur la nature de notre passe-temps. Voyez-vous, mon cher, les hommes ne sont pas beaux joueurs. Ce que notre amoureux transi put être vexé! Je l'accueillis pourtant avec mon plus gracieux sourire. Mais j'en fus pour mes frais. Bigre! De quels termes ne me traita-t-il pas! Ce fut un petit tour bien innocent après tout, n'est-il pas vrai, qu'il ne me pardonna jamais. Et pourtant s'il avait été raisonnable, n'eût-il pas dû, en bonne justice, se frapper la poitrine et s'accuser à la manière de Georges Dandin?

» Il fut tellement blessé dans sa vanité masculine qu'il en arriva à me détester; les querelles éclatèrent, si âpres, si fréquentes que la vie commune devint impossible. Le divorce m'apparut comme la seule porte de sortie et je me trouvai, à vingt-trois ans, seule, en plein Paris, sans parents, avec un passé déjà lourd, et des amis, oh! quels amis!

» Vous ne savez pas, mon petit Jean, ce qu'il peut y avoir de bassesse et de vulgarité dans le cœur des hommes. Parmi tous ces individus qui, les compliments aux lèvres, assiégeaient mon salon, je n'en rencontrai pas

un seul — je ne dis pas qui pût me défendre, mais même qui ne m'accablât point. Ah! les mufles, les mufles! Ils étaient propres, les amis de mon mari! Du jour au lendemain, parce que maintenant j'étais divorcée, ils me traitaient comme la catin à qui l'on paie un souper et avec qui l'on va, sans aucune autre cérémonie, coucher à l'hôtel meublé. Une meute de chiens, voilà comment ils m'apparurent. Ce que j'ai dû en mettre à la porte de chez moi! Une femme divorcée, est-ce qu'on se gêne avec une femme divorcée? Brr! quel dégoût! Je me sentais seule, triste, désemparée, le cœur vide et les sens irrités. J'étais mûre pour l'amour sous ses formes les plus bestiales. Suffisamment fortunée pour être désœuvrée, je n'avais pas de préoccupations qui ne fussent amoureuses. La société dans laquelle je vivais n'avait que des soucis érotiques. Vous savez, les nomades laissent parfois derrière eux des foyers mal éteints où rougeoient quelques braises. Que souffle le vent et tout s'enflamme. Et moi aussi, quand souffla le vent du désir, je m'enflammai follement. Ce fut par hasard, chez une amie restée fidèle, que je rencontrai Robert Maton. Le geste autoritaire, l'œil prompt, la parole vive, il troubla tout de suite ce que j'avais de plus instinctif en moi. Oh ! Je ne fis pas une longue résistance! Il n'eut pour ainsi dire qu'à le vouloir pour que je devinsse sa maîtresse. Ce fut une liaison orageuse d'où tout sentiment de tendresse était banni. Le désir avait remplacé pour moi l'affection. J'étais attachée à cet homme par les liens les plus bas, ceux d'une farouche sensualité. Il n'y avait ni abandon, ni douceur dans notre amour. Nous nous prenions avec frénésie et acharnement, presque comme des ennemis. Nos étreintes avaient quelque chose de désespéré. Je le haïssais par moments, et l'instant d'après j'implorais ses caresses avec une sorte de ferveur. Pour la première fois, avec lui j'ai compris combien la jalousie pouvait être physiquement doulou-

reuse. J'en ai passé des heures atroces à écouter son pas dans l'escalier. M'aimait-il? Je crois qu'il avait lui aussi pour mon corps une de ces passions qui s'abattent sur vous comme une rafale. Elle ne l'empêchait d'ailleurs pas de me tromper outrageusement. Il avait notamment une maîtresse que je ne connus jamais, mais que j'ai haïe de toute la force de mon âme. Par bravade, par lassitude peut-être, par un calcul de vieille coquette, il m'avoua un jour qu'il sortait de chez elle, et comme son veston sentait le Jicky, il reconnut que c'était le parfum favori de cette femme. Ah! le Jicky! Que j'ai pu le détester! Quand Robert rentrait, je humais l'air comme fait un chien de chasse, et si je respirais des effluves de ce maudit parfum, j'avais l'impression que des pointes rouges me perçaient le cœur... De combien de disputes et même de batailles ce parfum ne fut-il pas la cause? Car nous habitions ensemble. Robert était architecte : sa situation étant des plus précaires, j'avais trouvé tout naturel de vivre avec lui comme si nous avions été mariés. Les questions d'argent n'ont jamais présenté pour moi d'importance. Je disposais d'une certaine aisance : il était logique que j'en fisse bénéficier l'homme que j'aimais. J'aurais de même considéré parfaitement normal, si je m'étais trouvée dans le besoin et qu'il eût été fortuné, qu'il me vînt en aide... Au début de notre liaison, je n'avais prêté nulle attention à certaines demandes de Robert. Il avait besoin d'une vingtaine de mille francs pour une affaire sur laquelle il me fournit des explications entortillées. Je ne l'écoutai même pas : qu'est-ce que cela pouvait me faire? Je lui remis tout simplement la somme qu'il me réclamait, trop heureuse, puisque je le pouvais, de lui rendre service.

» Il me fit acheter une auto, il me fit louer un appartement plus grand et plus luxueux, il me fit acquérir mille et mille petites choses, sans que je songeasse seulement une minute à m'en choquer. Je pouvais le faire et

j'étais heureuse de donner à Robert un luxe qu'il n'eût pas connu sans moi. Ah! plût au Ciel que j'eusse toujours eu les yeux fermés! Mais il vint un moment où je fus bien forcée de comprendre le rôle que jouait la question pécuniaire dans notre amour. Pouah! Les affaires, mon pauvre Jean, c'est de l'hébreu, du chinois, pour moi! Je n'y comprends absolument goutte. Que d'histoires à dormir debout il me raconta! C'étaient, par exemple, des constructions de maisons dont il allait être chargé et qui assureraient définitivement sa situation. Mais il lui fallait mettre cinquante, soixante mille francs dans l'entreprise. S'il ne les trouvait pas, il était un homme perdu. Naturellement, je fournissais la somme. Mais quoi! ma fortune n'est pas considérable! Et puis mon père s'est arrangé de telle sorte que je ne dispose que d'une petite partie de mon capital. Le reste m'est servi sous forme de rentes. Que faire? Je vendais mes bijoux... Encore une fois, ne vous méprenez pas, mon ami, sur mes sentiments. Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait de bon cœur, jusqu'au jour où j'ai eu la révélation de la vérité... Et la vérité, c'est que mon amant, c'est que l'homme dont la moindre caresse me faisait défaillir, n'aimait en moi que les misérables quatre sous dont je pouvais disposer... Je ne connais pas de désillusion plus pénible. Robert me trompait avec une telle désinvolture que je lui rendis un beau jour la pareille... Le cœur, si on peut appeler ça le cœur, de l'homme est insondable. Robert devait tout de même tenir à moi, à moins qu'il ne craignît que mon argent lui échappât... Toujours est-il qu'il eut vent de mon aventure... Je n'oublierai jamais la scène qui en résulta. Grand Dieu! Comment ne suis-je pas entièrement défigurée? C'est terrible, un homme en colère! Les injures, j'en fus abreuvée. Mais bast! ça glissait... J'eus le malheur de le narguer. Ce garçon que j'avais toujours vu calme, correct et bien élevé, se transforma tout à coup en une véritable bête brute. Coups de pieds, coups de

poings se mirent à pleuvoir. Mon visage fut labouré par ses ongles et j'eus le ventre piétiné. Ah! J'étais dans un bel état! Il y a peut-être des femmes qui aiment être battues. Je ne suis pas de celles-là. Cette dernière scène mit fin à l'espèce d'envoûtement sensuel par lequel il me tenait. Vous voyez comme je suis, je n'ai rien d'une emballée. Dès le lendemain, quand la crise de folie furieuse du forcené fut apaisée, je lui annonçai bien calmement que tout était brisé entre nous, et qu'il valait mieux, puisque mon désir de rompre était irrévocable, que nous nous séparions bons amis. Nouvelle scène, mais sans brutalités, cette fois-ci. Pleurs, sanglots, menaces de se tuer. Je tins bon. Ce fut alors le coup de massue : la demande, sous je ne sais plus quel ivraisemblable prétexte, d'une centaine de mille francs. Je fus effondrée. Vous rendez-vous compte, vous, Jean, de ce déchirement moral? J'avais la révélation toute nette qu'il se moquait de mon départ pourvu qu'il obtînt de l'argent. Ah! l'argent, c'est peut-être très beau. Mais ce que j'ai pu la maudire, cette misérable petite fortune. Toute ma confiance fut empoisonnée. J'en vins à douter de tout. Personne ne m'aimerait. C'étaient mes pauvres rentes que tous convoitaient... Je me trouvai de nouveau écœurée, écœurée à vomir et si lasse! Qu'était devenue la sensibilité de mon enfance? Qu'étaient devenus mes élans et ma belle confiance? La vie m'apparaissait comme un immonde cloaque. La pureté? Ah! bien oui; tout était pourri, corrompu. L'amour? Quelle blague... Voyez-vous, Jean, il y a des aveux qui sont toujours un peu ridicules. On ne raconte pas qu'on a pensé au suicide, lorsqu'on n'a pas mis son projet à exécution. Et pourtant, vous pouvez me croire; j'ai vécu près d'un an avec la résolution d'en finir. Tous les soirs je me couchais en pensant que la nuit qui viendrait serait la dernière. Pourquoi n'ai-je rien fait? Je n'en sais rien. Lâcheté? Veulerie? C'est pos-

sible. Mais vraiment, aucun lien ne me rattachait à l'existence. Qui se soucierait de ma disparition? Personne.

» Ah! je le sais, je me suis embarquée dans mille extravagantes aventures et des moralistes austères me reprocheront peut-être ma conduite. Mais quoi? Je vous le demande un peu : pourquoi me serais-je gênée? J'étais seule au monde, j'avais le mépris de tout ce qui m'environnait. N'étais-je pas, somme toute, excusable de chercher des distractions à tout prix? Et quelle autre distraction aurais-je cherchée que l'amour? L'amour c'est une façon de parler. J'en étais bien dégoûtée et bien guérie. Mais il restait les gestes du désir. J'avais retrouvé à Paris un garçon avec qui j'avais joué étant gamine à la Martinique. Nous nous tutoyions et nos souvenirs d'enfance créaient entre nous quelques liens d'affection. Ce Raoul représentait pour moi une des dernières relations dans laquelle j'avais encore une très vague confiance. Il préparait son doctorat en médecine et comme tous les carabins il abondait en plaisanteries grossières et d'un goût douteux. Je m'efforçais de n'être point choquée. J'en avais été tellement privée, que les moindres marques de sympathie me touchaient aux larmes. Ce garçon m'ayant témoigné quelque intérêt, je m'attachai à lui comme à un sauveur. Ah! il était beau, le sauveur! Il n'eut rien de plus pressé, lorsque je me fus donnée, que de vouloir faire bénéficier tous ses camarades de sa bonne fortune. Et j'étais si désemparée que je me laissai faire. Ce fut par lui que j'entrai en relation avec Germain Blanchard et toute sa séquelle. Vous connaissez les théories du groupe. Pourquoi vous le cacherais-je? Je fus de toutes les parties. Je tentais de noyer dans les pires folies la détresse atroce de mon âme. On me prenait pour le boute-en-train de la bande. J'éprouvais une sorte de masochisme moral à salir dans les plus basses aventures ce qui restait de pur en moi. Mais les lendemains! Quels réveils! Si vous saviez les nausées qui me prenaient! J'avais beau

m'étourdir, en évitant de rester même une heure en tête-à-tête avec moi-même, je ne pouvais m'empêcher de réfléchir... L'avenir s'offrait à moi comme une route boueuse, dans laquelle au fur et à mesure que j'avançais je m'enfonçais davantage. Ah! J'étais tombée bien bas! Et nul ne me jugera plus sévèrement que je ne le fais moi-même... Voilà où j'en étais. Je me débattais dans une mare de vase, sans espoir d'en sortir... Les pires débauches, vous m'entendez, mon ami, je les ai pratiquées; j'ai roulé dans les bars interlopes et dans les bras les moins recommandables; j'ai prisé de la coco, j'ai... Jean, mon petit Jean, pardonnez-moi, je vous ai presque tout avoué, vous devez connaître à peu près le reste, je ne puis plus, je ne puis plus... »

Elle était épuisée par cette longue confession. Allongée sur le divan de ce cabinet équivoque, elle laissa tomber sa tête sur les bras du jeune homme. Jean, qui, avant de venir, s'était bien juré de forcer la jeune femme dans ses derniers retranchements, ne songeait plus une minute à profiter d'un geste d'abandon naïf. Une immense pitié l'avait envahi et il la berçait lentement sur sa poitrine comme une enfant...

Elle se redressa, regarda pensivement son ami qui lut dans ses yeux une expression de sollicitude infinie.

— C'était la vie que je menais quand vous m'avez rencontrée dans le cloaque. Jean, mon petit, ce ne sont pas des mots grandiloquents, je courais à l'abîme. Vous êtes paru, vous avez eu l'air de comprendre ma détresse et vous m'avez, vous seul depuis bien longtemps, montré une sympathie désintéressée. Comprenez-vous maintenant pourquoi j'y tiens tant? Jean, Jean, quand je pense à vous, mon cœur bondit dans ma poitrine. C'est comme si le vent du large emplissait mes poumons.

Elle tourna la tête vers lui, une larme perlait au bord de ses cils et sa voix un peu rauque tremblait légèrement.

— Je vous aime, Jean, je vous aime, si vous saviez... Vous m'avez arrachée du bourbier comme un buveur retire de son verre un moucheron qui se noie. Je vous aime, je vous aime...

JEAN DORSENNE.

(A suivre.)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

Charles Perrault : *Grisélidis. Nouvelle. Avec le conte de Peau d'Asne et celuy des souhaits ridicules.* Réimpression en fac-similé des éditions de 1695 et 1697, avec une Introduction de M. Pierre-Paul Plan, Firmin-Didot. — Charles Perrault : *Histoires ou contes du temps passé. Avec des moralitez.* Réimpression en fac-similé de l'édition de 1697, Firmin-Didot. — Catherine Bernard et Charles Perrault : *Les deux Riquet à la Houpe, mai 1696-janvier 1697.* Avec une Introduction de Jeanne Roche-Mazon et un dessin de Jean Marchand, Jacques Bernard. — Gonzague Truc : *La Vie de Mme de Maintenon,* Libr. Gallimard. — Mémento.

Voici quelques années, M. P. Saintyves, dans une grandissime et savante étude, s'efforçait de reconstituer les origines des *Contes* de Perrault et allait quérir ces origines dans toutes les régions de la terre où fleurirent des traditions orales, un folklore, des légendes et des mythes. Il faisait ainsi bel honneur au brave homme qui écrivit, pour réjouir ses enfants et les enfants d'autrui, de simples récits le plus souvent empruntés à la source populaire et qui, se sachant fort peu docte, ne prétendait nullement concentrer tant de sciences diverses dans sa cervelle.

On n'ignore point quelle fortune connurent ces *Contes* et que, plus de deux siècles après leur publication, ils enchantent encore les jeunes imaginations. Des gens peu au courant des mœurs du grand siècle, s'étant aperçu qu'ils avaient paru en volume avec une épitre dédicatoire à Mademoiselle signée de M. d'Armancour, fils de Charles Perrault, conclurent, un peu hâtivement, que ce jouvenceau en pouvait être l'auteur. En fait, Charles Perrault, académicien, haut fonctionnaire du roi, personnage d'importance, ne se souciait point, parvenu à un âge avancé, d'être accusé, une fois de plus, de s'occuper de bagatelles. C'est pourquoi, souhaitant « paranympher » une princesse du sang fort sensible à la littérature et aux dédi-

caces, susceptible, au surplus, de servir ses proches, il fit de son héritier le signataire de son œuvre.

Perrault d'Armancour était, ce semble, peu qualifié pour écrire l'habile Epitre dédicatoire au bas de laquelle figurait son nom. Il était encore moins qualifié pour recueillir la matière des *Contes* et traiter ceux-ci avec des agréments de style nécessitant expérience et talent. Il serait donc vain de persister, sans argument probant, à lui en attribuer la paternité.

Le bon Charles Perrault a retrouvé, de nos jours, grande faveur auprès du public. Divers érudits, Paul Bonnefon en particulier, lui ont consacré d'importantes études biographiques. Ses *Contes* reparaissent d'autre part périodiquement sous forme de volumes populaires et aussi sous forme de luxueux in-quarto ornés de magnifiques planches; mais leurs éditions originales demeurent d'une insigne rareté.

C'est sans doute pour donner aux bibliophiles l'illusion de posséder ces éditions originales que M. Pierre-Paul Plan vient d'en publier, d'après le procédé photographique, une réimpression qui les reproduit page à page et nous restitue leur physionomie exacte, du titre au privilège. Cette réimpression, tirée à petit nombre sur papier d'Arches, est fort soignée. Elle deviendra rapidement aussi rare que les volumes anciens. Elle comprend deux tomes : **Grisélidis, nouvelle avec le Conte de Peau d'Asne et celuy des souhaits ridicules** et les **Histoires ou Contes du temps passé, Avec des moralitez,** qui furent publiés à deux dates différentes, l'un contenant les récits en vers et l'autre les récits en prose.

M. Pierre-Paul Plan accompagne *Grisélidis* d'une courte, mais excellente Préface. Il indique, dans cette Préface, que les *Contes* furent d'abord révélés au public (signés du nom de Charles Perrault, ajouterons-nous, et point du tout du nom d'Armancour) par le *Recueil de pièces curieuses et nouvelles, tant en prose qu'en vers,* recueil que l'éditeur hollandais Moetjens lançait sous forme d'une revue littéraire. Sauf *Grisélidis,* ils figurent dans cette revue véritablement à l'état de nouveautés.

Grisélidis, avant d'être imprimé par l'éditeur Moetjens, avait paru à part, en 1691, sans nom d'auteur, sous la marque de J. B. Coignard, libraire de l'Académie française. M. Pierre-

Paul Plan voit, dans cette publication à part, l'édition princeps de ce conte. En réalité, nous nous demandons si Charles Perrault n'avait pas fait une lecture de sa petite œuvre dans une séance académique et si J.-B. Coignard n'en emprunta point le texte, pour en faire un petit volume, au *Recueil de pièces d'éloquence et de poésies présentées à l'Académie françoise*, publié également par lui en 1691, et où ce texte nous semble figurer pour la première fois. Nous n'avons point sous la main les ouvrages pour confronter les dates de leurs privilèges. Il serait peut-être curieux de savoir, au point de vue bibliographique, quelle est la véritable édition originale de *Grisélidis*.

Les *Contes* de Perrault ont fait couler beaucoup plus d'encre qu'on ne le suppose d'ordinaire. Leur célébrité leur vaut cette curiosité des doctes. Mme Jeanne Roche-Mazon les examine depuis longtemps à la loupe et fait sur eux des constatations fort intéressantes. Elle ne va point chercher leurs sources d'inspiration dans les ténèbres du passé. Elle les découvre plus près de nous, dans l'entourage même du conteur.

Bien qu'il voisinât avec la soixantaine quand il les écrivit, Perrault ne s'était pas retiré du monde, comme le croit M. André Hallays, son dernier biographe. Il fréquentait (une curieuse thèse (1) de miss Storer l'indique clairement) plusieurs salons où des dames et demoiselles, jeunes ou âgées, s'entraînaient à écrire des contes de fées.

Un goût commun pour le merveilleux, un besoin d'illusion et de rêve, à une époque où la littérature ne voyait plus que raison et discipline, unissaient ces dames et demoiselles. Milieu bizarre, que Mme Roche-Mazon connaît bien et dont nous espérons qu'elle reconstituera un jour l'histoire. Le vieux Perrault qui, toute sa vie avait hanté les ruelles et y avait produit, souvent sans les signer, les vers et les proses frivoles, le vieux Perrault se complaisait dans ce milieu. Il y faisait très probablement figure de conseiller.

Mme Jeanne Roche-Mazon, dans un petit volume de belle apparence typographique : **Les deux Riquet à la Houppe**, nous

(1) Mary-Elizabeth Storer : *Un Episode littéraire de la fin du XVIIe siècle. La Mode des Contes de Fées* (1685-1700), Paris, H. Champion, 1928, in-8°.

précise que, dans ce groupe, où l'on voyait aussi papillonner le sémillant Fontenelle, se signalait par sa grâce juvénile et son appétit de gloire, Catherine Bernard, jouvencelle normande, parente de Corneille, venue de sa province à Paris pour quérir sans nul doute pensions et époux. Cette jouvencelle ne souffrait ni de timidité ni de scrupules. Elle se convertit tout d'abord au catholicisme pour n'éprouver point de gêne dans son ascension à la fortune. Elle s'insinua ensuite partout où l'on pouvait frôler les puissants et les illustres, et sa muse, fertile en versiculets, épandit à profusion les louanges productives d'écus. L'Académie des Quarante, qui n'était pas très difficile en ce temps-là et qui, étant galante, appréciait la poésie féminine, lui prodigua les lauriers, et les Jeux Floraux toulousains la parèrent d'églantines cependant que les comédiens du roi jouaient, non sans succès, deux de ses mornes tragédies.

Cependant, nous dit judicieusement Mme Roche-Mazon, la jolie Normande « était incapable d'écrire quatre lignes en un français passable ». Qui donc, lui prêtant sa plume, lui permettait de passer, aux yeux de la société, pour une surprenante merveille? Mme Roche-Mazon entrevoit, parmi ces coadjuteurs discrets, Fontenelle, lequel était lié à la jeune fille par un cousinage. Et Perrault? Mme Roche-Mazon ne se prononce point sur l'aide de Perrault.

Pourtant, voici ce qu'elle découvre : En 1696, Catherine Bernard publie un roman : *Inès de Cordoue,* suivi de deux contes féeriques : *Le Prince Rosier* et *Riquet à la Houppe.* En 1697, Perrault lance ses *Contes,* parmi lesquels figure *Riquet à la Houppe.* Etrange coïncidence. Coïncidence plus étrange encore, les deux récits, le second plus adroitement écrit que le premier, présentent les mêmes événements et ne diffèrent entre eux que par le dénouement. Charles Perrault a-t-il donc plagié sa jeune compagne au pays des fées? Mme Roche-Mazon ne l'en incrimine point. Elle nous donne, dans son petit volume, les deux textes, nous laissant le soin de conclure.

Or, il semble probable que Catherine Bernard, victime d'un larcin, eût protesté contre le voleur. Si elle se tait, c'est que Perrault lui a fourni dans ses grandes lignes, avec le concours de Fontenelle, fort aimé des jolies femmes et des fées,

le thème de son conte, de même qu'il paraît lui avoir ouvert, pour la publication de ses poésies, le Recueil de Moetjens. Ensuite il a repris ce thème, le trouvant sans doute agréable, pour lui donner, à l'usage des enfants, la forme heureuse que sa première rédactrice n'avait pu, faute de moyens, lui attribuer. Il récupérait son bien. Catherine Bernard eût eu mauvaise grâce à s'en formaliser.

Elle ne s'en formalisa point. Elle avait des soucis d'un autre genre, celui, par exemple, de flagorner cette **Madame de Maintenon** dont M. Gonzague Truc vient retracer la vie sans mentionner, cela va sans dire, Catherine Bernard, qui ne tient aucune place dans cette vie entourée de louanges et d'oraisons poétiques.

Nous avons beaucoup d'estime pour le talent d'écrivain de M. Gonzague Truc. M. Gonzague Truc montre, dans ses nombreux travaux, qu'il s'attache surtout aux idées et, dans la présente biographie, qu'il se plaît à étudier les faits psychologiques en négligeant un peu les faits matériels. Cependant, en histoire, les faits matériels expliquent singulièrement les autres sur lesquels on dispose trop souvent de données incertaines.

M. Gonzague Truc a documenté avec soin son sujet, traité dans ses grandes lignes, car la vie de Mme de Maintenon ne peut guère être déroulée, autrement que d'une manière schématique, dans les bornes d'un petit volume. Il n'a pu malheureusement se défendre de l'admiration qui mène, sans que l'on s'en aperçoive, à l'apologie. L'historien s'interdit d'ordinaire, s'il veut être réellement historien, l'admiration qui fausse le jugement.

M. Gonzague Truc nous reproche de n'être pas favorable à son héroïne, que nous avons rencontrée dans la maison de Scarron au temps où nous fréquentions ce poète. Nous croyons ce reproche injuste. Nous avons loué le charme de la jeune femme; nous l'avons montrée telle qu'elle était dans le cours ordinaire de son existence à cette époque. Bien mieux, alors qu'il existe une poésie où Scarron se plaint douloureusement d'une infidélité qui ne peut être que celle de son épouse, une lettre de Ninon de Lanclos terriblement accusatrice, une lettre aussi de Mme Scarron elle-même, fort

compromettante pour elle, nous n'avons point assuré que ladite Mme Scarron ait été la maîtresse du marquis de Villarceaux.

M. Gonzague Truc, dès le début de son livre, adopte, sans s'en rendre compte, toutes les idées des apologistes déterminés de Mme de Maintenon. Plusieurs sont justes, d'autres ne souffrent pas l'examen. Oubliant quel rôle secourable joua Scarron dans la vie de son héroïne, réduite, sans son aide, à l'extrémité, il méprise visiblement ce magot, auteur pourtant du merveilleux *Roman comique,* mais coupable d'avoir frôlé de son souffle impur la future épouse de Louis XIV. Ne se rendra-t-on donc jamais compte de la destinée tragique du malheureux cul-de-jatte et du magnifique exemple de stoïcisme qu'il donna à la société de son temps? Sans le rire de Scarron, fusant entre deux hoquets de douleurs, qui donc aurait affronté son domicile de pauvre? Où donc la belle Françoise d'Aubigné, abandonnée de tous à cause de ses origines équivoques et de son dénuement ,aurait-elle connu les protecteurs, le maréchal d'Albret entre autres, qui l'introduisirent à la Cour?

M. Gonzague Truc voit très confusément ce qu'était ce monde d'autrefois. Il croit que, mieux qu'aujourd'hui, on y discernait le mérite. En fait, Mme Scarron, délivrée de son mari et gardant un assez ingrat souvenir de lui, n'avait d'autre moyen de réussir dans ce monde que la galanterie ou la dévotion. Elle préféra adopter l'attitude dévote. Elle la conserva toute sa vie. Elle était, quoiqu'on en puisse dire, une étonnante diplomate, douée d'une intelligence vive. Il est probable qu'entrée dans l'intimité de Mme de Montespan, elle n'eut pas tout de suite la pensée qu'elle la pouvait supplanter dans le cœur du roi. En dévote, elle attendit l'heure où Louis XIV, las de toutes les voluptés, en découvrirait une nouvelle dans la récipiscence .

Cette heure était son heure à elle. Elle en avait préparé la venue avec un soin minutieux et par des cabales mal élucidées. M. Gonzague Truc la voit en beau quand il nous assure qu'elle n'eut pas de « desseins concertés », qu'elle *fut portée* à son rôle, qu'elle combattit pour sauver une âme; quand, au surplus, il nous affirme qu'elle ne donna point de

gages au faune le plus déterminé de la Cour et qu'elle arriva, en état complet de pureté, à son prodigieux mariage morganatique. Ainsi nous promène-t-il en plein rêve. La réalité dut être autrement pathétique et on l'entrevoit déjà dans les lettres que Mme Scarron, peu avancée encore dans son intrigue, écrit de Barèges, où elle accompagne le duc du Maine.

N'insistons pas. Disons que, comme il devait advenir, M. Gonzague Truc récuse le témoignage de Saint-Simon, témoignage évidemment gênant, partial souvent, nous le concédons, mais tout de même digne de quelque crédit. Plus loin, dans son livre, M. Gonzague Truc écrit : « Les ennemis de Louis XIV, et tous les Français républicains se croient obligés d'être les ennemis de Louis XIV, l'accablent sous la réprobation de cet acte insensé (la Révocation de l'Edit de Nantes); les ennemis de Mme de Maintenon, ce sont les mêmes, ne manquent pas de joindre la femme au mari dans leurs invectives. »

En écrivant ces phrases imprudentes, M. Gonzague Truc précise dans quel esprit son livre fut écrit et que cet esprit s'éloigne singulièrement de l'impartialité. Il veut, il est vrai, démontrer, dans la suite de son discours, tout d'abord qu'il était indispensable d'écraser définitivement l'hydre protestante toujours renaissante, que Louis XIV reçut l'approbation de son peuple et enfin que Mme de Maintenon ne participa à la persécution que pour l'adoucir.

Par malheur, toutes ces affirmations ne tiennent guère devant les faits. Si la place ne nous manquait, nous prouverions aisément que la société protestante ne manifestait aucune velléité de s'établir en république comme elle en eut un instant l'idée sous Louis XIII, qu'elle aidait puissamment le roi de ses capitaux, dans sa politique intérieure comme dans sa politique extérieure, qu'elle assurait, dans les domaines du commerce et de l'industrie, la prospérité du pays et que beaucoup de Français, hors les fanatiques, la virent disparaître avec chagrin et indignation.

Sur le rôle de Mme de Maintenon, les documents sont nombreux et formels qui la montrent mêlée sans pitié à cette lutte lamentable, propulsée par ce furieux zèle très caractéristique des convertis de cette époque. Des lettres d'elle de-

meurent aussi, dont le texte ne laisse aucun doute sur son action voilée. En invoquant le témoignage d'un écrivain protestant qui absout la marquise, M. Gonzague Truc ne se rend pas compte de l'état d'esprit très spécial des historiens religionnaires. Ceux-ci, en effet, envisagent toujours avec indulgence les personnages du passé qui appartinrent à leur confession. Rarement les accablent-ils. Pour eux, Mme de Maintenon, même acharnée à ruiner leurs ancêtres, reste sacrée comme ayant reçu l'onction du temple d'une part, et comme ayant, de l'autre, illustré leur « nation ».

Ainsi le livre de M. Gonzague Truc nous apporte-t-il un écho affaibli de polémiques anciennes. Nous aurions préféré y rencontrer, à la place des arguments sans preuves du parti aveuglément admiratif de la marquise, des faits nouveaux qui rendissent ces arguments probants. Nous en aurions, de grand cœur, reconnu la véracité. Nos restrictions ne nous empêcheront pas de louer le bon style et la clarté du livre, lequel contient, entre autres passages remarquables, une étude pénétrante de Mme de Maintenon pédagogue.

Mémento. — Tandis qu'il écrivait ce livre, sujet à être discuté, M. Gonzague Truc, fort ami du poète auquel il a consacré de nombreux travaux, commençait, dans la collection *Les Textes français*, dont il est l'actif secrétaire, la publication des *Œuvres complètes de Racine* (Editions Fernand Roches). Deux tomes de ces *Œuvres* ont actuellement paru. Ils contiennent *La Thébaïde, Alexandre, Andromaque, Les Plaideurs, Britannicus, Bérénice,* dont les textes, nous en sommes assuré, ont été établis selon les plus sévères et les plus sûres leçons. M. Gonzague Truc a joint à ces textes une Introduction générale fort intelligente et substantielle, des notices particulières qui précèdent les pièces, une bonne bibliographie et des notes de tous ordres.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Jean Lebrau : *Couleur de Vigne et d'Olivier*, Garnier. — John Charpentier : *Images de France*, s. n. d'éd. — Fernand-Demeure : *Reposoirs*, s. n. d'éd.

Sur la plupart des poètes nouveaux, quand leur art est adapté aux formes de la prosodie traditionnelle, une double influence domine, Moréas d'abord et Toulet. C'est, après la

décision de rigueur sur soi et sur ses moyens mise en œuvre par Mallarmé, l'affirmation que le lyrisme, même de sentiment ou de sensation, se doit épurer par le choix, que jadis on eût appelé le goût, et ne vaut que s'il exprime des moments exceptionnels de ferveur ou d'émotion. Il est permis de comparer les disciplines d'à présent à celles qu'impose aux poètes du XVII[e] siècle l'exemple plus dogmatique, presque pédant, d'un Malherbe. Lui-même et Racine démontrent par leurs vers que les lois par lui promulguées furent merveilleusement nécessaires, mais leur descendance pendant plus de cent ans a été lamentable; rien des principes et des méthodes intellectuelles les plus réfléchies, les plus utiles ne revêt un caractère d'éternité, rien n'est exempt de remous; le vrai d'aujourd'hui sera demain une erreur avant de reprendre plus tard l'apparence à nouveau saine d'évangile heureux et purifiant.

Le danger, à écouter de trop près Toulet, lui si personnel, spontané dans ses rythmes et dans cette tenue de l'âme discrète et absorbant sous des dehors désinvoltes la détresse qui le ronge sans qu'il s'autorise à y croire, le danger, c'est de se laisser saisir par ce qui est plutôt de l'homme qu'il fut, et qu'on ne reproduit pas, que fortifier par de sûrs moyens de prudence. Le charme de l'art de Toulet, c'est cette juste mise au point, cette brève apparition d'un motif, puis cette mobilité dans une facture sans cesse répétée, qui se produit dans tant d'aisance, et soudain s'interrompt, brisée par un sourire d'ironie ou, qui sait? une angoisse au cœur qui l'étreint...

A mesure que la conscience chez l'artiste s'éveille, il tend, non à s'évader tout entier de l'ambiance, mais à évoluer plus librement selon sa vie propre dans l'atmosphère où l'enveloppe l'œuvre ou l'esprit de Toulet. Telle fut, en les années récentes, l'ascension marquée d'un Marcel Ormoy vers la conquête résolue et patiente de sa personnalité, et, d'une autre manière, c'est celle encore d'un Jean Lebrau.

Celui-ci se cantonne aux impressions d'air, de lumière, de parfums, de pureté parfois âpre et sauvage, dont il s'est épris dès sa naissance, et qu'il distingue et qu'il chante parmi les sites de sa province **Couleur de Vigne et d'Olivier.** Le livre où *la Muse française* a délicieusement réuni ses poèmes les plus récents, après un frontispice très remarquable signé R. Gril-

lon, s'ouvre sur un envoi reconnaissant et simple par le ton au noble poète Pierre Camo. Lorsque Jean Lebrau « s'éveillait aux musiques des vers, ceux de Pierre Camo l'enchantaient sous les branches », et toujours et encore tout ce que chante Pierre Camo chante profond dans son cœur. Plus loin, il évoque le souvenir, le visage, l'art et la générosité de nobles amis disparus : Déodat de Séverac, Marc Lafargue, comme lui-même languedociens, et Georges Heitz, le jeune poète parisien si accueillant, en son *Ermitage*, à l'art de ses pairs et de ses aînés. Jean Lebrau vit par le cœur, il n'est pas nécessaire qu'il le proclame, les liens de la famille, les douceurs éclairées de l'amitié ne lui sont pas moins indispensables et incorporés que l'amour ému et subtil de sa contrée d'origine où d'ailleurs il continue à vivre la plus grande partie de ses jours. Il y assiste à la succession régulière et fugitive des saisons, il en goûte la paix ou les tempêtes brusques, il y cultive les fleurs modestes ou délicates tour à tour, il en aime la pierre ardente, le terreau salubre, les eaux et les fleurs, et son attentive dilection ne s'attache pas moins aux gens de là-bas qui peinent ou qui chantent, qui songent ou s'épanouissent parmi la gaîté bruyante de leurs fêtes. Surtout il se penche avec tendresse sur le front candide de l'enfance, ou il s'émerveille à la grâce jeune et spirituelle des filles,

> Sous les abeilles mauves de la glycine,
> Ces jeunes filles qui se taisaient,
> Toutes blanches comme un chœur de Racine,
> Tandis que les colombes se baisaient...

Tant de douceur calme selon l'heure paisible ou sous le ciel que les nuages tourmentent n'empêche pas que parfois l'âme se sente exaltée à des desseins plus sévères : « Sois donc amer », se conseille-t-il alors à soi-même, ou bien il songe à « s'en aller ». Mais qu'on l'apprécie plutôt par ce tableau d'*août*, cette action brève et ce paysage véritablement saisissants :

> Elle venait d'un blanc village de Cerdagne,
> La fille aux pas légers dans la poussière d'août ;
> Je la revois devant un Calvaire, debout,
> A l'heure fraîchissante où bruit la campagne.

Les yeux rivés au Christ sans doute elle priait,
Mais rien ne trahissait l'oraison à ses lèvres,
Non plus que la veillée inquiète des lièvres
Aux luzernes tandis qu'un chien lointain criait.

J'étais caché moi-même et de son jupon rouge
La fille en s'éloignant m'éventa sans me voir;
Son village, c'est tout ce que j'ai pu savoir,
Les gendarmes l'ont dit; et l'adresse d'un bouge.

Quand dans la sobriété on possède de telles qualités d'évocation sûre et discrète, on est armé pour aborder des thèmes plus amples, pour se risquer à quelqu'un des motifs essentiels et éternels où s'affirme l'âme des poètes les plus grands.

Si uniquement l'art des vers se constituait des plus éminentes qualités d'une diction parfaite, précise, élégamment imagée et de la plus intelligente exactitude des images, M. John Charpentier n'aurait rien à envier à qui que ce soit. Ses **Images de France** se présentent, lui-même l'auteur le confesse, ainsi qu'une planche d'Epinal dont chaque carré s'emplirait des quatorze vers d'un sonnet. Sonnets d'histoire de France, mise en tableaux, mais si justes, si vivants et évocateurs qu'on assiste chaque fois au réveil soudain et sûr de toute une époque; aucune faute de goût, aucune surcharge d'archaïsme ou par souci d'archéologie. Je m'en doute bien; mon confrère, mon ami de la rubrique voisine de qui les lignes studieuses et doctes succèdent dans chaque fascicule du *Mercure* aux miennes, s'est dûment appuyé sur ses très spéciales aptitudes critiques pour discerner, en chaque période, le trait et la nuance qui au mieux la présenteraient. Je n'en saurais être surpris, car (du moins quand il ne prétend pas susciter par de hasardeux rapprochements l'histoire littéraire du Symbolisme sans s'y être sans doute, de soi-même, assez diligemment appliqué), il ne se laisse pas aisément duper aux surprises de l'impromptu et de l'aventure; nul mieux que lui n'est averti, mais aussi le métier du vers, il le connaît en ses replis mystérieux, comme — autre critique qui se délectait à la poésie — Taine aux sonnets, comme les siens, irréprochables; voici par les tercets qui le terminent, le portrait du *Roué* :

Il n'est pas don Juan, il n'est pas Lovelace;
Il est on ne sait quoi de brûlant comme glace,
Et qui fond aussitôt qu'on prétend le saisir.

Il joue, il fait l'amour, il se bat, il s'enivre.
Mais le régal d'esprit qu'il se donne à bien vivre
Lui plaît peut-être plus encor que son plaisir.

Certes dans un moment de surexcitation passionnée, quand l'on voit se consommer une flagrante injustice et l'égoïsme, la vanité, le mensonge triompher, je m'explique qu'on soit transporté par la colère, et que l'indignation fasse qu'on éclabousse de boue malodorante le visage arrogant des usurpateurs de gloire ou de renommée. Mais l'invective à froid, dans le calme et peut-être même sans danger, m'a toujours causé une irrépressible répulsion. Si fondée que je puisse estimer l'animadversion de M. Fernand-Demeure pour certains favorisés du hasard, je ne saurais m'empêcher de trouver qu'elle s'adresse à un individu ou à une catégorie sociale, ses « engueulades » trop travaillées pour être douées d'efficace et, en tous cas, superflues. Quand il serait acquis que ses blâmes et ses vitupérations s'adressent à qui les mérite, qu'en resterait-il? Jadis Laurent Tailhade, avec toute la verve de ses raccourcis et de ses élans spirituels, blasonnait, par exemple, Barrès de cette appellation : « C'est un requin avec de fausses dents », ou prenait à partie Pierre Loti, qu'en est-il resté? Ses bêtes noires n'en ont pas diminué dans la considération de qui que ce soit et lui-même ne s'en est pas grandi. Je crains qu'un sort analogue soit réservé à l'auteur de **Reposoirs**; il pourrait utiliser son savoir et sa passion à de meilleurs usages, abandonnant enfin sa recherche inutile de la brutalité, parade sans échos, pour des morceaux analogues à ceux que, dans ce recueil, il intitule *Musique, Orage, Apaisement, Désespérance* : là des qualités profondes et subtiles de poète se font jour.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Irène Nemirowsky : *David Golder*, Bernard Grasset. — Philippe Soupault : *Le grand homme*, Editions Kra. — Francis de Miomandre : *Baroque*, J. Ferenczi et fils. — Suzanne Normand : *Marie-Aimée*, Editions Crès et Cie. — Max Fischer : *Eloge d'un mari*, Editions Lemarget. — Marcel Brion : *Le caprice espagnol*, Editions de la Nouvelle Revue Française. — Henri Collet : *L'Ile de Barataria*, Albin-Michel. — Albert Bessières : *L'agonie de Cosmopolis*, Editions Spes. — Mémento.

Dans *La chose littéraire* où il a exprimé sur la profession d'éditeur tant d'idées originales, M. Bernard Grasset nous avoue qu'il. se désintéresse à peu près (intellectuellement, bien entendu) d'une bonne partie des livres qu'il publie. Il ne réserve sa sympathie qu'à un nombre limité d'ouvrages, et cela devait l'amener à créer cette collection « Pour mon plaisir » qui est une petite maison dans sa grande maison d'édition... Ainsi, il ne court pas le risque qu'on lui attribue de la tendresse pour des livres qui lui sont indifférents, et il montre qu'il a le courage de ses préférences. Il me semble que si j'étais éditeur, je n'agirais pas autrement. Je ferais faire leur entrée dans le monde à de bons ouvrages, ou du moins à des ouvrages que je jugerais tels, et comme il faut bien vivre, je vendrais, d'autre part, du papier imprimé. J'aurais de la sorte résolu, comme devraient le faire les écrivains eux-mêmes, pour la sauvegarde de leur dignité, le problème du « second métier »... Telles étaient les réflexions que m'inspirait la lecture de la petite note qui accompagne les envois de presse du roman de Mme Irène Nemirowsky, David Golder, et que M. Bernard Grasset a signée lui-même. Elle sonne clair comme un bulletin de victoire, cette petite note, qui prédit à l'œuvre de Mme Nemirowsky une fortune étendue, et la compare au chef-d'œuvre du grand Balzac : *Le père Goriot*... Mais on comprend l'enthousiasme sous l'influence duquel elle a été rédigée. David Golder est un récit plein de vigueur et de vie, et qui tranche de la façon la plus heureuse sur la production courante par son double caractère d'étude psychologique et d'étude de mœurs : un véritable roman ne devant et *ne pouvant*, à mon sens, se passer de l'une ou de l'autre. Petit juif de Russie, naturalisé Américain, David Golder, après avoir brassé maintes affaires à travers les pires

vicissitudes, est parvenu à occuper une place éminente sur le marché mondial. C'est « un homme de finances », comme disait La Fontaine, ou plus exactement un spéculateur. Il a le goût de la lutte, et ne fait pas « de l'argent » pour en jouir, mais pour attester sa puissance. Il est sobre, chaste, presque ascétique. Hélas! cet argent qu'il gagne — à quel prix! — sa femme, Gloria, et sa fille, Joyce, le dépensent pour lui dans la société d'odieux parasites. Sa femme, une harpie, qui le trompe et entretient à ses frais un gigolo sur le retour; sa fille, qui n'est pas sa fille, et se conduit comme une grue... N'importe. Il mourra à la tâche, « comme un chien », seul sur un bateau, d'une angine de poitrine. S'il n'est point aimé, il aime. Non Gloria, sans doute (l'épouse quand même, cependant); mais Joyce, son orgueil, la fleur de sa vie, l'incarnation de la beauté qu'il veut que prenne à ses yeux son effort — si vain, pourtant... Joyce en qui, bien qu'il sache qu'elle est l'enfant d'un autre, il continue de se leurrer de la survivance de son individualité misérable... C'est d'une vérité humaine très profonde, et d'un pathétique qui rejoint — je suis, ici, de l'avis de M. Grasset — le sublime de Balzac. Comme l'auteur de *La Comédie humaine,* au surplus, Mme Nemirowsky sait mesurer l'importance de l'argent dans la vie contemporaine, et montrer quelle force corruptrice il est. Chose curieuse! si cette romancière est Russe (elle a, en tout cas, des accointances avec la Russie), sa psychologie n'est point la psychologie larvaire ou médullaire d'un Dostoïewsky. Elle restitue à la volonté son rôle. Comme Balzac, encore, elle fait délibérément usage de ce grand ressort dramatique, et serait tentée, même, de le lier à l'idée d'une sorte de déterminisme. Si la vie mentale et sentimentale de Golder est complexe (encore que Mme Nemirowsky ne l'analyse pas) elle se développe, pour ainsi parler, dans un sens unique. De même que Grandet est l'avare, Golder est l'homme d'argent. Avant d'être le père, comme Goriot. Sont-ce bien, du reste, des sentiments paternels qu'il éprouve pour Joyce? Je ne le crois pas, et je l'ai déjà indiqué plus haut. Si Golder aimait Joyce, en effet, comme un homme peut aimer sa fille, il ne supporterait pas son dévergondage; il aurait souci de sa moralité, de sa dignité — il ne la mépriserait pas. C'est la jeunesse insolente et har-

die qu'elle représente qui le charme, en quelque manière charnellement; et il se peut qu'il épuise par elle, ou à travers elle, les plaisirs que l'argent procure, et qu'il a négligés, sinon dédaignés, pour l'argent lui-même... On le voit, le bonhomme a du subconscient, comme on dit. L'admirable est qu'il ne nous le laisse soupçonner que par induction. Mme Nemirowsky, à défaut de nous le rendre sympathique, a su nous apitoyer sur lui, en nous incitant, par son exemple, à faire un retour sur nous-mêmes. On se prend à murmurer, en constatant l'inanité de cette existence, le terrible avertissement : « Faites-vous un trésor qui ne périra pas dans les cieux... » Mme Nemirowsky excelle dans le dialogue, et donne du relief à ses moindres personnages. Son beau roman, dont l'habileté technique égale la qualité, pose, au moins, la question de savoir si on ne fait pas plus vrai — si même on ne dit pas plus — en faisant des portraits que de la dissection. La meilleure façon d'être psychologue — dans le roman — n'est-ce pas de suggérer, plutôt que d'expliquer? Une figure comme celle de Golder s'impose à la mémoire. Combien d'autres, en revanche, que nos analystes fouillèrent jusqu'au tréfonds, ne laissent aucune trace dans notre souvenir?

Il est intéressant de rapprocher de l'âpre roman de Mme Nemirowsky l'énigmatique image d'Epinal que M. Philippe Soupault a dessinée et peinte de la carrière d'un industriel dans **Le grand homme**. Ce grand homme, c'est Lucien Gavard qui, parti de rien, rivalise, la cinquantaine atteinte, avec les plus formidables constructeurs d'automobiles des U. S. A. Gavard dont le génie a compris l'importance de la publicité, ressemble vous devinez à qui... Mais il a une femme très belle et très orgueilleuse que son tourment nostalgique met à deux doigts de le tromper avec un nègre américain qui chante du Schubert... Ce nègre joue-t-il, ici, le rôle d'agent de liaison spirituel ou de trait d'union sentimental entre l'ancien et le nouveau continent? Peut-être... Il y a dans le récit de M. Soupault des intentions, mais qui me sont restées obscures. J'ai bien vu que Mme Gavard oscille entre deux pôles d'attraction et ne comprend que fortuitement ou par raccroc la beauté de l'effort de son mari. (La femme, récompense ou délassement du *guerrier*, comme disait Nietzsche...) Mais si

M. Soupault veut nous faire entendre que la vieille Europe ne trouvera le salut que dans la lutte avec l'Amérique, pour la suprématie matérielle, je crois qu'il se trompe. C'est parce qu'il existe des Gavard qu'il y a des Golder, et c'est parce qu'il y a des Golder qu'il y a des Gloria et tout le sale monde qui l'entoure... N'importe, M. Soupault est un artiste intelligent, ou mieux : cérébral. Il écrit une langue simple, directe, toute en petites phrases nerveusement articulées, et sa narration logique est d'essence paradoxale.

J'ai été très heureux de voir quelle importance M. Robert de Smet a le bon goût de reconnaître au théâtre d'Alfred de Musset dans son étude, si spirituelle et si pertinente, de la collection « Le XIX[e] siècle » (1) : *Le théâtre romantique*. La preuve de cette importance, je la trouve dans la postérité florissante de l'auteur d'*On ne badine pas avec l'amour*, postérité qui va de M. Jean Giraudoux à M. Francis de Miomandre, dont le dernier roman, **Baroque,** rappelle très aimablement *Fantasio*. Siegel Altenberg, le héros de M. de Miomandre, s'agite avec une grâce vaine, comme le délicieux fol de Musset, dans un royaume d'Allemagne romantique... Il aime. Il est aimé. Il y a un tyran, une révolution d'opérette, un poète vieillissant qui ressemble à Gœthe (Eitel von Marbach), une dame qui ressemble à Mme de Sein (Mme de Melssen) dans le récit de M. de Miomandre. Si Stiebel ne cueille pas des bluets comme Fantasio, il adore les fleurs et les bêtes. Il en parle de la manière que leur parlait le divin François. M. de Miomandre est un poète.

Marie-Aimée est une jolie fille qui aime l'homme — ce qui est « de l'homme » — l'amour... Elle est née sous le signe de Vénus. Aussi a-t-elle du goût, le sens artistique, plutôt, qu'une femme du peuple peut avoir. Elle fait de charmants chapeaux. Mais son mari la roue de coups, et malgré le plaisir qu'il lui procure d'autre part, elle n'y peut plus tenir, à la fin, et s'enfuit. Elle poursuivra, quand même, son destin, c'est-à-dire qu'elle passera d'un mâle à l'autre, de déception en déception, toujours en quête de l'idéal chanté par les romances... Un type vrai. Mme Suzanne Normand (je lui crois quelque ressem-

(1) Les Œuvres représentatives.

blance avec Claude, la protectrice et la conseillère indulgente de Marie-Aimée...) a pitié de son héroïne; et c'est un livre ému qu'elle a écrit.

Cinq nouvelles composent le recueil **Eloge d'un mari**, où, dépouillant le vieil homme, c'est-à-dire « l'auteur gai » qu'il fut quand il collaborait avec son frère Alex, M. Max Fischer se révèle un artiste sensible. Il y a, en effet, de l'observation, mais mélancolique, encore que nuancée d'humour, dans *Le souvenir de la vivante*, et le premier des récits de M. Fischer, celui auquel le volume emprunte son titre, vaut, surtout, par ce qu'il sous-entend. De quoi est faite la galanterie de ce grison, si sensible à la douleur de son épouse — une ancienne femme galante — qu'un joli gigolo a lâchée?... A cette indiscrète question, M. Fischer vous laisse toute latitude de répondre, pourvu que vous n'abondiez pas dans le sens de l'intéressée...

Le caprice espagnol de M. Marcel Brion est moins un roman qu'une fantaisie ou qu'une suite de variations, tantôt spirituelles avec amertume, tantôt sentimentales avec ironie, sur le thème de la recherche de la personnalité. Bernard, descendu sur le quai de Cordoue, laisse, dans le train où elle l'attend, sa maîtresse, et sous le nom d'André Arden, ayant fait peau neuve, mène dans la vieille cité des Abencérages l'existence d'un héros de Le Sage, de Stendhal et de Maurice Barrès... Il se débarbouille du précieux français dans le précieux espagnol, en étudiant Gongora; de l'amour français dans l'amour espagnol en aimant la danseuse Juanita... Caprice. *Capricios*. Pour corser de romanesque le dilettantisme de son récit, M. Brion emmène André Arden à Saragosse, encadré de deux mendiants, et l'y fait cambrioler une église... Qu'est-ce que tout cela prouve? demandera-t-on. Rien, mon Dieu! sinon que M. Brion a du talent, et qu'il sacrifie peut-être à la mode des intellectuels d'aujourd'hui.

Cervantès fut-il un initié? Telle est la question que l'on se pose, après la lecture du très curieux roman de M. Henri Collet : **L'Ile de Barataria**, auquel le prix National de Littérature a été décerné. Sur les traces d'un descendant de l'hidalgo Alonso Quijano, l'authentique modèle de don Quichotte,

M. Collet nous emmène, en tout cas, dans un lieu de la Manche Castillane où des nécromants entretiennent le culte de Merlin, « des enchanteurs le père », et il nous fait assister à des scènes d'un caractère tel qu'elles nous reportent de plusieurs siècles en arrière... L'artiste qu'est M. Collet se double d'un érudit, et c'est tout bénéfice de redécouvrir l'Espagne en sa compagnie.

Sur le thème de l'or, Mme Nemirowsky n'avait voulu faire qu'une peinture de mœurs et de caractères dans *David Golder*. C'est, en s'inspirant du même thème, un essai philosophico-social, sous forme de roman d'anticipation que nous offre M. Albert Bessières dans **L'Agonie de Cosmopolis**. M. Bessières imagine en l'an 1947, dans Martigues, cette « Venise provençale » si admirablement célébrée par M. Charles Maurras dans *La république de Martigues,* une effroyable révolution, causée en partie par l'aveugle égoïsme des classes possédantes. Point de doute pour M. Bessières que la civilisation matérielle au milieu de laquelle nous vivons ne pousse la stupidité jusqu'à se dévorer elle-même. Et les choses qu'il dit, à ce propos, sont à retenir. Est-ce, comme il l'espère, et même semble le croire, le catholicisme qui nous sauvera? Mais ce catholicisme, d'essence chrétienne, n'est pas le gardien des coffre-forts que dénonçait M. Edouard Herriot, et la tâche que lui assigne M. Bessières est, à la fois, belle et sage.

Mémento. — M. Pierre Zenda nous fait faire le tour du monde à la recherche de toutes les variétés possibles de l'amour dans *Charleston* (Albin Michel). Il nous confie, pour mieux dire, à une émoustillante cicérone qui ne s'encombre pas... de préjugés, et le voyage que nous accomplissons, quoique érotique, n'est pas fatigant, mais amusant. — *Danger de mort,* de M. Jean Guirec (Nouvelle Revue Critique) pose le problème de la culpabilité par intention. Un homme jaloux d'un autre pense à sa mort, et souhaite, peut-être, l'accident qui la provoquerait. Cet accident se produit. En est-il effectivement responsable ou est-ce assez qu'il l'ait imaginé pour être criminel?... — « Quels coquins que les honnêtes gens! » s'écriait naguère un personnage de Zola, paraphrasant une épigramme du XVIIe siècle. « Qu'un coquin peut donc être honnête! », dira-t-on après la lecture du roman de M. Ranson : *Le sac et la corde* (Nouvelle Revue Critique). Un gaillard qui a fait les métiers

les plus inavouables y joue, il est vrai, le rôle de justicier... Thème romantique. Mais traité avec humour. Le roman de M. Ranson, qui se passe entre Marseille et Toulon, et évoque la pègre cosmopolite de ces deux ports, est pittoresque, en outre.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Mandragore, de Machiavel, par la Compagnie des Comédiens associés, au Théâtre Albert-Ier. — *La Grande Vie;* 3 actes de MM. Yves Mirande et Henri Géroule, au Palais-Royal. — *Enfin une femme du monde;* 3 actes de M. S. Geyer, à la Potinière. — *La Fin du Monde;* 3 actes de M. Matéi Roussou; spectacle de la Compagnie Aide et Protection. — M. M. Rostand poursuit brillamment sa carrière. — Une image hardie de Molière.

La Mandragore, œuvre de Machiavel, poète comique, fut jouée pendant la Renaissance du XVIe siècle, devant ces parterres de pape et de cardinaux qui s'éjouissaient de choses à faire rougir un singe.

Ce n'est pas seulement un chef-d'œuvre de facétie très licencieuse, mais c'est aussi une comédie satirique très violente, pleine de vigueur et de verve truculente. Action adroite et rapide, dialogue vif et brillant d'esprit.

Aidé de Ligurio, spirituel et entreprenant aventureux (ancêtre de Figaro), un amoureux se joue d'un sot de mari. Ils le persuadent qu'en faisant absorber une potion de mandragore à sa femme, le couple aura enfin ce qu'il désire : un enfant. Le seul point délicat est que, dit-on, le premier homme qui approchera la belle et vertueuse Lucrèce mourra empoisonné par les émanations de la drogue. Le mari y consent : peu importe, ce sera le premier venu. On comprend que ce sera l'amoureux Callimaque et que, s'il devait en mourir, ce ne serait que de bonheur.

Le trait le plus caustique, le plus plaisant aussi de la pièce, est celui dont est tracé le moine Timothée, cet excellent religieux, pour qui ce n'est qu'une obédience naturelle d'engager, de convaincre avec l'Ecriture Sainte elle-même, la fidèle Lucrèce à coucher avec Callimaque. Le moine ayant, bien entendu, reçu, pour son bel office, une bourse.

Cette exhumation extrêmement heureuse, contribuera à un classement plus exact de Machiavel. Elle rappelle qu'il ne fut pas uniquement l'auteur du *Prince*. Pour ma part, je considère

la Mandragore comme son ouvrage le plus durable, car si son *Prince* est une œuvre curieuse, remarquable par la hardiesse de certaines idées et une certaine robustesse du style, ce n'est en vérité qu'une dissertation politique. Machiavel voulant délivrer sa patrie du joug étranger et des discordes intestines demandait un tyran, tel que César Borgia, qui ,pour atteindre ce but, ne reculerait devant rien — parjure, trahison, assassinat. Ce patriotisme exaspéré de Machiavel paraît bien avoir été et rester encore le principal élément de sa gloire en Italie, aux dépens de ses justes titres littéraires. (On m'a signalé une préface italienne de la fin du siècle dernier, où son nom est accolé à celui de Mazzini, comme précurseurs de l'unité italienne). Et la même cause lui a valu, à l'étranger, sa réputation, généralement de mauvais aloi, par réaction contre les ambitions italiennes.

J'ai eu l'occasion de m'intéresser particulièrement à Machiavel lorsque j'ai travaillé à faire renaître en France l'œuvre du jésuite espagnol Baltasar Gracian, dont on l'a maintes fois rapproché. En effet, il y a entre eux des traits communs : dédain du vulgaire, mépris des faibles, culte du succès, préceptes sur l'art de dissimuler. Mais il y a entre eux une différence fondamentale. Tandis que Machiavel poursuit un but de politique et d'actualité, Gracian fait une œuvre de moraliste (dans le sens intégral du mot) valable pour tous les temps et tous les hommes. Gracian est d'un intérêt permanent parce que ses souples règles effectives s'adressent à tout homme cultivé qui vit en société, et non pas, comme celles de Machiavel, seulement à quelques princes ou *condottieri*. De plus, Gracian possède un degré plus haut de finesse, d'acuité et de profondeur psychologique. Et je ne parle pas de sa propriété incomparable à condenser, plus que personne jamais ne le put faire en un si bel amalgame, la pensée et les mots.

§

Au Palais-Royal et à la Potinière, j'ai vu deux bien tristes bouffonneries. Dans les deux pièces, l'intrigue est remplie par des personnages de service, garçons bouchers, valets de chambre, femme de chambre, qui, empruntant subrepticement les habits, le linge, de leurs maîtres ou de leurs maîtresses,

s'ingénient à les copier dans les façons et dans les jeux de l'amour. Ici et là, les auteurs concluent que les uns et les autres se valent, sont identiques. Grossièreté et bêtise, voilà tout ce que l'on peut dire de **La Grande Vie;** niaiserie et bêtise, ce que l'on peut dire de **Enfin une femme du monde.**

A propos de *Enfin une femme du monde,* je veux citer un mot délicieux que l'un de mes amis m'a rapporté. C'est dans *L'Homme n'est pas parfait,* un petit chef-d'œuvre de vaudeville réaliste et même philosophique, de Lambert Thiboust et Théodore Barrière. Le protagoniste, Boireau, fort de la Halle et poivrot, dit : « Moi d'abord, je n'aime que les femmes du monde : quand on a fini de rire, eh bien! alors, on peut causer. » — J'ai vu cela, précisait mon ami, avec Grenier, l'inoubliable (pour ma génération) créateur de Calchas.

§

Encore l'inconscient, si cher à nos auteurs de génie,... du genre Lenormand! mais dans **La Fin du Monde,** ce n'est pas un inconscient d'espèce libidineuse. La thèse de M. Roussou, c'est que nous tous, sans le vouloir et même sans nous en douter (pauvres nigauds que nous sommes, croit l'auteur), nous vivons dans l'hypocrisie. Pour nous en faire sortir, il nous faudrait la conviction qu'un cataclysme va, dans quelques heures, nous anéantir. Donc, on nous propose ce postulat : en mai 1910, il y eut une comète (qui, si je m'en souviens bien, fut fort indifférente au public). Mais, à Marseille et environs, on aurait cru, non seulement dans le populaire, mais dans les milieux beaucoup plus relevés, que cet astre malin allait produire la fin du monde. Oh! ce Midi! Alain Forget, romancier célèbre, se piquant de psychologie générale, veut mettre à profit cette circonstance pour expérimenter ses théories sur l'insincérité humaine, curable uniquement par l'imminence de la catastrophe finale. Il laisse donc croire à son entourage, et (si j'ai bien compris) il finit par croire luimême, à force de suggestion, que ce monde n'a plus que de courts moments d'existence. Sur quoi il échange, avec sa femme (depuis vingt ans sa compagne très aimée), une longue série de confidences — qui remplit tout un acte, et qui, en somme, constitue l'essentiel de la pièce — d'où résulte que,

sous la sincérité de son amour pour elle, il y avait un hypocrite qui s'est offert d'autres passions amoureuses. Sa femme, de son côté, pour ne pas être en reste, lui fait confidences analogues. Charmant soir de la vie — à supposer les circonstances données — que d'employer les derniers moments à faire des confidences affligeantes à ceux que l'on aime.

Au dernier acte, la comète s'étant démontrée inoffensive, la vie ordinaire reprend dans le ménage, sinon avec autant de confiance mutuelle, du moins avec une résignation satisfaisante.

Ce qu'il faut admirer, ce sont les artistes d'*Aide et Protection*, pour leur zèle désintéressé, et pour le talent montré par la plupart d'entre eux. J'espère qu'ils nous donneront quelque occasion de leur témoigner nos sympathies plus vivement, à l'occasion d'une pièce moins grise, moins factice et moins traînante.

§

M. Maurice Rostand poursuit brillamment sa carrière. A propos de sa nouvelle pièce, *L'Homme que j'ai tué*, tirée d'une nouvelle datée de « l'été 1921 », il a accusé (*Le Journal* du 15 janvier) un jeune écrivain d'un tempérament très sympathique, très sensible, très droit, M. Marcel Sauvage, de l'avoir plagié :

> Il y a quelques semaines, un jury français dont plusieurs des membres avaient aimé *l'Homme que j'ai tué*, couronnait *Le Premier Homme que j'ai tué*, de Marcel Sauvage, touchante imitation de mon livre de jadis.

M. Marcel Sauvage vient de faire reculer et blêmir — sous son rouge? — le damoiseau étourdi :

> Au bas du premier conte qui donne son titre à l'ensemble de mon recueil, j'ai eu soin en effet de donner cette indication « septembre 1915, décembre 1918 », car, malheureusement, l'histoire du *Premier homme que j'ai tué*, notée en septembre 1915, à la suite d'une patrouille dans un secteur de Champagne, est une histoire strictement personnelle et terriblement vraie; M. M. Rostand — qui, sans doute, a fait la guerre dans les tranchées comme nous tous — a négligé cette indication.

Ma nouvelle, reprise et complétée en 1918, a été publiée en 1917 dans la revue *Soi-Même*, où la plupart de mes récits de guerre l'ont accompagnée. Quelques-uns seulement ont été réunis depuis en volume, les autres paraîtront prochainement et je ne doute pas que d'autres personnages, genre Maurice Rostand ou Norton Cru, ne viennent encore nous accuser d'imitation. C'est une mode lancée aujourd'hui par ceux de « l'arrière », contre ceux qui ont eu la naïveté ou la malchance d'aller au front.

Je n'irai pas jusqu'à affirmer, à l'instar de M. M. Rostand parlant de sa nouvelle, écrite « pendant l'été 1921 », que mon conte obtint un « retentissement énorme » et « me valut des lettres venant de tous les coins du monde », mais je le renvoie au *Mercure de France*, où M. Charles-Henry Hirsch crut à l'époque devoir lui consacrer une de ses plus émouvantes chroniques, au lendemain de l'armistice et bien avant que l'auteur du *Dernier Tzar*, qui part aujourd'hui en guerre, ne songe à utiliser les souvenirs des anciens combattants.

Dans laquelle des revues où il fut cité ou reproduit, M. Rostand a-t-il lu mon conte? Je n'en sais rien. Mais sa nouvelle, écrite « pendant l'été 1921 » n'en est bien évidemment qu'une imitation.

Les dates sont péremptoires, et la volée n'est pas mauvaise. Quant à la pièce elle-même, j'en écrirai quelques mots la prochaine fois.

§

Je n'avais pas encore remarqué dans le magnifique *Misanthrope* une bévue échappée à la vigilance rigoureuse de Boileau :

> Pourvu que votre cœur veuille donner les mains
> Au dessein que.... Etc.

ANDRÉ ROUVEYRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

A.-S. Eddington : *La nature du monde physique*, traduction G. Cros, Payot. — Maurice Schlick : *Espace et temps dans la physique contemporaine*, traduction M. Solovine, Gauthier-Villars. — Mémento.

C'est une œuvre bien curieuse — dans le double sens : intéressante et bizarre — que le gros livre d'Eddington sur **La nature du monde physique.** On sait peut-être que ce professeur à l'Université de Cambridge est, avec H. Jeans, le plus

illustre astronome anglais et qu'il fut l'un des premiers à vérifier les prévisions de la théorie d'Einstein quant à la déviation des rayons lumineux, émis par une étoile, lorsqu'ils frôlent, pendant une éclipse, le bord du Soleil. Il s'agit ici d'un exposé « populaire » des grandes théories physiques : théories de la relativité restreinte et de la relativité générale; théorie des quanta sous sa forme « classique » — c'est-à-dire périmée — et sous sa forme actuelle (mécanique ondulatoire, principe d'indétermination) (1).

Malgré leur apparente bonhomie, les ouvrages anglais sont souvent alambiqués; et je me demande comment le profane accueillera les longs et obscurs développements, qui traitent du temps en relativité restreinte (p. 50 et suiv.), de la courbure de l'univers (p. 138)), de la nouvelle théorie des quanta (p. 213). Je signalerai aussi qu'Eddington se trompe (p. 275) quand il prétend que « la charge électrique n'a nullement été promue au rôle d'acteur principal parmi les autres grandeurs de la physique »; perd-il de vue que la charge est une quantité fondamentale par le fait même qu'elle est un *invariant*? (2) Je préfère ce que l'auteur dit de « la lecture des graduations », base inébranlable de la science (chap. XII), et aussi les remarquables rapprochements entre « le devenir et l'entropie » (chap. V). Quelques passages sur le *temps* méritent d'être reproduits :

> Après avoir montré que l'idée scientifique du temps est un non-sens, Bergson consulterait sa montre et se hâterait vers la gare pour ne pas manquer son train (p. 53). Si l'on regarde l'espace dans un miroir, le monde continue à suivre un sens; si l'on fait de même pour le temps, le drame de l'univers tourne à la plus insensée des farces (p. 82)).

Tout ce qui concerne le principe d'indétermination (p. 225, 226, 229, 230, 233, 293) apporte de grandes précisions au

(1) Regrettons d'assez nombreuses erreurs de traduction (p. 23, 140, 240, 251, etc.) et surtout le mot barbare « ligne-monde » (p. 337), alors que tout relativiste en herbe devinerait qu'il fallait remplacer cette absurdité par *ligne d'univers*.

(2) Il n'est fait mention ni de l'univers à cinq dimensions, qu'introduit la mécanique ondulatoire, ni des nouvelles idées d'Einstein, essai de synthèse entre la gravitation et l'électromagnétisme.

point de vue de la théorie de la connaissance : avec Heisenberg, on peut souscrire aux affirmations suivantes :

La question de savoir si une connaissance complète du passé peut permettre de prédire l'avenir ne se pose pas, parce que la connaissance complète du passé implique par elle-même la contradiction (p. 233). La physique n'est plus maintenant attachée à un cadre de lois impliquant le déterminisme (p. 293).

Mais, ne voilà-t-il pas qu'Eddington, dans sa candeur toute britannique, se met à pousser un profond soupir de soulagement, en se figurant échapper à ce que d'autres appellent le *cauchemar* du déterminisme. Il croit que nous allons assister à une résurrection du libre-arbitre pour certains phénomènes à l'échelle humaine, sans se rendre compte que cette « liberté » ultramicroscopique se résout, pour nous, grâce au jeu des lois statistiques, en un inflexible déterminisme. Et ce n'est pas « la science de 1927 » (comme il dit), qui aura changé tout cela...

La dernière partie est quelque peu attristante pour la nature humaine : l'auteur croit qu'il y a « une sorte de vérité à la base de l'illusion » (p. 318), et son mysticisme, pour les mêmes causes affectives, va rejoindre le spiritisme de cet autre grand savant anglais, Oliver Lodge. Certes, Eddington reconnaît que « le mysticisme a souvent été associé à des extravagances » (p. 335); il parle même (p. 336) de « déséquilibre de l'individu » et de « caractères pathologiques », mais il passe outre. Il ne trouve rien de mieux que d'établir un parallèle — quelque peu puéril — entre la foi et l'humour (p. 332) et ressuscite l'argumentation usée sur les erreurs des sens (p. 336), en taisant les recoupements individuels et les confrontations interpsychologiques, qui, en fait, éliminent totalement ces erreurs. Il a le grand tort de ne pas « se limiter à sa profession normale » (p. 339), en ignorant sa méconnaissance aussi parfaite de la psychologie. Non, « la partie de [son] système, qui soulève le plus de protestations » n'est pas « le rôle attribué à l'esprit et à la conscience » (p. 343); ce sera bien plutôt, à mon avis, cette perpétuelle confusion entre affectivité et intelligence; et il signe sa propre condamnation en écrivant :

Les idées philosophiques mises ici en avant ne peuvent revendi-

quer l'attention que dans la mesure où elles dérivent directement de l'étude et de la compréhension des travaux scientifiques modernes (p. 8);

car il y a d'autres « travaux scientifiques modernes » que les recherches physiques, par exemple ceux qui portent sur les « caractères pathologiques » et les « déséquilibres ».

En terminant, nous ne pouvons nous dispenser de citer un passage, qui « fera bondir » tout esprit scientifique, ou même tout homme de bon sens, et qui dénonce l'insigne faiblesse des derniers chapitres :

Avant d'entrer dans une salle..., je dois m'assurer de bien poser mon pied sur une planche qui se déplace à une vitesse considérable autour du Soleil (p. 337).

Ce serait grave, si c'était le Soleil qui devait poser son pied sur le pas de la porte. Mais les lois de la relativité — même préeinsteiniennes, même galiléennes — nous enseignent que le pas de la porte et moi possédons une vitesse relative *nulle*. Et la position d'Eddington se résume dans l'historiette qui suit : « Si les lois de l'Univers n'étaient pas ce qu'elles sont, on verrait la pluie monter vers le ciel, etc... Malheureusement, ces lois sont ce qu'elles sont. Alors tout ce que je viens de dire, cela n'existe pas. »

§

Avec Maurice Schlick, nous quittons les chimères de l'illusion et la prétendue « sorte de vérité », qu'elle renferme à la base. Nous lecteurs ont déjà entendu parler (3) de ce professeur à l'Université de Vienne, qui est, avec Reichenbach, l'un des philosophes de langue allemande, qui ont le mieux compris les théories relativistes. Son opuscule (d'une centaine de pages) en est déjà à sa quatrième édition; il vient de paraître, en français, sous le titre **Espace et temps dans la physique contemporaine** (*Introduction à la théorie de la relativité et de la gravitation*); son but est de

contribuer, pour sa part, à faire jouer à ces admirables théories le rôle, qu'elles méritent, dans la vie intellectuelle de nos jours...

(3) « Mouvement scientifique » du *Mercure de France*, 15 novembre 1929.

Ce sont là des résultats d'une importance telle que personne qui s'intéresse aux sciences exactes ou à la théorie de la connaissance ne peut les regarder avec indifférence. Il faut chercher beaucoup dans l'histoire des sciences pour trouver des conquêtes d'une valeur semblable..., car les derniers fondements de notre connaissance de la nature sont plus profondément modifiés par Einstein que par Copernic (p. 4). Les raisons, pour lesquelles la relativité doit être préférée à tous les autres systèmes et considérée comme le seul *vrai*, sont exactement les mêmes que celles qui nous font apparaître la conception de Copernic comme supérieure à celle de Ptolémée; c'est que celle de Copernic aboutit à une mécanique céleste incomparablement plus *simple* (p. 33). L'espace en soi ne possède aucune structure : ni la constitution euclidienne, ni la constitution non-euclidienne ne lui appartient en propre, pas plus qu'une droite ne possède la propriété d'être mesurée en kilomètres, et non en lieues. Toutes les déterminations du temps sont liées aux événements physiques d'une manière aussi indissoluble que les déterminations spatiales le sont aux corps physiques (p. 36). C'est seulement l'union, comprenant ensemble l'espace, le temps et les objets, qui a une réalité autonome (p. 69).

L'auteur insiste à plusieurs reprises (p. 2, p. 11, p. 19, p. 20) sur la *déchéance de l'éther :* le mot « éther » doit être remplacé tout simplement par le mot *vide,* car l'existence d'un tel corps « n'est nulle part constatable »; il n'existe aucunement « comme substance dans le sens traditionnel du terme »; la croyance à l'éther-substance « est inconciliable avec le principe de relativité; le champ électromagnétique doit plutôt être considéré comme quelque chose d'indépendant, qui n'a besoin d'aucun *support* ».

L'ouvrage se termine par des considérations générales du plus puissant intérêt :

Toutes ces nouvelles notions ont, ces temps derniers, provoqué un étonnement énorme et amené les gens insuffisamment renseignés à combattre la théorie d'Einstein (p. 79). Et cependant, avec elles, on n'est nullement contraint de sacrifier un quelconque des avantages que la conception positiviste possède incontestablement (p. 89). La coopération générale de la pensée physique, mathématique et philosophique a permis de répondre, au moyen de méthodes exactes, à des questions cosmologiques qui semblaient destinées à rester toujours l'objet de vagues conjectures (p. 78). La philosophie a pour tâche de mettre à nu les dernières suppositions

des sciences et d'établir entre elles un accord (p. 79). L'analyse einsteinienne de l'espace et du temps se trouve placée sur la même ligne d'évolution philosophique que les critiques de la notion de substance et du principe de causalité faites par David Hume. Il n'est pas facile de dire de quelle façon cette évolution se poursuivra. En tout cas, la méthode qui y est appliquée est la seule féconde pour la théorie de la connaissance : une critique rigoureuse des notions fondamentales de la science, qui en élimine tout ce qui est superflu et met de plus en plus nettement en évidence leur contenu véritable et définitif (p. 91-92).

Comme on l'a vu dans la chronique citée plus haut, Maurice Schlick est nettement empiriste, « farouchement » empiriste pourrait-on dire : l'expérience — mieux : l'expérimentation scientifique — est la source unique de vérité *dans tous les domaines.* Il attache aussi une grande importance à la recherche de la *simplicité,* notion qui reprend, en les épurant, « l'économie de pensée » du physicien autrichien Ernst Mach et la « commodité » d'Henri Poincaré; ce concept nous avait semblé fondamental dans un ouvrage publié il y a près de dix ans (4). C'est dire que nous n'apercevons aucune divergence notable entre nos propres idées et les conceptions défendues dans ce livre.

MÉMENTO. — *Larousse mensuel* (février 1930). Cette publication commence la publication d'une série d'études sur le mouvement scientifique depuis le début du siècle. L'auteur de ces lignes s'est chargé de la *physique :* il y examine successivement la relativité [illegible] ses divers perfectionnements, les invariants et la vraie figure de l'univers, la réalité des molécules, l'électron, le quantum d'action, la structure de l'atome et le postulat d'ignorance, la nature de la lumière. Nous avons rassemblé les portraits des principaux représentants de la physique actuelle : le Hollandais Lorentz, les Anglais J.-J. Thomson et Rutherford, les Américains Millikan et H.-A. Compton, le Danois Bohr, les Allemands Planck, Einstein et Heisenberg, les Français Langevin et L. de Broglie, l'Autrichien Schrœdinger. Nous avons enfin schématisé trois des expériences fondamentales réalisées dans ces dernières années : la méthode de la goutte équilibrée (pour la mesure de la charge de l'électron), la variation de fréquence des rayons X (par diffusion sur les électrons) et la diffraction des électrons par les cristaux. MARCEL BOLL.

(4) *Attardés et précurseurs* (Les tendances actuelles de la philosophie française), Chiron, Paris, 1921 (notamment p. 181-192).

SCIENCES MÉDICALES

Dr Raymond Mallet : *Les Délirants*, Gaston Doin, éd., 1930. — Dr Henri Drouin : *Femmes Damnées*, Nouvelle Revue Française. — Dr Helan Jaworski : *Comment rajeunir*, Albin Michel. — Dr Léopold-Lévi : *Le Tempérament et ses troubles* (Les glandes endocrines), édition J. Oliven. — Dr J. Flesch : *Maladies professionnelles et Hygiène du musicien*, Payot. — *L'Evolution psychiatrique*, éditions A. Chahine. — Drs Edm. et Et. Sergent et L. Parrot : *La découverte de Laveran*, collection du Centenaire de l'Algérie, Masson et Cie. — Dr Riser : *Le liquide céphalo-rachidien*, Masson et Cie. — Dr Hermann Werner Siemens : *Théorie de l'hérédité : Hygiène des races et politique de peuplement*, Amédée Legrand. — Dr A. Hesnard : *Psychologie homosexuelle*, Stock. — Dr G. Espé de Metz (Général X...) : *J'en appelle au monde civilisé* (Lettre ouverte aux Membres de la S. d. N.), Brumauld, éd.

Nous avons déjà loué les qualités d'élégante lucidité du précédent livre de Raymond Mallet sur *Les Obsédés.* Nous les retrouvons au même degré dans Les Délirants. Une langue précise et nuancée rehausse la clarté clinique. Ce travail montre quelle vie peut insuffler à des schèmes un savant que mène une sensibilité d'artiste. Longtemps la question des délires est demeurée dans le cadre étroit de la symptomatologie psychiatrique; aujourd'hui, des théories pathogéniques s'ébauchent qui l'orientent vers la pathologie générale. C'est cette évolution, avec ses caractères d'imprécision, de précarité, qui est envisagée dans ce petit volume, d'un point de vue surtout clinique. Mallet définit d'abord le délire. Il montre que, malgré ses multiples aspects, il est *un.* Il traduit, dit-il, une perturbation temporaire ou définitive (délire aigu ou chronique), qui porte à la fois sur un ou plusieurs processus idéo-sensitivo-moteurs et sur ce qu'on appelle l'auto-conduction mentale. Le trouble de l'élaboration de l'image mentale fait de celle-ci un élément irréductible qui polarise une grosse charge affective et devient le point de départ d'une activité automatique de la pensée en conflit avec l'activité volontaire. L'auteur insiste comme il convient sur cet automatisme et sur ce conflit. Le *conflit* persiste dans l'obsession, le malade ayant conscience de son état morbide, luttant et gardant son comportement normal au point de vue social. Le conflit n'existe plus dans le délire. Le délirant, au contraire de l'obsédé, accepte l'idée morbide, l'incorpore à son moi. A son syndrome d'automatisme se surajoute un syndrome de passivité. Le *terrain* joue un rôle, surtout la « cons-

titution mentale » (émotive, imaginative, paranoïaque, mythomaniaque, etc...) du sujet, et aussi, beaucoup plus qu'on ne le croyait, l'infection et l'intoxication, ce qui introduit de plain-pied cette question dans la pathologie générale.

Après nous avoir montré les « matériaux du délire », Mallet étudie le mécanisme de la « construction délirante », les délires primitifs, les délires secondaires, et voici sa conclusion, quoique le terme « conclure » ne convienne guère à la fin d'un essai de mise au point d'une question qui est loin d'être résolue à l'heure actuelle :

Une théorie se dessine, dont il est intéressant de noter aujourd'hui les traits saillants, qui tend à faire du délire, quelque forme clinique qu'il revête, hallucinatoire ou interprétative, aiguë ou chronique, une réaction mentale à des processus organiques. Cette réaction marque un retour vers les modes de penser infantile, primitif, à la faveur de la libération d'automatismes neuro-psychiques, normalement soumis au contrôle de l'autoconduction. Ainsi le délire rejoindrait l'obsession dans le domaine de la pathologie générale : la lésion organique serait de même nature, mais plus ou moins évoluée, et la réaction obsessive, ou délire, dépendrait à la fois de cette évolution et de son retentissement mental.

Dans **Femmes Damnées**, le D[r] Henri Drouin passe en revue les différentes manifestations médico-psychologiques de la carence sexuelle féminine. Après avoir dit : « doit être considérée comme en état de carence sexuelle toute femme qui n'accomplit pas *intégralement* (il souligne) l'acte sexuel », il ajoute : « la carence, c'est la non-absorption ». Il manque au sujet des substances « mystérieusement équilibrantes ». Le lettré, romancier apprécié, n'a pas manqué d'enrichir sa propre observation des grands exemplaires littéraires. Il trouve dans la cousine Bette, dans son caractère et sa vie, le type de la vierge prolongée; dans Madame Bovary, son histoire, ses aventures successives, le type de l'insatisfaite; dans Phèdre, son « supplice », le type de la femme abandonnée. Il étudie ensuite les « refuges » de l'instinct sexuel qui se « sublime » : les refuges érotiques, les refuges moraux, les refuges intellectuels, les refuges antisociaux (dont j'ai moi-même énuméré les diversités dans *La Chasteté perverse*), et enfin décrit quelques succès thérapeutiques. La chasteté mor-

bide se traite par les « extraits génitaux mâles », en piqûres ou en comprimés. Ah! ces médecins!

Le **Comment rajeunir**, du docteur Hélan Jaworski, expose la méthode personnelle de l'auteur. Elle est précédée d'un historique rapide. La vieillesse normale n'est pas redoutable, mais la déchéance. La mort naturelle est rare. On meurt presque toujours « d'accident ». L'histoire — ou la légende — cite quelques reviviscences spontanées. Il y a eu quelque très vertes vieillesses, dont celle de Gœthe, à 74 ans, amoureux fou d'une jeunesse de 19 ans, et celle d'un certain Thomas Parr qui fut condamné pour viol, à 102 ans. Jadis, le roi David se retonifiait aux émanations de la jeune Sulamite. On cherchait la formule de l'élixir de longue vie. Les Egyptiens utilisaient l'infusion de sang jeune. Les Romains buvaient le sang des gladiateurs vaincus. Jaworski raconte que la comtesse Bathori, de Hongrie, se baigna dans le sang chaud de 650 jeunes filles égorgées. On essaie de se rajeunir par l'hygiène, le naturisme, la désintoxication. Les excès ne sont pas toujours nocifs, et il y a, dans certaines magnifiques vieillesses, un facteur *x*. L'auteur cite les méthodes de Brown-Séquard, qui donnait de l'extrait testiculaire; de Steinach, qui, par une ligature du canal déférent, stimulait une partie de la glande sexuelle; de Voronoff, bien connu; de Doppler, qui dénude les artères testiculaires pour les maintenir dilatées; de Busquet, qui utilise le sérum de jeune taureau. La sienne consiste à injecter de petites quantités de sang de sujet jeune, choisi avec toutes les précautions indispensables. Il fit, au début, des injections sous-cutanées; actuellement, des injections intra-veineuses. Il a éliminé les globules rouges et se sert de plasma jeune stérilisé. Il ne dépasse jamais la dose de 5 cm^3. La durée de la cure est d'environ quatre semaines.

On sait quel rôle jouent dans notre morphologie, notre constitution et notre caractère, les glandes à sécrétion interne. Le Dr Léopold-Lévi résume ce rôle dans **Le Tempérament et ses troubles**. Son travail, très complet et d'une écriture facile, est fait d'une série de petits tableaux agréables à parcourir. L'utilité et les méfaits de la thyroïde, des surrénales, des glandes sexuelles, etc... sur la forme du corps et le fonctionnement des divers appareils, sont résumés pour le grand public.

Le Dr Pierre Hoff a traduit le livre du Dr J. Flesch, de Vienne, sur **Les Maladies professionnelles et l'Hygiène du Musicien.** Le frère de l'auteur, le professeur Ch. Flesch, avait déjà écrit un très bel ouvrage sur *L'Art du Violon,* traduction française par Mme Joachim-Chaigneau. Ceci donna au médecin, qui fut pendant vingt ans l'assistant de l'illustre neurologue autrichien Bénédict, l'idée d'ouvrir aux musiciens et aux pédagogues le domaine situé à la limite de la musique et de la médecine, comprenant toutes les manifestations morbides conditionnées par la profession elle-même. La première partie, consacrée au fonctionnement normal, comprend les rapports entre la musique et la physiologie, l'hygiène, etc.. On a fait, en Allemagne des autopsies assez fréquentes de musiciens. Il semble que la circonvolution temporale supérieure soit très développée chez les créateurs et qu'une partie du lobe pariétal soit dans le même cas chez les exécutants virtuoses. Flesch énumère tous les stigmates professionnels.

Dans la deuxième partie, il passe en revue les névroses de coordination, les troubles de l'ouïe, de la vue, de la voix; puis consacre un chapitre à l'éducation musicale. Il admet — et je lui en laisse la responsabilité — que le musicien est souvent mené à des penchants sexuels douteux, à cause de la prépondérance de la sensation esthétique sur tous les autres sentiments. Ceci exercerait une influence néfaste « si l'artiste n'adopte que la mesure esthétique là où l'instinct physique devrait être la règle ». Flesch fait une différence entre les artistes créateurs et les artistes exécutants, ces derniers étant moins anormaux, mais combien embrasés.

Tandis que parmi les représentants de l'esprit et des connaissances scientifiques, chez qui la source de l'énergie plonge ses racines dans la fantaisie et la sensation esthétique, l'on rencontre fréquemment des égarements de la vie sexuelle (onanisme, homosexualité, fétichisme), on voit se développer de préférence, chez les musiciens exécutants, virtuoses, acteurs, une sexualité normale, mais exagérée, une activité immodérée de l'instinct sexuel. Chez les natures artistes, l'instinct sexuel se conserve jusqu'à un âge avancé, et, lorsque se développent chez elles des perversions sexuelles, ces dernières sont à interpréter plutôt comme des dérivatifs et des issues à un état embarrassant.

Il ajoute qu'une activité sexuelle, précédant de vingt-quatre heures la production en public d'une œuvre musicale, influence de manière très défavorable le rendement de cette dernière. Le caractère inerte de l'exécution, conséquence de la dépense prématurée de sensations d'ordre sensuel, est frappant. Il rappelle que l'excès de la volupté agit d'une manière très préjudiciable sur la voix.

L'Evolution psychiatrique, que présente l'éditeur A. Chahine, est une revue qui groupe quelques-uns des jeunes et audacieux psychiatres français. Le sommaire du n° 1 de la seconde série porte : Dr Allendy : *Les Représentations et l'Instinct de la Mort*; Dr H. Codet : *Intuition normale et pathologique*; Dr A. Hesnard : *Psychologie de l'Homosexualité masculine*; Dr E. Minkowski : *La notion du temps en psychopathologie*; Dr Gilbert Robin : *L'Onanisme chez l'Enfant.*

La collection du Centenaire de l'Algérie, qui se propose de dresser le bilan à la fois économique, intellectuel et social de notre occupation, a permis à MM. Edm. et Et. Sergent et L. Parrot de nous conter la passionnante histoire de **La Découverte de Laveran**. Médecin militaire à Constantine en 1880, A. Laveran découvrit le parasite du paludisme. Cette découverte a inauguré l'ère scientifique de la pathologie exotique; elle a ouvert, disent les auteurs, la voie aux recherches sur les maladies mystérieuses, convoyées par des insectes qui, bien plus que le climat, interdisaient l'accès des riches contrées tropicales à la race blanche. Grâce à Laveran, des milliers d'existences ont été sauvées et des territoires dangereux mis en valeur.

La moelle et les centres nerveux intra-craniens sont plongés dans un liquide dont l'importance est considérable. Le **Liquide céphalo-rachidien**, auquel l'éminent neurologiste Riser consacre un travail qui fait honneur à la science française. Son étude physiologique et chimique est ici poussée à fond. Son étude clinique aussi. On sait de quelle utilité il est pour la reconnaissance des affections de l'axe nerveux et de ses enveloppes. Les découvertes les plus récentes font l'objet de précieux chapitres. Les injections d'air permettent de localiser certaines tumeurs et d'étudier l'hydrocéphalie. Les injections colorantes dans les cavités du cerveau, recherchées

ensuite dans le liquide lombaire, permettent d'apprécier la perméabilité ou le blocage des grandes voies ventriculo-méningées. Enfin, l'injection proposée par Sicard et Forestier, de lipiodol, huile iodée stérile, opaque aux rayons X, permet de faire des radiographies qui décèlent et limitent certaines lésions.

Le livre du professeur Hermann-Werner Siemens, de Munich, sur **L'Hygiène des Races et Politique de Peuplement,** après un exposé simple, précis, rigoureux du problème de l'Hérédité en général, et tout particulièrement du Mendélisme, envisage tous les éléments du problème administratif et financier qui est à la base d'une bonne politique de peuplement.

La **Psychologie Homosexuelle**, de A. Hesnard, est la meilleure contribution médicale d'après-guerre à cette question qui hante notre littérature contemporaine. L'auteur note qu'il y a chez tout individu une sorte de prédisposition humaine à l'homosexualité. « La seule constatation — à la vérité essentielle — qui lui permette de mesurer le fossé creusé par la nature entre lui et les homosexuels, c'est la prépondérance ou l'exclusivité de leurs goûts érotiques. » Hesnard condense la documentation, de valeur très inégale, amassée sur le terrain de l'observation psychologique, et dresse le bilan des connaissances « que nous devons aux méthodes de recherche génétique ou analytique inspirées de Freud ». Il s'est appliqué à saisir, à leur moment d'origine, « les premières évasions de l'instinct sexuel hors du plan harmonieux de la vie ». Son livre envisage surtout l'homosexualité masculine.

Le Dr G. Espé de Metz (général X...), directeur du Service de Santé d'un de nos corps d'armée, s'est signalé par une œuvre très mélangée où, parmi les ouvrages techniques, se trouvent des livres de vers, des pièces de théâtre, des volumes de philosophie et de sociologie. Son dernier, au titre curieux : **J'en appelle au Monde civilisé** (Lettre ouverte aux Membres de la S. D. N.), ouvrage touffu et vivant, peut se résumer en ces deux directives :

...Substituer, dans le gouvernement des hommes, l'observation et le moyen scientifique au verbiage et à l'empirisme.

...A la suite du grand médecin militaire Ferdinand Palasciano (qui, au siège de Messine, en 1848, fut menacé d'être

fusillé, puis emprisonné pour avoir, malgré les ordres, relevé et soigné des blessés ennemis), et du Genevois Henri Dunant, affermir la Croix de Genève, étendre son domaine, obtenir le bénéfice et les avantages de la neutralité pour les non-combattants, pour les mamans et pour les bébés, pour les enfants en bas âge, pour les vieillards, pour les infirmes...

DOCTEUR PAUL VOIVENEL.

SCIENCE SOCIALE

Eugen von Böhm-Bawerk : *Théorie positive du Capital, première partie*, Marcel Giard. — Dr Armand Delille : *Le Service social dans les collectivités contemporaines : Buts, Moyens d'action, Résultats*, Delagrave. — Divers : *Les Jeunes veulent servir*, Berger-Levrault. — Dr Sicard de Plauzoles : *Le Sens de la Vie : questions d'hygiène sociale*, Editions médicales, 7, rue de Valois. — Mémento.

M. Eugène de Böhm-Bawerk, professeur à l'Université de Vienne, auteur de la **Théorie positive du Capital** dont la première partie, traduite par M. Camille Polack, vient de paraître, est un des grands noms de l'économie politique actuelle. Dans les « Histoires des Doctrines économiques » il est qualifié chef de l'école psychologique, et de pareilles étiquettes vous remplissent de respect. Mais, à vrai dire, je n'ai rien trouvé de spécifiquement psychologique dans ce gros et grave volume Le grand économiste psychologue de ces dernières cinquante années est Gabriel Tarde, dont les autres économistes ne parlent guère, parce qu'il manquait de pédantisme et faisait de la science au lieu de faire de la polémique; les deux volumes malheureusement épuisés que Gabriel Tarde a intitulés *Psychologie économique* méritent vraiment ce titre, tandis que les interminables discussions du chef de l'école psychologique viennoise ne touchent que de très loin à la psychologie.

Ce n'est pas d'ailleurs de leur faute si les économistes professionnels doivent ainsi discuter, discuter, discuter jusqu'à la nausée. L'économie politique se sert de mots courants qui se déforment forcément à l'usage; le mot capital, par exemple, dont le sens scientifique est « partie de la richesse produite qui est employée à produire d'autres richesses », a un autre sens vulgaire qui est « richesse produite qu'on prête à intérêt », et ainsi un immeuble de rapport sera un capital pour le vulgaire et n'en sera pas un pour le savant. C'est ainsi qu'en

philosophie le mot idéalisme aura des sens bien différents, pour les psychologues à la Berkeley et pour les poètes à la Lamartine. Mais ce sont là confusions qu'il est facile d'éclaircir et sans avoir besoin de volumes soporifiques de 500 pages. Ce qui complique les choses pour les économistes plus encore que pour les philosophes, c'est que sous les mots qu'ils emploient se cachent des passions violentes et haineuses; on ne se prendra pas aux cheveux à propos d'idéalisme, tandis qu'on se sautera à la gorge à propos de capital. Karl Marx a joué ici un rôle bien fâcheux en brouillant tous les concepts et en passant sans cesse du concept scientifique (pour lui le grand avantage du Communisme est de favoriser la production du capital en employant toute l'épargne à cette production et non à des satisfactions individuelles) au concept politique (la lutte contre le capitalisme, c'est la lutte contre le riche oisif). Aussi est-il responsable de cette « abondance excessive — je reproduis très exactement les termes de M. de Böhm-Bawerk — d'explications et d'interprétations dont plusieurs générations de savants ont enveloppé le concept de capital et qui l'ont plutôt obscurci qu'éclairci ». Par exemple, dans la question de savoir si le capital est fils de l'épargne ou du travail, tous les marxistes marchent comme un seul homme en faveur du travail, parce que c'est un moyen détourné de réserver ledit capital au travailleur en l'enlevant au riche oisif, alors qu'en réalité le capital, de par sa définition scientifique même, est le produit de l'épargne; et sans doute cette épargne elle-même s'exerce sur une richesse produite par le travail et ne pourra être utilisée que par le travail, mais il n'en est pas moins évident que c'est l'épargne qui engendre le capital.

Ce seront donc des spécialistes seuls, et surtout des amateurs de polémiques doctrinales qui prendront intérêt et sans doute tireront profit d'une lecture de la *Théorie positive du Capital* de M. de Böhm-Bawerk. Les simples économistes-psychologues-sociologues pourront se dispenser d'entrer dans ces broussailles que Carlyle aurait qualifiées de *dry as dust*. Quant à ceux qui veulent faire vraiment de la psychologie économique, qu'ils aillent chez Gabriel Tarde!

Quittons ces régions fuligineuses et venons à la réalité.

Quand on lit un livre comme celui du docteur Armand Delille, **Le Service social dans les collectivités contemporaines : Buts, Moyens, Résultats**, on serait tenté, à tort d'ailleurs, de prendre en pitié les gens qui coupent les cheveux en quatre quand il y a tant de maux sociaux à soulager. Le Service social, dont l'auteur nous donne un tableau si précieux, pourrait être défini : l'organisation de la lutte contre les fléaux des sociétés humaines. Le mot et la chose viennent des Etats-Unis, mais sa lointaine origine peut être trouvée chez nous dans les visiteurs enquêteurs institués, il y a une trentaine d'années, par le docteur Calmette, en son dispensaire antituberculeux de Lille, et je crois bien qu'on pourrait remonter plus haut encore jusqu'aux « ingénieurs sociaux » qu'avait imaginés le sociologue Emile Cheysson, un Français encore et dont on parla beaucoup à l'Exposition universelle de 1889; mais, comme il arrive souvent, cette initiative française n'a eu son plein développement qu'à l'étranger et c'est Richard Cabot, de Boston, qui eut le mérite de réaliser pleinement l'idée d'Emile Cheysson. Lutte contre la tuberculose, la syphilis, l'alcoolisme, la dénatalité, le taudis, l'inconduite, voilà les principaux objets du service social. Aussi l'utilisation et le relèvement dans la mesure du possible des déchets humains, arriérés, dégénérés, délinquants juvéniles, individus asociaux et antisociaux. On voit que ce champ d'action est immense. Ce sont surtout des femmes qui sont les auxiliaires de cette œuvre si louable, infirmières visiteuses et scolaires, enquêteuses, assistantes sociales, surintendantes d'usines, auxiliaires familiales et monitrices d'économie domestique (ici je relève une petite erreur : ce ne sont pas les Petites Sœurs des Pauvres qui remplacent les mères de familles malades dans les foyers dont elles ne peuvent s'occuper, mais les Sœurs pernettes, ainsi nommées de leur fondateur le P. Pernet, des Augustins de l'Assomption). Au surplus, le mouvement dont il s'agit n'est pas confessionnel et je crois même qu'en ce moment ce sont des protestantes, des juives et même des grecques comme Mme Nageotte qui sont les animatrices de l'œuvre. La question du recrutement des travailleuses sociales, notamment, est délicate : il faut des personnes résistantes à la fatigue, ayant la vocation de cet apostolat un peu spécial et n'étant pas des agitées; aussi a-t-on

ouvert de nombreuses écoles qui forment ces diverses infirmières ou auxiliaires. Tous les détails que donne le docteur Armand Delille sur le Service social sont du plus haut intérêt et font vraiment, par contre-coup, prendre en mépris ou en horreur le bafouillage des politiciens socialistes, car, il est bon de le préciser, c'est là une œuvre d'initiative privée; si le Service social était un service public d'Etat, tout y deviendrait confusion, gaspillage et inefficacité.

De ce livre du docteur Armand Delille on peut rapprocher celui que les *Eclaireurs unionistes* de France viennent de publier sous le titre **Les Jeunes veulent servir** et qui comprend le texte des Rapports présentés au Xe Congrès des Chefs de ces groupes, le 1er novembre 1928. Les Eclaireurs unionistes sont une association confessionnelle protestante, faisant pendant aux Scoutistes, qui sont catholiques, et aux Eclaireurs de France, qui sont neutres. Toutes sont louables. Le scoutisme est une grande école de discipline, d'initiative, de développement harmonieux, physique et moral. Et plus particulièrement le scoutisme protestant semble libéré de tout sectarisme. On sait que le mouvement scoutiste est en plein progrès dans tous les pays, et que la dernière réunion, dite *Jamboree,* qui a eu lieu en Angleterre, a groupé 56.000 éclaireurs venant de 54 pays différents. Les éclaireurs français y ont tenu dignement leur place. Toutefois, la France est loin d'atteindre le nombre énorme des scouts anglais et américains; il y a donc place pour de nouveaux efforts.

Encore un livre d'amélioration sociale, **Le Sens de la Vie**, du docteur Sicard de Plauzoles, dont le sous-titre, *questions d'hygiène sociale,* explique bien le sujet : lutte contre la tuberculose, l'alcoolisme, les maladies vénériennes. Comme sur ce sujet tous les partis devraient s'entendre! Et comme il faut louer les non confessionnels, et peut-être même anticonfessionnels, de mener eux aussi le bon combat contre tous ces fléaux! Hygiène sociale et morale sociale se tiennent et dans ces deux ordres parallèles d'amélioration générale chacun doit faire sienne la belle phrase de Bersot que l'auteur donne en épigraphe à son livre : « L'homme n'est pas né pour être heureux, mais il est né pour être homme à ses risques et pé-

rils; il faut donc aller à la vie comme on va au feu, bravement, sans se demander comment on en reviendra. »

S'il est vrai, comme le dit le Professeur Charles Richet, que la civilisation aboutit à la dégradation de l'espèce, ce devrait être une raison de plus pour tout homme civilisé de lutter contre cette dégénérescence, et ici encore nous retrouvons la terrible triade cause de presque tous nos maux : tuberculose, alcoolisme, syphilis. Sans doute, ce ne sont pas les seuls fléaux, et la misère, insuffisance de nourriture, d'habillement, de logement, a aussi sa part dans la détérioration du matériel humain; de même la fatigue, le surmenage, l'inquiétude. Malgré tout, rien n'arrive à la hauteur des trois grandes diathèses et si on pouvait les guérir, on aurait plus fait pour le bonheur de l'humanité que tous les politiciens de tous les temps et de tous les pays. La syphilis notamment serait à pourchasser avec une énergie implacable; en France, elle atteint le dixième de la population, soit 4 millions d'individus; elle entre pour près de la moitié dans les affections chroniques, elle fauche plus du dixième de nos naissances et les enfants qu'elle laisse vivre sont le plus souvent tarés et dégénérés; elle est le grand facteur de tuberculisation; c'est-à-dire que s'il n'y avait plus de syphilitiques, il n'y aurait presque plus de tuberculeux; la lutte contre la syphilis devrait donc être la grande préoccupation de nos gouvernements, mille fois plus, certes, que les assurances sociales et l'impôt progressif sur le revenu. Or il est consolant de savoir que cette lutte peut être très efficace et que de sérieux résultats ont déjà été obtenus; pour la prophylaxie comme pour la thérapeutique, le fléau syphilis peut être considéré comme vaincu.

L'alcoolisme, au contraire, est loin de l'être, et pourtant il devrait l'être et plus facilement encore que les maladies vénériennes, puisque le besoin de boire à l'excès n'est pas aussi impérieux que l'est parfois l'autre besoin et il suffit alors d'une fois pour être atteint; on peut devenir syphilitique en cinq minutes, tandis qu'il faut de nombreuses années pour devenir alcoolique. Une « politique » de l'alcoolisme, pour employer l'expression à la mode, exige donc plus de doigté, plus de constance qu'une politique de la syphilis et on voit que les Etats-Unis ont fait fausse route dans cette politique, en man-

quant non pas de constance, ils en ont! mais de doigté; supprimer brutalement l'alcool ne fait que provoquer à d'autres et pires intoxications, mais supprimer le privilège des bouilleurs de cru, supprimer les alcools industriels, supprimer la moitié des débits d'alcool, fermer ceux qui sont à la porte des usines, ne les laisser s'ouvrir qu'assez tard dans la matinée et ne permettre l'ingestion de l'alcool qu'au moment des repas, seraient des mesures plus subtiles, moins gênantes et suffisamment afficaces.

Ajoutez à cela d'autres mesures que prône le docteur Sicard de Plauzoles, la lutte contre le taudis, la surveillance des tuberculeux, l'atténuation de ce qu'on a appelé le dogme du secret médical absolu, la modification du mode de surveillance des syphilitiques (cette dernière question bien délicate, on le sait, et où il faudrait aussi plus de doigté que de brutalité), l'organisation d'une prophylaxie sanitaire, la proclamation d'une Déclaration des droits de l'enfant (faut-il aller jusqu'à l'allaitement maternel obligatoire? il peut parfois être contre-indiqué, et puis tout ce qui est obligatoire est suspect, et encore comment faire respecter cette obligation-là?) Mais, certains points spéciaux laissés de côté, l'ensemble de ce que demande le docteur Sicard de Plauzoles est pleinement approuvable et autrement important que le marxisme, le néomarxisme, le demi-marxisme et autres niaiseries.

Mémento. — Fernand Loriot : *Les Problèmes de la Révolution prolétarienne*, Librairie du Travail. Quoi! la Révolution prolétarienne a, elle aussi, des problèmes à résoudre! Mais oui, et d'après l'auteur « ces problèmes sont si étendus, si complexes qu'on ne peut en poursuivre l'examen sans leur découvrir des aspects toujours nouveaux, toujours imprévus » et sans doute toujours angoissants. Alors faisons l'économie de la Révolution prolétarienne, ce sera toujours ça de gagné! L'auteur, également hostile à la C. G. T. et à la C. G. T. U., veut la distinction absolue de la classe et du parti politique. Soit! Mais mieux vaudrait encore la suppression ou l'atténuation et la coordination de toutes ces divisions. — Primus : *L'Impérialisme et la décadence politique*, Librairie du Travail. Il paraît que l'Internationale a un bureau de statistique où travaillent de nombreux économistes, mais que les chiffres en sont faux. On est heureux de le savoir. — Paul Vulliaud : *Les Rose-Croix lyonnais au XVIIIe siècle d'après leurs archives originales, précédé d'une*

*Introduction sur les Origines des **Rose-Croix***, Emile Noury. On sait que M. Vulliaud est l'homme de France qui connaît le mieux ces questions ésotériques; pour lui le rosi-crucisme est composé de mysticisme illuminé uni avec l'alchimie, l'astrologie, le magnétisme et le spiritisme; il ajoute que les divers tours de passe-passe dont parlent les *Entretiens du comte de Gabalis* de l'abbé de Villars n'ont été que la partie mondaine des préoccupations occultistes; dans certaines loges on réintégra les aperçus scientifiques et théosophiques et on pratiqua passionnément la théurgie. Il serait bien à désirer que M. Paul Vulliaud nous donnât un jour une Histoire de la Franc-Maçonnerie également éloignée des racontars des francs-maçons et des imaginations des anti-francs-maçons. — Comme tout, même l'esthétique, rentre dans la science sociale, je crois devoir signaler l'*Histoire esthétique de la Nature,* de M. Maurice Griveau, dont le deuxième volume vient de paraître (Editions Guillon, 5, place de la Sorbonne) et qui est une des œuvres capitales de ce temps-ci; le premier volume traitait de la nature inanimée et de la flore; le second de la faune inférieure; le troisième sera consacré aux mammifères et à l'homme. — *L'Ordre démocratique* du 25 décembre, toujours plein d'idées (service gratuit quand on le demande au directeur, docteur Pineau, 20, rue Rambaud, La Rochelle), souhaite qu'un éditeur publie chaque année un résumé clair et net du Budget qui, in-extenso, tient quatre énormes in-4° de mille pages. Un petit volume de 2 à 300 pages à 12 francs donnant le substantiel de ces quatre géants serait le bienvenu. Combien de Français, en dehors des parlementaires qui le reçoivent gratuitement et des employés de ministère qui peuvent le trouver à leur Bibliothèque, ont-ils seulement vu le Budget?

HENRI MAZEL.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Abel Bonnard : *Saint François d'Assise*, Ernest Flammarion.

Le **Saint François d'Assise** de M. Bonnard est un livre intéressant et fort agréable à lire. Le Patriarche de la Pauvreté reste et restera longtemps — pourquoi ne pas écrire toujours? — l'une des physionomies les plus originales de l'hagiographie chrétienne. La vie de ce saint admirable est une de celles que l'on peut placer sans crainte, non certes sur le même plan que Jésus, mais tout près de lui; et les regards souriants du Fils de l'Homme doivent sans doute se poser sou-

vent, ineffables, sur le fondateur de l'ordre des Franciscains. Dans son *Italie mystique*, Emile Gebhart a écrit : « Joachim de Flore venait à peine de mourir, et l'Italie, rejetée par lui dans les terreurs de l'Apocalypse, attendait la catastrophe de l'Antechrist. Tout à coup, sur les campagnes d'Assise, de Pérouse, d'Aggubio, d'Orvieto, de Spolète, descendit un large rayon de soleil et comme la grâce exquise d'une matinée d'avril. » C'est en effet que, dans le dernier tiers du XIIe siècle, apparut sur ces terres d'Italie, bouleversées par les guerres locales, les rivalités des empereurs et des papes, les hérésies, une âme si belle, une figure si pure que les campagnes d'Ombrie en restèrent pour toujours sanctifiées. Le pèlerin, même le simple touriste, qui chemine aujourd'hui sur ces sentiers, ces routes où passa saint François, redevient presque, par sympathie, son contemporain. A son premier appel, des milliers d'âmes, désorientées, s'épanouirent soudain et crurent presque revivre les jours où le Maître divin parcourait la Galilée. Dans des pages souvent délicieuses, toujours délicates, au début de son livre, M. Abel Bonnard nous introduit dans son sujet. Il nous montre comment saint François, tout en demeurant rigoureusement orthodoxe, associe toujours à sa vie intérieure le sentiment de la beauté des choses de l'univers visible. En ce temps, d'ailleurs, dit-il, la vie était beaucoup moins abstraite qu'à présent de la nature. Les machines n'avaient pas encore séparé l'homme des bêtes. Le cheval, le bœuf étaient vraiment pour lui des compagnons. Des tribus d'oiseaux emplissaient un ciel où il n'entrait pas encore. Ces façons de réagir sont bien loin des nôtres et il faut, je crois, le regretter profondément. M. Abel Bonnard ajoute, et avec beaucoup de raison, que « notre vie est devenue assurément moins pénible, mais qu'elle a perdu en sensations ce qu'elle a gagné en commodités ». Et M. Abel Bonnard, poursuivant, note avec amertume que notre civilisation, toute matérielle, cache, sous l'abus des grands mots, et ajoutons-le, du bavardage, l'absence de toute doctrine et nous conduit tout droit à la médiocrité. Le moyen âge italien, plus rude sans doute, mais aussi plus fécond, plus riche en hommes, contenait des possibilités, des espoirs, sans lesquels la nature humaine ne saurait vivre, vivre d'une vie supérieure. Et les forces mau-

vaises qui, inévitablement, devaient se produire, elles aussi, contribuaient, par leur antagonisme, à développer en face d'elles les formes supérieures de l'idéal. Ici, nous entrons dans la vie du saint dont l'auteur ne nous donne pas le détail, parce que cela a été fait souvent et bien fait avant lui; et ensuite parce que ces événements ne sont pas ce qui importe le plus. La vie des artistes et mieux encore des saints n'est pas dans leur biographie et elle se déploie au-dessus des faits principaux de leur existence qui ne leur servent que de point d'appui pour s'élancer beaucoup plus haut.

Né à Assise en 1181 ou 82, François, qui fut d'abord nommé Jean, eut pour père Bernardone, un gros marchand de draps et l'un des principaux bourgeois de la ville. Lorsqu'il naquit, son père, qui voyageait beaucoup, comme tous les négociants de l'époque, se trouvait en France. A son retour et en mémoire, dit-on, de ce pays qu'il aimait, il appela son fils François. Elevé avec complaisance par des parents qui l'adoraient, le jeune homme, rempli de vivacité et de pétulance italienne, se plaça, grâce à sa situation de fortune et à son amabilité, à la tête de la jeunesse *dorée*. C'est ainsi qu'on se le représente. Dans tous les cas, jusqu'à vingt-cinq ans, il mena une vie fort dissipée, dont certaines parties paraissent avoir été un peu voilées par des biographes scrupuleux. On peu penser, cependant, que la nature fine de François l'empêcha de succomber à de basses tentations qui ne pouvaient qu'écœurer profondément, à peine entrevues, son âme passionnée, mais délicate. Il était gai, nous dit-on; il chantait sans cesse. Mais il traitait avec des égards exquis les inférieurs et les pauvres. Ce fils de bourgeois, nourri de romans français, de fablaux et de sirventes, rêvait parfois d'exploits chevaleresques et de grandes aventures dans les bandes normandes. « Je serai un grand baron », disait-il souvent à ses amis. Il tomba malade. Revenu à la santé, sa vie de plaisirs lui répugna et il voulut passer à l'action. Un chevalier d'Assise se préparait alors à joindre Gauthier de Brienne qui guerroyait dans les Pouilles. Il décida d'y aller lui aussi, s'équipa et s'arma. Son imagination de jeune homme s'était enflammée. Mais à peine arrivé à Spolète, la maladie le frappa de nouveau. Il eut alors des visions singulières. Il s'écriait, rempli d'angoisses : « Seigneur, qu'or-

donnes-tu que je fasse? » Poussé par l'appel divin, il sortait d'Assise, allait vers les montagnes, entrait dans une grotte, y demeurait longtemps en prières et en ressortait le visage plein de larmes. Il fit un jour une rencontre décisive. Les lépreux, au moyen âge, étaient fort nombreux; on ne les méprisait pas, certes, mais le caractère de leur maladie forçait de les tenir à l'écart. François ressentait pour eux une horreur insurmontable. Or, un jour qu'il chevauchait dans la campagne, il aperçut soudain un de ces misérables sur son chemin. Il comprit alors que l'épreuve décisive s'offrait à lui. Il sauta à terre. Le lépreux, en le voyant, tourna vers lui sa face rongée, murmurant une molle prière. François lui donna son aumône, puis prit sa main pourrie et la baisa longuement. Alors, sans doute, une joie divine inonda son cœur jusque-là si inquiet. Il courut ensuite à l'hôpital des lépreux, renouvelant ses aumônes et son geste. C'était sa première victoire. Il comprenait alors, dans toute sa plénitude, cette magnifique définition de l'apôtre : « Dieu est amour. » Voici, dit l'auteur, un des moments décisifs d'une vie sublime. Et François va s'acheminer, en haillons, les cheveux incultes, vers la ville de sa profane et brillante adolescence. A peine y entre-t-il et est-il reconnu, que tous les enfants d'Assise et la populace hurlent en lui jetant des pierres. Le père de François sort de sa boutique et se rue sur lui, s'empare de sa personne et il est jeté dans un réduit où on le tient prisonnier. Mais le jeune homme est indomptable. Ni les menaces, ni les mauvais traitements ne peuvent le détourner de sa résolution de vivre désormais avec l'Eternel. Cité par son père devant l'évêque, il se dépouille de ses vêtements et, tout nu, déclare se vouer à Dieu. L'évêque alors l'enveloppe de son propre manteau. Cette scène brille encore à nos yeux d'une splendeur terrible. Cet homme, qui a chéri jusqu'aux voleurs et aux brigands, a dû pourtant meurtrir deux cœurs : celui de son père et celui de sa mère bien-aimée. Il n'y a pas de plus grand exemple, dit M. Abel Bonnard, qu'on n'atteint point à une vie supérieure sans briser, définitivement et douloureusement avec celle qu'on a menée jusque-là. François est maintenant libre; c'est-à-dire qu'il pourra désormais répondre complètement à l'appel de l'Esprit divin qui l'envahit tout entier. Il se rend à

Rome, avec douze disciples, auprès du Saint Père, venant solliciter du vicaire de Dieu la permission de prêcher aux simples, de mendier pour les affamés, de consoler les mourants; avec, pour tout patrimoine, le petit champ et la chapelle en ruines de la Portioncule, au pied de la colline d'Assise. — Innocent et son sacré collège accueillirent avec étonnement, mais avec bonté, ces jeunes hommes qui se recommandaient des paroles de Jésus : « Si tu veux être parfait, va et vends tous tes biens et donne l'argent aux pauvres; et tu auras alors un trésor dans le ciel. » La Règle de la nouvelle communauté fut acceptée et le pape Innocent bénit le fondateur et son œuvre.

Dans trois chapitres, qu'il intitule les trois Phases, M. Abel Bonnard, jetant un coup d'œil d'ensemble sur la vie du saint, examine le développement de son œuvre. D'abord la période d'allégresse où il semble que l'ancien monde de l'égoïsme et de la laideur va disparaître à jamais sous l'action de l'irrésistible Amour. C'est ensuite l'hostilité des hommes, leur égoïsme, leur mauvaise volonté essayant de paralyser l'action du saint qui apprend alors quelles différences la séparent de la multitude. Et enfin, c'est la troisième phase. Le grand homme s'achève, accepte les pauvretés de la vie aussi bien que ses grandeurs et marche alors, invincible, vers l'Invisible Divin dans lequel il tend à s'absorber tout entier.

Je n'ai pu donner, dans cette sèche analyse, qu'un aperçu fort incomplet du saint François de M. Abel Bonnard. J'ai essayé, dans tous les cas, d'en donner l'essentiel. Et je sais gré à cet écrivain de m'avoir fourni l'occasion, encore une fois, de m'écarter un instant de la vie qui m'entoure pour contempler le visage du *Poverello* d'Assise où se reflète uniquement la volonté de Celui qui est le pur Amour.

AUGUSTE CHEYLACK.

LES REVUES

La **Revue de France** : M. Claude Farrère devant son enfance. — *La feuille en 4* : le corbeau et le renard, en patois gallon. — *Poésie* : un beau poème de M. Louis de Gonzague Frick. — *La Revue Franco-Annamite* : au Tonkin : mariage de deux défunts; des femmes enceintes attelées comme des animaux de trait. — Mémento.

Nous avons signalé le charme, les qualités d'émotion et d'art, de « La porte dérobée », cette œuvre nouvelle où M. Claude Farrère raconte ses souvenirs d'enfance. **La Revue de France** (15 janvier) vient d'en achever la publication. Elle se termine « en beauté » par une des pages les plus chargées de mélancolie et les plus profondes qu'ait écrites l'auteur de tant de livres que la foule et les lettrés aiment, depuis *Fumée d'opium* et *Les Civilisés*. Le bon géant qu'est M. Farrère a voulu revoir le jardin et la maison de son enfance. C'est dans la banlieue lyonnaise. Il est devant les lieux chéris :

Je vins jusqu'à l'angle de la bâtisse, jusqu'au perron, jusqu'à la grille, jadis gris bleu, aujourd'hui rousse de rouille. Le chemin des Coutures montait toujours vers Bramafant ,mais plus étroit, plus bref, et dépouillé de son mystère. La grille, diminuée, elle aussi, était devenue si basse que, sans effort, on pouvait à présent regarder par-dessus.

Je regardai.

Horreur! Plus rien. Ni cour, ni jardin, ni allées. Pas un arbre. La terre nue. Quelques sillons. Quelques détritus. Beaucoup moins que rien : plus d'âme. Cette fois encore, je crus tomber.

Chancelant, je fis dix pas. Je m'en retournais, au hasard. Et je vis alors, comme je regardais vers la terre, que le triangle de gazon d'autrefois, marquant le carrefour, était devenu triangle de cailloux. L'herbe, ici, ne poussait plus.

Je m'en retournais, et j'allais dépasser l'angle de la maison, quand, par hasard, ma main droite toucha l'épaisse borne de pierres cimentées qui étayait cet angle. Une borne basse et large, sur laquelle, au temps que j'étais un petit tout petit, je m'étais tant et tant de fois assis, par jeu...

Je m'y assis encore. Et ce fut comme un sortilège imprévu, qui, soudain, opéra. Oh! brièvement! Pour très peu de secondes. Mais, durant ces quelques secondes-là, il me sembla que j'étais redevenu moi.

Moi, vous comprenez? Je n'étais plus moi depuis des années et des années. Je n'étais plus moi depuis le jour, tellement lointain,

que, dans un brouillard impénétrable aux simples êtres, j'avais franchi la frontière inviolée qui sépare l'état d'enfant de l'état d'homme. Car je n'étais plus moi, en toute vérité. J'étais un autre, qui continuait de vivre, mais vaguement, — dans les restes du même brouillard, — qui continuait de végéter en se souvenant, mais, Dieu me pardonne! *seulement parce qu'il se souvenait.*

Tout cela vous doit paraître énormément extraordinaire. Et, pourtant, tout cela est si simple... Voyez-vous, nous ne sommes vraiment nous qu'en naissant. Et, sitôt que la vie a commencé de se frotter à notre faiblesse, nous commençons d'être autre chose, d'être quelque chose qui, jour par jour, ressemble davantage à tout ce qui nous entoure, nous coudoie, nous assiège, à tout ce qui s'appelle le monde, l'humanité. Triste humanité!

Pour moi, il est vrai, la transformation s'était faite, non peu à peu, mais d'un coup. C'est peut-être l'unique raison qui m'a contraint d'écrire ce livre.

Mais, au jour que je dis, la transformation inverse, d'un coup encore, se refaisait. Et voilà que j'étais redevenu moi. Le vrai moi. Celui de la prime enfance. Tous les pauvres souvenirs du demi-siècle qui avait suivi s'en reculaient éperdument, comme dans des limbes. Et je n'avais qu'à fermer les yeux pour revoir soudain tous les chers horizons d'autrefois, bornés, mais si purs!... Je les revis, je les vis...

Je les vis incompréhensiblement, comme on voit, non, comme on entrevoit, par une porte dérobée, un lieu interdit. Royaume. Paradis perdu.

Et je me retrouvai tel que j'avais été, tel que j'aurais dû rester, innocent, clair, fort...

Quelques secondes. Très peu. Et la bienheureuse illusion se dissipa. Et je redevins cet autre, que je suis.

Alors, lourdement, m'étant relevé de la borne de pierres, je repartis vers la vie, cette mort anticipée...

§

M. G. Aubault de la Haulte Chambre, un lettré, curieux de toutes les formes du langage, a transcrit, pour **La feuille en 4** (janvier), « Le Corbeau et le Renard », ainsi que le lui « contait, en son patois gallon », sa « berceuse » favorite. Et, vraiment, la saveur de ce texte est grande. On la peut comparer à celle d'un vieux calvados authentique, uniquement tiré de la pomme :

Un corbiau était en perchée, sur la suprême branche d'un grand

poumier. I t'nait un mourciau d'froumaige de berbis dans son grand bec naï et s'disait en son intime : J' vas t'i donc ben m' régaler asteure.

V'là t'i pas qu'un renard passit et qu'en r'gardant en l'air il avisit l' corbiau qui t'nait l' mourciau d'froumaige de berbis dans son grand bec naï : — Ah! qu'i dit à ce qu'i dit, est-i hureux c'ti-là tout de même! Si c'est que j' pouvais m' loger cet' tôme-là dans l' côrps, comme c'est qu' ça m' ferait du bien par où c' que ça passerait; dans l' côrps, dans l'âme, et partout.

I s'assit su son arrière au pied d' l'arbre, se grattit la tête do sa patte et attaquit l' corbiau de conversation :

« O mon biau gârs, qu'i dit, queu bel oisiau que t'es! Comme tu t' portes ben tout d' même et comme tu ressembles ben à ton bon défunt père! Mais comme c'est que me l' disait encôre, la nuitée dernière, ma mie la r'narde : « Comme tu n' fais guère attention ès personnes! Si c'est seulement qu' tu l'avas ouï chanter!... I n'a pas son pareil en musique!... » Chante-mè va donc queuque chose, n'importe quâ : tiens, toi qu'es une bête d'Eglise, chante-mè va donc la préfâce de la grand' messe : c'est si biau... »

Le corbiau qui ne se sentait pas d'aise d'ouïr de quâ d' même, froumit ses yeux, les rouvrit, les l'vit au ciel, et commençit comme ça : *Per omnia saecula saeculorum* — *Amen*, que dit l' renard. Car, vous pensez ben une chose, quand c'est que l'corbiau ouvrit son grand bec naï pour parchanter la préfâce de la grand' messe qu'est si tellement belle, le mourciau d' froumaige de berbis cheyit à terre; l' renard se j'tit dessus, le happit, et se l' mangit...

Le corbiau en était tout en raige... d'autant plus que l' renard qui se t'nait les côtes à force de rire lui criait pour le consouler : T'es une vilaine bête naïe et j' me suis foutu de tâ!...

§

Poésie (décembre) contient un bien beau poème de M. Louis de Gonzague Frick, dédié à M. Fernand Fleuret, son émule en poésie, où l'auteur exprime sa « Préférence ». La pièce est de celles qui enchantent la vue, l'ouïe et l'intelligence. La strophe est plastique, harmonieuse et elle offre un sens à l'examen du lecteur.

Peu m'importe le lieu, peu me chaut la saison
Pérégrin de la plaine ou des arides monts,
Le jour ne s'abolit sans que je rende grâces,
Dans une hypotypose, aux Princes du Parnasse.

Je préfère à tous les hommages d'ici-bas
Un seul vers de Villon, de Ronsard dont l'éclat
Dépasse en majesté la reine Hérodiade
Qui doit à Mallarmé sa vierge promenade...

Un palais ordonné par le verbe parfait,
Telle l'œuvre du grand Malherbe m'apparaît;
Verlaine est dans la source et parmi les myrtilles,
Et crée une musique où la douleur scintille.

André Chénier unit le chêne au doux roseau,
Proclamant tour à tour sur ses savants pipeaux
L'hyménéale aisance et la vigueur sacrée
Des êtres qui n'ont cru qu'à l'essor des idées.

Et je crie au prodige en déclamant Rimbaud,
Dieu des cinq océans et mourant de leurs flots;
Astarté lance une émeraude à Baudelaire
Durant la froide nuit que la chimère éclaire.

Ton vers, Hugo, s'éploie en bouquet sidéral,
Tandis que, luctueux, un Gérard de Nerval,
Délaissant les rubans enchantés de Sylvie,
Achève au réverbère une errabonde vie.

Je dérobe pour vous aux chevaliers romains,
Maîtres idolâtrés, l'étoffe de carmin :
Le nable angusticlave et je l'apprête en robe
Pour vos livres où rêve un trèfle à quatre lobes.

§

Nous empruntons les deux échos ci-après à **La Revue Franco-Annamite** (1er décembre). Tous deux ont trait aux mœurs et nous ont paru offrir un intérêt pour les personnes qui cherchent à comprendre la mentalité asiatique :

Cela ne s'est pas passé au fin fond de la Chine, non, mais au Tonkin, à Nam-dinh, et ce mois-ci même.

Un Chinois, horloger de son métier, demeurant rue Cua-dông (rue de la Porte de l'Est), perdit, il y a quelques années, son fils qui n'était pas encore marié. Un de ses voisins, Chinois comme lui, avait perdu, à peu près à la même époque, sa fille. Or ces jours-ci, le premier vint demander au second la main de sa fille pour son fils, et afin que celui-ci ne fût pas seul et triste dans l'au-delà. Sa demande fut acceptée. Le jour du mariage fut fixé. Comme pour un

mariage ordinaire, on apporta les cadeaux rituels dans la maison de la future : porcs rôtis, gâteaux, etc... Puis quelques heures après, on vit des pousse-pousse défiler processionnellement dans les rues, celui en tête, qui était orné de soie rouge, amenant au domicile des beaux-parents l'âme de leur nouvelle bru, et les autres portant les parents et les amis. Dans la maison des noces, le même décor luxueux que s'il s'était agi d'un vrai mariage, la même atmosphère de fête. On but, on mangea, on tira des milliers de pétards. Les époux eux-mêmes étaient là représentés par deux mannequins en papier. C'est dans le *Ngo-Bao* de Hanoï que nous avons trouvé cette histoire, et notre confrère annamite citait des noms précis.

C'est, écrit A. M. R., dans *la Volonté Indochinoise* du 23 novembre 1929, ce spectacle :

Deux femmes parfois âgées, parfois enceintes attelées à un charreton surchargé; l'une, entre les brancards, tire la bricole, — pas même! une mauvaise corde! — sur les épaules; l'autre, derrière, pousse; les deux également transpirent et soufflent, comme vraies bêtes de somme!

Si j'en avais le pouvoir, dit A. M. R., je prendrais sur le champ un arrêté pour interdire de pareils spectacles, hélas, fréquents ici.

A. M. R. a bien raison, et si cela ne tenait qu'à nous, il aurait tout de suite le pouvoir qu'il désire.

Mémento. — *Revue des Deux Mondes* (15 janvier) : suite des mémoires de Caulaincourt. — « Fez » par MM. J. et J. Tharaud. — Une comédie de M. George Moore : « Comment on fait un immortel ». — « De Jaipur à Agra », par M. Francis de Croisset.

Revue Bleue (4 janvier) : « Les poésies de Jules Lemaître », par M. V. Fleury. — « Le divorce de Henri VIII », par M. G. Constant.

L'Alsace française (12 janvier) : Deux lettres de Jules Favre à Jules Simon, relatives aux négociations de Versailles en 1871.

Notre temps (15 janvier) : « Hommage au relativisme », par M. Jean Luchaire.

L'idée libre (janvier) célèbre ses vingt ans d'existence. — Suite de l'enquête sur l'évolution. — « Gens d'Eglise », par M. Ernest Gégout. — « Le temps einsteinien », par M. J. Malburet. — « Un Lourdes dans l'île de Ceylan », par M. André Lorulot.

Variétés (15 janvier) : de M. Roger Vitrac : « L'Ephémère ». — « Equatoriale », par M. Maurice Beerblock.

Etudes (5 janvier) : « Une page du martyrologe chinois », par M. P. X. Mertens. — « Le Modernisme », par M. J. Boisirven.

Le Divan (janvier) : « Barrès et les Fées », par M. Ed. Pilon. — « D'un seul amour », poème de M. Ph. Chabaneix. — « Pensées

choisies » dans l'œuvre de Crébillon fils. — M. Louis Thomas : « L'histoire du cœur ».

Le Revue Universelle (15 janvier) : « Clemenceau dans la retraite », portrait d'une vie frappante, par M. René Benjamin. — « Léon Bloy », par M. Léon Daudet.

Afrique (décembre) : numéro consacré au vin. Des poètes y collaborent. On ne trouve pas une pièce de M. Raoul Ponchon ! Est-ce parce que ce grand lyrique préfère les crus de France à ceux d'Algérie?

Palestine (septembre-décembre) : ce numéro constitue une suite documentaire des informations publiées par la grande presse, depuis le mois d'août, sur le conflit judéo-arabe en Palestine.

Les Primaires (janvier) : « Anniversaire », pieux souvenir de M. Charles Vildrac à la mémoire de Léon Bazalgette, mort il y a un an. — « Poèmes » de M. Marcel Martinet. — « Carl Spitteler », par M. L.-Ch. Baudouin.

Latinité (janvier) : « Nuit de juin », un magnifique poème de M. Henry Charpentier. — « Dernières années d'Hugues Rebell », par M. Auriant.

Revue de Paris (15 janvier) : « Lettres » de Mérimée à la comtesse de Montijo, avec une préface de M. G. Hanotaux. — « Donne-moi ton cœur », par M. J.-L. Vaudoyer.

Le Correspondant (10 janvier) qui fait couverture neuve, donne « Max Jacob à Quimper », par M. R. Villard, ex-condisciple du poète. — « Poètes Turcs », par Mme Noëlle Roger. — « L'Inde splendide et tragique », par M. Auguste Viatte.

Revue hebdomadaire (11-18 janvier) : « Robert », par M. André Gide, supplément à son « Ecole des Femmes ».

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

M. André Thérive contre M. Paul Claudel (*Le Temps*, 24 janvier).

Je me persuade aisément que ce qu'on dénomme : impartialité n'est, le plus souvent, que tiédeur de l'âme. Il ne me déplaît pas, tout au contraire, qu'on apporte dans la critique de la passion, un sentiment violent, du parti-pris, voire même de l'injustice, qui peuvent être les indices d'un sang vif et d'une âme généreuse.

Par la puissance du sentiment qui l'anime, le pamphlétaire voit presque toujours plus loin, pénètre plus profond que

l'érudit ou le pédant qui passent leurs journées à classer des cadavres ou à inventorier des ossements.

Sortant pour une fois de la manière grise, honnête et poussiéreuse qui lui semble chère, depuis qu'il écrit au **Temps**, M. André Thérive vient d'écrire une sorte de pamphlet.

Il s'est choisi une victime illustre dans la personne de M. Paul Claudel, il s'attaque à une œuvre de vastes proportions, *Le Soulier de Satin ou le Pire n'est pas toujours sûr, Action Espagnole en quatre journées*, fruit de soixante-huit mois de méditation et de travail, deux volumes, près de cinq cents pages d'un texte assez compact.

On peut aimer ou ne pas aimer M. Paul Claudel, l'adorer ou l'abhorrer, le discuter, faire des réserves sur sa pensée, sur ses idées, sur la forme dont il les revêt, mais on ne saurait nier que son œuvre tout entière, avec ce qu'elle peut comporter de chaotique ou d'éclatant, ne se déroule sous le signe de la grandeur.

Même si l'on veut considérer — ce qui n'est point du tout mon fait — que ses efforts soient voués à l'échec, à l'avortement, il n'en reste pas moins qu'ils forcent l'admiration par la puissance qu'on les voit déployer au service de vastes desseins et d'aspirations surhumaines.

M. Paul Claudel fait parfois l'effet d'un Titan qui, se sentant à l'étroit en ce monde de formes convenues, brise tout autour de lui, dans l'espoir de se créer un champ libre pour édifier les constructions cyclopéennes dans lesquelles pourront se déployer enfin les puissances pathétiques de son instinct obscur et de son âme torturée d'angoisse et avide d'infini. Je conçois parfaitement que ces ébats de géant, que ces jeux frénétiques puissent rebuter jusqu'à l'exaspération des esprits amoureux de savantes ordonnances et d'harmonieuses architectures. On peut, à juste titre, préférer les jardins fleuris de la Touraine aux cimes chaotiques de l'Himalaya, perdues dans les nuées et balayées par les vents. En toutes choses il est légitime de défendre l'humanisme — tout ce qui est à la mesure de l'homme — contre des entreprises démesurées, mais ce serait un manque, une carence que de se refuser à sentir le sublime de certaines tentatives désespérées : le pan-

théiste aspirant à se fondre dans la divine Nature, le mystique soupirant vers l'union en Dieu.

A vouloir défendre l'humble sagesse humaine, l'esprit d'ordre et de clarté contre le génie tumultueux de M. Paul Claudel, M. André Thérive avait la partie belle.

Il faut le dire tout net, cette partie il l'a perdue et si lamentablement qu'on serait en droit de se demander si cet aspirant chef d'école ne serait pas tout simplement un maître d'école.

A considérer « l'éreintement » en six colonnes que M. André Thérive consacre au *Soulier de Satin* de M. Paul Claudel, je crains bien, comme je le répéterai tout à l'heure, en m'étendant davantage, que nous nous trouvions en face d'une simple vengeance de grammairien vexé.

Mais laissons M. Thérive nous présenter l'œuvre nouvelle de M. Paul Claudel :

Comme le *Soulier de satin* est supérieur et en quelque sorte antérieur à tout idéal classique, le drame est « énorme et délicat », comme on dit que fut le moyen âge lui-même. Les contrastes y abondent, les envolées théologiques, les farces d'atelier; c'est Ubu au patronage, c'est M. Raymond Roussel chez saint Thomas d'Aquin.

. . . .

La position d'un grand poète favorisé par la foi est particulièrement inattaquable Il sait bien que ses pires jongleries sont pleines de bonne volonté, que ses inventions, d'aventure contestables, ont au moins le mérite des cabrioles que faisait le baladin de Notre-Dame. Et qu'au surplus il y aurait du paganisme, de la vilenie à prendre au sérieux les règles de ce petit jeu que sont les arts, les prétendues lois du goût et de la pensée. Partant de ce principe, M. Claudel se permet dans *le Soulier de satin* tout ce que le vulgaire appelle des extravagances. Il s'y délecte, il en fait ostentation. Il y a là-dessous une sainte dérision du plan terrestre. Je n'ose dire si *le Soulier* est un chef-d'œuvre; mais c'est une œuvre de sainteté.

Les œuvres pies ne sont pas d'ordinaire réputées agréables. Aussi ces deux volumes sont-ils comme à plaisir interminables et incohérents. Peut-on trouver une vague intrigue ou un sujet quelconque à ce drame? C'est possible, mais je les ai perdus en route. Il y a une jeune personne, doña Prouhèze, qui, séparée de ses amours, confie à la Madone son petit soulier, comme gage de sa fidélité foncière à la vertu : elle pourra vagabonder, ce sera à cloche-pied, et

pour revenir toujours. Il y a aussi un certain Rodrigue, grand conquérant, puis colporteur d'images de piété, et qui pousse l'humilité jusqu'à se faire acheter avec la ferraille par les petites sœurs des pauvres... Il y a mille personnages que je ne saurais identifier ni retrouver. Il y a un régisseur qui s'appelle *l'Irrépressible*. Il y a Mgr saint Jacques et plusieurs de ses confrères célestes. Il y a une nageuse inconnue qui s'appelle la Bouchère. Il y a la Lune, qui parle, et un Chinois facétieux, et une certaine « Ombre double » qui doit représenter l'indissolubilité des vraies amours, et qui parle aussi, en termes abstrus. Il y a des scènes qui pourraient être des *Burgraves*, d'autres d'un ballet pour Jean Borlin, d'autres de Clara Gazul, d'autres d'un divertissement surréaliste. Il y a certains passages où Gaudissart se déchaîne, certains où transparaît le grand poète que fut parfois M. Claudel. Il y a des satires contemporaines, il y a des ragots, il y a des visions, il y a des apocalypses, il y a des fumisteries. Je n'en juge point. Le ciron ose à peine regarder la cathédrale.

Ainsi présentée, l'œuvre apparaît si parfaitement stupide qu'il semble qu'on doive en considérer l'auteur comme un pur idiot.

Il est à remarquer que si l'on appliquait le système de M. Thérive à l'analyse de certains drames de Shakespeare, ou surtout au second *Faust* de Gœthe, on arriverait identiquement à provoquer la même impression de désolante imbécillité. Il n'y aurait qu'à suivre scène par scène en déclarant : il y a... puis il y a aussi... et il y a enfin « mille personnages que je ne saurais ni identifier ni retrouver »... et le tour serait joué.

C'est vraiment un peu facile et cela semble tenir davantage de la « bonne plaisanterie » de table d'hôte que de la bonne critique.

En fait de fumisterie, M. André Thérive s'y entend mieux que personne; mais que penser des malheureux lecteurs du *Temps*, épris de gravité!...

Tout ce qu'on peut dire, continue M. André Thérive, c'est que M. Claudel n'est pas absolument un auteur drôle, surtout quand il veut plaisanter. Or il plaisante presque sans cesse dans *le Soulier de satin*. Son esprit n'est pas respectueux cependant, fort bonne disposition pour exciter le rire. Il frise parfois le blasphème. Il appelle Dieu quelque part *le sympathique artiste*. . . . . . .
. . . .

Pour ridiculiser M. Paul Claudel, le critique du *Temps* poursuit :

Il convient de donner un aperçu de la force comique de M. Claudel. Elle réside dans de violents contrastes. Elle éclate dans les calembredaines. Victor Hugo les appelait la fiente de l'esprit. Nous les voyons aujourd'hui semblables aux incongruités du génie :

— *Un certain Bernique ou Bornique, chanoine de Thorn... — Arrêtez. Ne serait-ce pas plutôt Tours en France, ou Turonibus, dont saint Martin fut évêque, et où la maison Mame fabrique des paroissiens? — Non, il s'agit de Thorn en Suisse, où les gens parlent polonais.*

Ailleurs : *Monsieur le corrégidor Ruiz Zeballos à Vounemémépaz.*

Limitons-nous à ces quelques exemples, car M. Thérive en accumule d'autres envore, et voyons s'ils prouvent ce qu'on voudrait leur faire prouver.

Selon M. Thérive, M. Paul Claudel frise le blasphème en appelant Dieu, quelque part, *le sympathique artiste...* A la vérité, ce n'est pas M. Claudel qui s'exprime ainsi, mais l'un de ses personnages, un certain don Camille qui, ailleurs, appelle également Dieu *le vieux propriétaire.*

Mais, qui est ce don Camille? Un apostat, un renégat, qui s'est converti à l'Islam, et auquel doña Prouhèze, l'héroïne du *Soulier de Satin,* réplique : *J'ai horreur de vous entendre blasphémer.*

Contrairement à ce que laisse entendre M. Thérive, ce n'est pas M. Claudel qui blasphème, mais un de ses personnages, le renégat don Camille, qui est bien dans son rôle. J'ai regret à constater que l'argument du critique — puisque argument il y a — frise ici la mauvaise foi.

Autre exemple : *Monsieur le Corrégidor Ruiz Zeballos à Vounemémépaz* a l'air d'une blague stupide, ainsi détaché du contexte. Or, de quoi s'agit-il? D'une conversation entre don Rodrigue, vice-roi d'Amérique, et doña Isabel qui le courtise et le flatte; à cette conversation prend part le Secrétaire, qui dit son mot de temps en temps, tout en poursuivant son travail. A certaine réplique du *Vice-Roi,* doña Isabel s'écrie : *Vous ne m'aimez pas.*

Et le Secrétaire qui s'interrompt d'écrire, d'ajouter :

Hi, ma parole, vous allez me faire faire des fautes! J'allais écrire : Vous ne m'aimez pas sur l'enveloppe.

Monsieur le Corregidor Ruiz Zeballos
à Vounemémépaz.

Ce n'est pas un pays pour un Corregidor.

Du coup, toute espèce de ridicule disparaît et seul le critique du *Temps* demeure dans une singulière posture.

Restent les calembredaines, cette fiente de l'esprit (Victor Hugo, dixit), relatives à un certain Bernique ou Bornique..., etc... M. André Thérive emprunte ici à la *Scène II* de la troisième journée. Cette scène lui tient tout particulièrement à cœur ou, plutôt, si j'ose dire irrévérencieusement, c'est ici que le bât le blesse.

A cette scène, M. Thérive fait allusion dès le début de son article, lorsqu'il reproche à M. Claudel de jeter « *des sarcasmes sur la superstition des œuvres claires et l'esprit de méthode* », lorsqu'il écrit : « *Un personnage de son nouveau livre, qui est grotesque, étant professeur...* »

A la fin de son article, il note qu'il y a des *topos* contre les grammairiens. De fait, dans la *Scène II* de la *Troisième journée* du *Soulier de Satin*, M. Paul Claudel a mis une sorte d'acharnement à accumuler les ridicules sur la tête de deux pédants obtus dont il fait pour comble de dérision, des professeurs de grammaire, des grammairiens convaincus et, comme qui dirait, deux membres du *Grammaire-Club*.

M. André Thérive, qui est possédé d'une passion si forte, d'un si profond amour pour la grammaire qu'il n'a pas hésité à les vouloir communiquer aux directeurs et aux lecteurs des *Nouvelles Littéraires*, a dû se sentir ici directement visé, dans son honneur professionnel. Sa diatribe du *Temps* est la vengeance et la réplique du grammairien offensé, du professeur de grammaire exaspéré, qui fait feu des quatre fers contre l'imprudent qui s'est attaqué à l'honneur même de la corporation et qui a choisi pour tête de Turc le grammairien lui-même. Plus rien dès lors, aux yeux du critique, ne pouvait trouver grâce dans l'œuvre d'un auteur aussi parfaitement impertinent.

Sous une forme imprévue et renouvelée, c'est un épisode

nouveau de l'éternelle *Querelle des Anciens et des Modernes*, que nous voyons se dérouler sous nos yeux.

Il est regrettable que dans une cause si importante où les arguments de valeur ne manquent pas, M. André Thérive se soit à tel point laissé aveugler par la colère qu'il n'ait rien trouvé à répliquer qui ne soit piteux et dérisoire, comme en font foi déjà les quelques exemples cités plus haut.

Le champion des grammairiens a esquivé le débat et, plutôt que de discuter pied à pied, il a tenté de faire sombrer l'adversaire sous le ridicule. Quoi qu'on puisse penser de son œuvre et de lui-même, M. Paul Claudel méritait plus d'honneur.

Voici maintenant, pour éclairer la religion du lecteur, quelques fragments de la *Scène* incriminée :

Don Fernand et don Léopold Auguste, professeurs à l'Université de Salamanque, voguent vers l'Amérique et discutent accoudés à la rambarde et regardant la mer.

DON LÉOPOLD AUGUSTE

C'est l'amour de la grammaire, Monsieur, qui m'a comme ravi et transporté! Mais peut-on aimer trop la grammaire? dit Quintilien.

DON FERNAND

Quintilien dit ça?

DON LÉOPOLD AUGUSTE

Chère grammaire, belle grammaire, délicieuse grammaire, fille, épouse, mère, maîtresse et gagne-pain des professeurs!

Tous les jours je te trouve des charmes nouveaux! Il n'y a rien dont je ne sois capable pour toi!

La volonté de tous les écolâtres d'Espagne m'a porté! Le scandale était trop grand!...

Qu'est-ce qui se passe là-bas? qu'est-ce qui arrive au castillan? Tous ces soldats à la brigande lâchés tout nus dans ce détestable Nouveau-Monde, est-ce qu'ils vont nous faire une langue à leur usage et commodité sans l'aveu de ceux qui ont reçu patente et privilège de fournir à tout jamais les moyens d'expression!

Une langue sans professeurs, c'est comme une justice sans juges, comme un contrat sans notaire! Une licence épouvantable!

Comme, aux yeux de M. Paul Claudel, toute nouveauté suppose des moyens nouveaux d'expression, le débat s'élargit, et c'est contre toutes découvertes, toutes inventions nouvelles

que le professeur de grammaire poursuit sa diatribe. Il s'attaque à Christophe Colomb, à Magellan, découvreurs d'horizons nouveaux et finalement à Copernic dont le système vient bouleverser toute la conception qu'on se faisait de l'univers.

Malgré la sottise du protagoniste, la page a grande allure :

DON LÉOPOLD AUGUSTE

... Est-ce un authentique Castillan qui nous a ainsi pris par la main pour nous mener au delà de la mer vers notre couchant? C'est un Génois, un métèque, un aventurier, un fou, un romantique, un illuminé, plein de prophètes, un menteur, un intrigant, un spéculateur, un ignorant qui ne savait pas regarder une carte, bâtard d'un Turc et d'une Juive.

Et cet autre qui, non content de découvrir une autre terre, s'est mis en tête de nous apporter un autre Océan, comme si un seul déjà ne suffisait pas à nos pauvres mariniers.

Quel est son nom, je vous prie. *Magelianhiche! Magellanus quidam?* Un Portugais, renégat sans nul doute pour nous égarer soudoyé par le souverain de ce peuple perfide. Tout cela pour enlever le respect de ses supérieurs au vulgaire grossier en ne laissant ignorer à personne que la terre est ronde et que moi, le roi d'Espagne, les dames, les professeurs de Salamanque, nous cheminons la tête en bas comme mouches au plafond!

DON FERNAND

Encore si l'audace de ces malfaiteurs s'arrêtait là! Mais n'avez-vous pas ouï parler récemment des idées de ce prestolet esclavon ou tartare, un certain Bernique ou Bornique, chanoine de Thorn...

DON LÉOPOLD AUGUSTE

Arrêtez. Ne serait-ce pas plutôt Tours en France ou Turonibus dont saint Martin fut évêque et où la maison Mame fabrique des paroissiens?

DON FERNAND

Non, il s'agit de Thorn en Suisse où les gens parlent polonais.

DON LÉOPOLD AUGUSTE

. . . .

Que dit Borniche? Parlez sans peur, gentilhomme, je suis prêt à tout. Allez, je vous donne audience.

DON FERNAND

Il dit — j'ose à peine répéter une idée si ridicule — la Terre, — il dit que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la Terre, mais la Terre... (*Il rit modestement derrière son gant.*)

DON LÉOPOLD AUGUSTE

Achevez, la Terre qui tourne autour du Soleil. Il n'y a qu'à pren-

dre le contrepied de ce que pensent tous les braves gens, ce n'est pas plus difficile que ça! C'est ainsi qu'on s'acquiert pas cher un triste renom d'originalité.

Heureusement que de temps en temps on pousse la farce trop loin. Pour voir que c'est bien le Soleil qui tourne autour de la Terre, il suffit tout de même d'ouvrir les yeux. Il n'y a pas besoin de calculs, il suffit de notre gros bon sens espagnol.

Et cette scène continue, que faute de place je ne puis citer ici tout entière.

Qu'elle recèle des sophismes, peut-être?

Mais elle est riche aussi et pleine d'idées qui méritent discussion.

Allons, André Thérive, prenez votre courage à deux mains, l'honneur des grammairiens est en jeu; ne vous contentez pas de ricaner; il y a mieux à faire : Répliquez!

GEORGES BATAULT.

ART

L'Exposition des Indépendants : Grand-Palais. — La quarante et unième Exposition des Indépendants comporte quatre mille deux cent quarante-quatre numéros, parmi lesquels une dizaine de cadres, de gravures et une cinquantaine de sculptures. Comme on voit, la peinture ne chôme pas. Il faut compter aux Indépendants un certain nombre d'amateurs, de peintres du dimanche. Mais à peindre tous les dimanches au cours d'une longue vie, on finit par acquérir de l'habileté; on n'est plus un amateur. Ceci, joint à ce que de très bons peintres exposent aux Indépendants, y donne une assez bonne idée de la moyenne picturale. La moyenne n'est pas le grand art, mais à toute sélection les grands artistes sont rares. Donc, aux Indépendants, peu de toiles d'un intérêt capital et neuf, mais d'excellentes maintenances et d'heureux débuts. Peu d'horreurs. Il y en a tout de même. Quelques-unes exaspérées de naïves exclamations philosophiques!

Un bon signe : le retour à la peinture d'imagination. Une soixantaine de peintres déclarent dans un manifeste anonyme (ils l'ont signé sur les cimaises du Salon) que, renonçant au compotier à trois pommes, c'est-à-dire au décrochage au hasard de quelques études, pour l'exposition, ils ont as-

sumé la tâche de représenter chacun un jour de fête, avec toute liberté de thème, de gamme, de latitude, d'épisode anecdotique, ce qui est garder la liberté dans la discipline. Chaque tableau de cette sorte de concours sans récompense pour la joie porte l'étiquette *Jour de Fête*. On aurait cru que la dispersion de ces soixante toiles varierait puissamment l'ordonnance du Salon. Il n'en est rien. Elles se noient dans le bariolage de l'ensemble, mais elles contribuent à l'accroître. C'est tout de même une mesure bien prise contre cette monotonie qui est un danger sérieux, à l'ordinaire, pour les Indépendants.

Cette monotonie n'existe que pour le critique. La situation des Indépendants est des plus prospères. La facilité d'accès, qui n'y est gênée que par le manque d'espace, leur assure une interminable durée et un perpétuel recrutement. Néanmoins, par coquetterie et désir de bien faire, les Indépendants redoutent la monotonie et cherchent ingénieusement à y obvier. Ils se retournent sur leur lit de roses et de cotisa tions. Ils cherchent à s'évader de la volonté démocratique du plus grand nombre : placement alphabétique et égalitaire. Cette année, ils exposent par rang d'ancienneté, et les salles des vétérans ne sont pas longues à parcourir, car la plupart sont absents. D'ailleurs, ce n'est pas une Rétrospective. A la Rétrospective, il y a trois ans, tout le monde était venu. Cette année, il n'y a pas eu d'appel, simplement disposition de la commission de classement. Signac et Luce, les deux vétérans les plus célèbres, n'ont autour d'eux que quelques-uns des adhérents de la seconde heure. Voici Guérin et Urbain, mais ni Maurice Denis, ni Valtat, ni Friesz, ni Henri-Matisse, ni... la liste serait trop longue.

Parfois, la part de cimaise, assez restreinte, accordée à chaque peintre s'élargit jusqu'à six ou huit mètres. C'est la rétrospective d'un peintre mort récemment.

Petitjean, qui commença de peindre vers 1891, demeura toute sa vie fidèle au pointillisme de Seurat, qui avait ébloui ses débuts. Pointillisme correctement déduit dans ses accords; harmonies agréables où le bleu tendre e tle rose se modulent pour le jeu plaisant de formes de baigneuses, les unes nues, les autres habillées selon le précepte de Goncourt, cher

à tous les réalistes imaginatifs. On expose de Petitjean quelques bons dessins, mais l'intérêt principal de son œuvre est dans cette fidélité au pointillisme qui rappelle la période initiale et audacieuse des Indépendants alors que Seurat en était la grande lumière.

Une autre rétrospective peut faire mesurer le chemin parcouru du pointillisme aux tendances nouvelles, aux dernières tendances qui se manifestèrent aux Indépendants. L'art d'un Raymond Thiollière est aux antipodes du pointillisme. Des masses cernées, arrêtées de lignes fortes, des gravures d'aspect synthétique négligeant tout détail, déformant la réalité jusqu'à d'audacieux schémas, art violent et sommaire qui néanmoins prend son intérêt dans la particularité du choix fait entre les éléments que fournit la nature.

§

Parmi ces sociétaires qui exposèrent en 1864 au petit baraquement de bois près du Pavillon de Flore demeurent Paul Signac et Mlle Landré, dont la danseuse du music-hall n'est point sans intérêt.

Paul Signac, dans sa technique pointillistes, toujours plus souple et plus légère, donne, dans une atmosphère d'admirable luminosité, des aspects du port de Quimper et des stations de bateaux thoniers sur la côte bretonne.

De Maximilien Luce, un excellent portrait, très stylisé et véridique, et une halte de travailleurs avec cette concentration et cette sûreté de mouvement qui lui est propre.

Parmi des peintres plus récents et parvenus à la pleine maîtrise, Alexandre Urbain. Urbain est un des meilleurs peintres de Paris. Il a longtemps, dès ses débuts, traité le beau paysage des quais, et traduit à travers le rideau, tantôt fourni, tantôt dépouillé des arbres du quai, l'éclaircie où se dresse l'église Saint-Gervais. Il en a donné en multiples facettes une monographie complète, engrangeant toutes les atmosphères. Son Saint-Gervais d'hiver micacé d'éboulis de neige, ourlé, à toutes les fines arêtes de l'église, de rampes de gel et de givre, est une œuvre de premier ordre. Un tableau de fleurs d'Urbain étonne par la liberté du faire et la vie vraie des fleurs.

Charles Guérin est présent avec un de ses meilleurs por-

traits de jeune femme et une ample nature morte aux tons argentés.

Deltombe, toujours très somptueux dans l'ordonnance nourrie de ses toiles, montre un bon portrait de jeune musicien et une belle nature morte.

Gaston Balande expose un portrait de jeune fille d'une jolie robustesse d'allure et de carnation et un coin printanier du village de Vaux-Allan, en Seine-et-Oise, où il a peint de si vigoureuses pages d'automne.

Adrienne Jouclard, qui parvient par la probité du dessin, l'étude détaillée du mouvement et la science de l'harmonie colorée à la maîtrise, a collaboré à la série de jours de fête avec une étonnante fête de village toute dansante sous le soleil d'après-midi. C'est sans doute en peignant cette toile si touffue et si ordonnée qu'elle a observé cet ivrogne s'éloignant, d'un vacillement qui semble cogner aux maisons de droite et de gauche de la rue et qu'elle décrit avec tant d'humour.

Autres tableaux de *Jour de fête* : Jean de Botton, fête à bord. Un éboulis de matelots autour d'une nature morte somptueuse de tous les fruits; de l'air et du mouvement. Un progrès chez ce jeune peintre longtemps un peu noirâtre.

De Dreyfus-Stern, une grande danse au soleil, coiffes, casquettes d'automobilistes, jeunes femmes, apaches : du mouvement gai et coloré. De Bando, un Japonais d'une rare habileté qui va jusqu'au trompe-l'œil, une fête foraine minutieuse et vide, très travaillée, sans sonorité. Guastalla : une bibine du Midi dansante et débraillée, pittoresque, de bon dessin. Ancillon, un jour de fête familiale. Les uns situent leurs jours de fête sous les tropiques avec des arrivées de marins et de nègres; les autres, par la célébration d'une réunion intime, y font entrer la nature morte. Chacun se fait un jour de fête à son image; mais ce projet a donné quelques belles pages de verve et de couleur.

Voici, au cours des salles, de beaux paysages de gros hiver, aux eaux d'un bleuissement profond dans la neige très blanche de René Juste. Une bonne notation de Florence, de Gaston de Villers, un paysage d'Henri Rioux.

Raoul Carré a peint de lui-même un portrait très vigou-

reux. Il s'y décrit en train de peindre, et la puissance d'attention qui unifie ses traits est remarquablement rendue. Il a noté au lac d'Annecy un gros temps de menace d'orage avec une remarquable vigueur à opposer le noirâtre des eaux et les gris sulfureux du ciel autour de barques aux tons d'acier.

Berjonneau nous montre un très pittoresque portrait de Louis Mirande et un très beau paysage vert de l'Ariège très architecturé et très frais.

Marie-Jeanne Barbey rapporte tous les ans de Bretagne quelques belles fleurs picturales. Elle se surpasse dans la description subtile et puissante d'un jour de course au village (jour de fête évidemment) avec des cavaliers aux blouses brillantes sur leurs gros chevaux parmi une foule dense, suscitée par des touches habiles et brèves.

Autre toile : des lavandières travaillent et papotent auprès d'une eau qui danse et chante comme dans la légende.

Henri Lejeune peint avec une extrême vérité un faubourg de Delft, presque de la pure campagne, beau bétail et maisons roses. Il réunit autour d'une petite Hollandaise tout le décor verni et faïencé d'une maison de l'Ile de Marken, dans sa joliesse minutieuse et colorée.

Les deux paysages de Butler se nuancent d'agréables brumes colorées. Mme Berthe Zuricher donne un bon portrait de Mme Marcelle Capy et de jolies roses. Parmi les fidèles habitués des Indépendants, notons Cariot et les bons effets de lumière solide qu'il tire de son faire grumelé; Cœuret, qui peignit tant de tableaux souriants, incline vers des coins de route d'une simplicité sévère. Roux-Champion, le céramiste, montre de beaux dessins rehaussés de tonalité sombre. Emile Roustan expose de bonnes natures mortes, oranges et fleurs. Igounet de Villers peint Belle-Isle, ses anfractuosités rocheuses et grises, et dans la taciturnité de ce paysage étend sur les galets des poissons frais pêchés. Ysern y Alié, qui a peint si légèrement tant de danseuses, a une excellente toile, une sorte de scène d'un roman comique moderne, tout un vivant corps de ballet répétant en plein air et en pleine rue devant la polychromie égayée de soleil d'un rang de maisons provençales, et c'est très spontané de ligne et harmonieux de couleur.

Denis-Valvérane ajoute à sa belle série sur le Midi provençal un aspect du bord de mer avec deux baigneuses tout inondées de soleil.

C'est aussi en Provence que choisit ses thèmes un débutant, M. Furby, dont je tiens à signaler les qualités de sincérité, d'interprétation et de juste ensoleillement. Mlle Juliette Deshayes nous montre des aspects de Montmartre, d'une notation alerte et personnelle. Delatousche demeure fidèle aux quartiers de la Bièvre, dont il note l'atmosphère avec la plus grande justesse sensible. Notons deux bonnes études de Camille Delamare, la falaise de Vallée, demeuré fidèle au pointillisme, d'ailleurs sans totale orthodoxie.

§

Paulémile Pissaro aime les rivières paresseuses aux reflets nets, aux verdures un peu sombres parmi des arbres tranquilles et les peint en Normandie, en Dordogne, avec une grande entente des ciels et de l'impression mentale de paysage choisi.

Ludovic Rodo interprète en maître la vie du music-hall. Il a, le premier, donné la transcription exacte de ce ballet nouveau écrit avec des danseuses habillées de même couleur, contrastant avec celle d'une autre ligne de danseuses. Il explore les bars, les fumoirs et en renouvelle la pittoresque évocation. C'est aussi un remarquable paysagiste.

Chénard-Huché est le peintre de Sanary; il ne se contente point d'y décrire le port et les champs d'oliviers grimpants aux collines de pierraille, il y trouve des modèles attrayants de beauté locale et cueille, dans les jardins du bord de mer, des bouquets dont il excelle à retracer la vie flexible. Emile Alder expose un jardin de belle qualité des environs de Paris conçu dans des harmonies qui vont du rose vif au rose pâle; Georges Migot, une maisonnette (dessin rehaussé) et un coin de route aux larges horizons tranquilles, une image de calme normand, largement goûté.

Renefer peint la Seine en grande banlieue de Paris, d'une rare clairvoyance dans la sobriété élégante du faire. Bonanomi pare de soleil un de ces paysages du Midi, qu'il aime décrire, rocheux, âpre et coloré, avec un pont d'une étonnante

hardiesse, et donne un portrait de femme très étudié et serré. Marcel Bach donne de clairs paysages provençaux. Schreiber de précises notations de Dordogne. Wenbaum fait valoir dans une fête de famille ses qualités de spontanéité et d'heureuse mise en page; Deydier a collaboré aux *jours de fête* par un bal-musette très animé.

Etait-ce un jour de fête que la seconde représentation d'*Hernani?* Du Marboré semble croire que l'on s'y massacrait. Si vives étaient-elles, les passions ne s'étaient point si fort déchaînées. Sa Fantine est d'une ligne souple, mais tout de même dramatique.

Einar Wegener montre des vues très pittoresques de la place d'Espagne à Rome sous un soleil rose et jaune. Mme Chabod prouve la certitude de son talent dans un très bon tableau : les *Fleurs sous la lampe*. L'élégance et l'imagination de Gerda Wegener se joue à de gracieuses évocations féminines. Mlle de Bourgade a rapporté d'Alsace (précisément de Ribeauvillé), deux agréables paysages de vignes et de vieilles murailles. Le Jour de Fête de Mme Sougez est brillant et mouvementé comme un jour de carnaval avec des masques vêtus d'écarlate. C'est de mouvement bien ordonné. Mme Devillaire peint largement une grande nature-morte. Mme Maggy Monier nous montre des points souriants de la côte provençale et des arrivées de barques claires sur le flot bleu Mme Selmersheim-Desgranges manie avec éclat la formule pointillistes et pare d'accords justes et de reflets bien placés une nature-morte des fruits ensoleillés.

André Verdilhan, peintre et sculpteur, nous montre un des beaux tableaux de ce Salon. Zoé, qui doit être une fille de Marseille, s'expose à peu près nue, au bras une grande poupée attifée en Espagnole. Le corps est d'une belle jeunesse et d'une sveltesse bien formulée. L'aspect de l'œuvre est très plaisant sans que cela nuise le moins du monde à sa solidité.

Raingo-Pelouse est un artiste doué, très épris de construction et en même temps habile à noter la grâce féminine. Il se pourrait que dans son tableau *Novembre,* il ait exagéré, au bénéfice de la belle ligne de son œuvre, la nudité de son thème, mais le tableau signifie un bel effort.

Adrien Delauzières s'affirme à chaque exposition. Il a saisi

l'occasion du *jour de fête*, pour traiter une La Rochelle en liesse. En général les peintres nous peignent les ports un peu déserts et les quais comme vidés par quelque grève. Ce n'est pas le cas ici où les personnages sont l'essentiel, mais le décor reste limpide et harmonieux. Autres marins vus avec verve et concision dans un remous de gestes : ceux de Pierre de Belay. Autre jour de fête, celui de Chapelain-Midy, jeune peintre des plus doués, un toast plein de vie vigoureuse et aimable.

Du talent chez Suzanne Fegdal, chez Mme Roubaud : un Clemenceau et un jeune homme à la pipe peint de verve; chez Marcel Gaillard avec une décoration pastorale. Les portraits de Mme Lempicka, de belle attitude, volontairement froide, s'enroulent de draperies bleues, bien disposées, un peu crues, esthétique classique à la Vallotton. Mme Chedel-Wrobel donne un excellent portrait, au pastel, du bon poète Georges Turpin. Autre bon, très bon portrait : Maximilien Luce peint par son fils Frédéric Luce; avec une étonnante vérité de mouvement, un acharnement au travail, un emportement à poser la touche avec calme et hâte qui sont du meilleur style. Autre bon portrait fidèle et pénétrant : Léon Frapié peint par M. Corby.

Des cygnes blancs de Van Houten. Signalons Soull'ard, Jean Deville, Gaulet, les orientalismes vibrants de Mlle Ackein, la belle étude de nu de Mme Sermaise-Périllard, les paysages de Lafourcade, de Périllard, de Gueldry, de Seveau, les paysages elliptiques et symphoniques en beaux accords de couleur de Robert Mortier; les confins de Paris peints d'une verve scrupuleuses par Antral, le pont de Sospel de Foidart.

Le *Repos* de Paul-Emile Colin est un des bons tableaux de ce maître graveur au métier pictural si sobre et gravement harmonieux.Leveillé a un bon paysage. Le Wino, de son style classique et résumé engrange de la belle lumière dans ses sites pittoresques. Koyanagui, aux progrès constants, s'européanise de plus en plus sans perdre ses précieuses qualités de spontanéité et de hardiesse de mise en page avec un dessin d'un intérêt très particulier dans sa vibration personnelle. Les paysages de Thorndyke apparaissent toujours sincères et harmonieux. Un Japonais, Takanoui-Ogiss détaille avec passion et méticulosité des aspects de la rue parisienne et sa devanture

de marchande de journaux en rend spirituellement la pleine réalité désordonnée. J'ai souvent noté l'intérêt des paysages de Vaumousse et la légèreté, en même temps que la vérité, de ses atmosphères rouennaises brumeuses et aciérées. Mme Esor Rac est un curieux peintre de figures et de natures-mortes. Le Japonais Omori donne sous le nom de Printemps et d'Automne deux paysages contrastants et savoureux. Pelletier peint du haut de Montmartre une large vision de Paris, engrisé de fumées, usines et brouillard. Gil Baer, pour le jour de fête, déchaîne une large liesse de nègres. Le Petit donne une très bonne neige à la Frette, Alice Dannenberg a des paysages nerveusement et agréablement sensibles. Les visions de jardins de Grenade de Carlos Reymond offrent un joli agrément de plénitude lumineuse. Deverin a un robuste aspect d'église, Raymond de Broutelle un solide portrait de femme, Quesnel un coin de campagne égayé d'une roulotte verte. Cavaillon des baigneuses d'un solide dessin. Marie Droppe, avec le talent le plus fin et le plus sensible, figure, comme un rêve de jeune fille, un *Couronnement* de la Vierge. Son paysage, sa notation de Notre-Dame de Paris s'érige en une atmosphère très délicate. Maxa Nordau nous montre une belle étude de Juif Yaménite. Elle a peint un nu d'une gamme claire et très agréable.

Valensi est un des rares artistes à représenter aux Indépendants le cubisme ou plutôt une théorie parallèle au cubisme. Il appelle partitions picturales des tableaux où il groupe selon une logique qui n'apparaît pas toujours nette au spectateur les éléments divers d'un paysage ou d'une ville. La disposition et l'ordonnance de ces matériaux intellectuels et physiques n'est sans doute jamais facile. Il n'y a point à s'étonner que l'impression n'en ressorte pas plus dominatrice. Notons un nu de Pinal, une nature morte décorative de Desprez, les vastes vendanges d'André Hofer, une des rares toiles d'ensemble décoratif, bien venues de ce Salon, les ports bretons de Cerny, les paysages et les travaux agricoles que Porteu note en Provence, d'une facture serrée. Maurice Busset, peintre robuste de l'Auvergne, ajoute à sa série sur son pays natal de robustes notations de bergers et de taureaux. Joubin montre un de ses fougueux aspects de rue pari-

sienne. Suzy Naze décrit une lande bretonne d'une belle ligne sévère et la contrebalance d'un paysage riant. D'Andrée Joubert d'agréables fleurs des champs. Louis Neillot donne une excellente intimité, jeune femme et petite fille, toile souriante et familière qui semble très véridique. Georges Cyr a un nu de bonne ligne. Jean Lefort expose de ses paysages parisiens, mais dégagés de leurs fourmilières habituelles et vus dans les lignes architecturales. De bons paysages de Nigaud, des églises ensoleillées de Lew, des gosses bariolés de Gimel, un marché bien vivant d'Andrey-Prévost, des natures mortes d'Omer, de dessin ferme, mais résolument réduites de couleur, ce qui nuit à l'agrément visuel; une corrida de Desnoyers, un paysage de Versailles, très sensible, de Franck-Baudouin. Gabriel Venet interprète avec une grâce agile une jolie silhouette de bouquetière et note la tristesse d'hiver d'Auteuil aux confins des bois. Auguste Pierret compte parmi les bons interprètes des côtes de Bretagne, âpres et sévères. Henri Franck donne d'agréables paysages de la Provence montagneuse. Daniel Réal peint la Bretagne avec une pénétrante finesse.

Un Russe, Lapchine, apporte des impressions fines et neuves. Ce sont paysages de Russie, fins de printemps vers le soir, vues à travers les vitres d'une chambre aux teintes roses, nature mouillée à lumière indécise, tremblotante. Je n'en saurais juger la vérité locale. En tout cas les modulations de ces tonalités douces s'enchaînent en accords très amènes.

De Keller, *Adam et Eve* qui sont, au juste, des amoureux paysans, un nu de Deprun, une marine d'Antonin Guéton, des fleurs, jolies, de Lynnen. Le joli vase fleuri de Val, les paysages solides et résumés, d'une grande acuité de vision, de Marcel Leprin, un sous-bois de Drils, les fleurs serties par une jolie faïence de Marseille de Moreau-Messy. Duplain évoque d'un dessin précis, avec un beau faire coloré, des paysages méditerranéens. Gloutchenko a un paysage de Provence, Gluckmann une très remarquable étude de nu. Adès deux vigoureuses études, Jean-François Retaux des intimités du plus solide dessin, Louis Cario une remarquable nature morte, Cahen-Michel des études du bord du Loing, délicates; Juliette Juvin une nature morte d'exécution très spontanée. Laurence

Levy-Bloch des études juives d'une intéressante vérité anecdotique et d'un faire preste, et encore Kosloff, Hurard, Zina Gauthier, Béatrice Appia, Itthier, Medici, Yves de Brayer, Mme Pascalis, Mme Pangalos-Picard : un bon portrait et de jolies fleurs; Rybach, Mlle Okanouyé, Gaston Varenne, Mlle Baskind, Mme Jeanne Jolly. Très peu de sculpture, le portrait de *brave homme,* d'excellente facture et de sentiment pénétrant d'Henri Martinet, le *berger au lévrier* de Fath, très élégant, des statuettes de Mme Simone Tallichet, une Eve assez gracieuse de Perelmann, le buste de M. Raoul Péret par Zelikson, des Clemenceau, des Foch et autres thèmes d'actualité traités en l'absence de tout modèle.

§

Les dimensions fatales d'un article sur une exposition aussi nombreuse que celle des Indépendants me contraignent à ajourner à ma prochaine chronique l'étude de la sélection des Futuristes italiens que leur guide esthétique, le poète F.-T. Marinetti, est venu inaugurer avec éclat en des conférences brillantes et documentées, avec un bel accent d'aspiration vers un avenir recréé.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

Au Musée du Louvre : reconstitution du triptyque de l'*Annonciation* d'Aix-en-Provence; tableaux de l'école avignonnaise des XIVe et XVe siècles; nouveaux enrichissements du département de la peinture. — L'exposition du Romantisme à la Bibliothèque Nationale. — Mémento. — Erratum.

A deux reprises, d'abord à l'Exposition des Primitifs français en 1904, puis à celle de l'art flamand au Jeu de Paume en 1923, on a pu admirer à Paris un tableau rendu célèbre tant par sa beauté propre que par les discussions soulevées par le problème de ses origines : l'*Annonciation* appartenant à l'église de la Madeleine d'Aix-en-Provence. Des études et des commentaires, impossibles à résumer ici en quelques lignes, dus à de nombreux historiens — parmi lesquels il faut surtout citer Henri Bouchot, qui le remit en lumière en 1904, les éminents critiques d'art flamands G. Hulin de Loo et H. Fierens-Gevaert et, dernièrement, MM. L. Demonts, Paul Jamot,

L. Gillet, Paul Fierens — qui s'en sont occupés, on peut conclure que le maître anonyme qui peignit cette œuvre pour l'église où elle se trouve encore aujourd'hui (cette destination semble prouvée par la représentation, au revers des volets dont nous allons parler, de la scène du « *Noli me tangere* » entre le Christ et la Madeleine et par la présence, dans un vitrail de l'église où est agenouillée la Vierge, des armes d'une famille provençale : les Mailli, suivant M. C. de Mandach, ou les Rochechouart, suivant M. J. Guiffrey) fut formé, avec le « Maître de Flémalle » et le Suisse Conrad Witz, à l'école pré-eyckienne de Dijon issue des enseignements de Claus Sluter (le décor général du tableau montre l'influence du génial auteur du *Puits des Prophètes*) et l'on s'accorde à fixer entre 1440 et 1450 l'éclosion de « cette fleur de force et de grâce », suivant la juste expression de M. Paul Jamot, qu'est le tableau d'Aix.

A l'origine, celui-ci ne se présentait pas seul, comme aujourd'hui : à l'exposition du Jeu de Paume en 1923, furent révélés deux panneaux représentant dans des niches, au-dessous d'une tablette chargée de livres, les prophètes Isaïe et Jérémie, panneaux que leur facture, la similitude du décor des colonnes des niches avec celui du panneau central, enfin leurs dimensions, démontraient clairement être les volets primitifs du retable d'Aix. Un de ces panneaux, l'*Isaïe,* appartenant à la collection Herbert Cook, de Richmond, avait subi lui-même un autre avatar : scié dans sa hauteur, il avait été amputé de la partie représentant la tablette avec les livres, et celle-ci avait échoué au Musée d'Amsterdam, tandis que le *Jérémie,* au complet, avait été acquis en 1923 par le Musée de Bruxelles.

Nous avons rappelé ici même (1) toute cette histoire quand, il y a trois ans, appliquant le système de prêts entre musées conseillé par l'Institut de coopération intellectuelle, le Musée d'Amsterdam envoya au Louvre, en réciprocité du dépôt que ce dernier lui confiait de la *Chute des damnés* de Jérôme Bosch, la petite nature morte aux livres qu'il possédait. Nous déplorions alors cette dispersion en quatre endroits différents des éléments constitutifs d'une même œuvre. Ces regrets, partagés par tous les amis de l'art, il faut remercier vivement M. Jean Guiffrey, conservateur du département des peintures

(1) Voir *Mercure de France*, 1[er] juillet 1927, p. 168.

du Louvre, de les avoir atténués : il a eu l'heureuse idée de réunir au moins temporairement les diverses parties du triptyque de l'*Annonciation* d'Aix, et depuis la fin de décembre on peut admirer (et on le pourra jusqu'au 1er mars) dans la salle des Primitifs français, les quatre peintures d'Aix, de Bruxelles, de Richmond et d'Amsterdam rassemblées côte à côte comme elles le furent autrefois (certaines discordances de tonalité qui s'observent entre elles sont seulement l'effet de repeints ou de nettoyages). Nous croyons savoir que, pour garder au moins trace de cette heureuse, mais trop brève, résurrection, l'administration des Beaux-Arts se propose de faire appel au talent d'un peintre auquel on doit déjà des relevés excellents des peintures murales de nos vieilles églises, M. Yperman, pour exécuter des copies exactes des volets avec leurs revers et de les offrir ensuite à la ville d'Aix, en remerciement de son prêt obligeant, pour être réunis au panneau central et offrir désormais aux visiteurs de l'église de la Madeleine une restitution intégrale de l'œuvre primitive.

Dans cette même salle il faudra regarder ensuite quatre peintures de l'école avignonnaise à ses débuts, entrées depuis peu au Louvre et qui, s'ajoutant à l'admirable *Pietà* de Villeneuve-lès-Avignon, constituent maintenant un ensemble important et significatif de cette école, un des centres de peinture les plus intéressants et, parfois aussi, les plus déroutants des XIVe et XVe siècles. Il s'agit d'abord de deux panneaux, divisés chacun en deux parties inégales, d'un triptyque dont la partie centrale a disparu et représentant, dans les compartiments principaux, deux scènes de la vie de saint André, accompagnés, dans les compartiments plus étroits, d'un saint Sébastien et d'une sainte martyre sans signe caractéristique. Ils proviennent de Thouzon, commune du Thor (Vaucluse) où se trouvait autrefois un prieuré dépendant de l'abbaye de Villeneuve-lès-Avignon. Ils avaient été acquis par un collectionneur de Marseille, le comte de Demandolx-Dedons, qui les prêta ensuite au Musée des Arts décoratifs où ils ornèrent pendant assez longtemps la petite salle gothique du premier étage. M. André Pératé, qui leur a consacré alors un savant article dans la *Gazette des Beaux-Arts* (2), les rattache — comme le

(2) Livraison de mars 1924. — Cf. également sur l'école avignonnaise

montrent tout de suite leur style et leurs claires tonalités — à l'école des artistes italiens qui, dans la seconde moitié du XIVe siècle, furent occupés à décorer le Palais des Papes. — Les deux autres peintures, entrées au Louvre l'an dernier par une donation de M. Larcade et une de M. Lœbl, et beaucoup plus petites, sont du siècle suivant et nettement françaises. Ayant fait partie d'un même ensemble, elles représentent, peintes sur fond d'or, l'une deux scènes de la Passion : le *Portement de Croix* et *Le Christ dépouillé de ses vêtements*, l'autre une *Vierge de pitié*. Ce dernier panneau rappelle la conception et la composition de la grande *Pietà* de Villeneuve, mais, malgré l'émotion sincère qui l'a inspirée, n'atteint cependant pas à la sublimité de ce chef-d'œuvre. Ces œuvres avignonnaises du XVe siècle sont de précieux spécimens de l'activité de ce centre artistique où, comme le remarque fort bien Mme Bouchot-Saupique dans un article qu'elle leur a consacré (3), « se sont fondues les tendances les plus diverses des peintres venus de toutes les provinces » (l'auteur du célèbre *Couronnement de la Vierge* de l'hospice de Villeneuve-lès-Avignon, Enguerrand Charonton, n'était-il pas de Laon? d'autres vinrent de Franche-Comté, de Bourgogne, de Champagne) « attirés par l'activité artistique de la cité des Papes ».

Avant de quitter le Louvre, on pourra passer dans la salle Denon où sont montrées en ce moment (succédant à une exposition où les dessins d'Ingres acquis à la vente Lapauze et la belle esquisse à la sépia de Théodore Rousseau pour son tableau *L'Allée de châtaigniers*, voisinaient avec un petit tableau de Boilly, *La Main-chaude*, toile ayant figuré au Salon de 1824 et affectionnée particulièrement par l'auteur, qui la conserva chez lui jusqu'à sa mort) de nouvelles toiles provenant de dons récents : une charmante *Vierge avec l'Enfant*, peinte dans le Nord de la France au XVe siècle, acquise par les « Amis du Louvre », une belle figure de *Sibylle* de l'école d'Ambrosius Benson (don de M. Doistau), une grande composition du peintre flamand du XVIIe siècle Mathäus Stomer, *Isaac bénissant Jacob* (legs du docteur Pierre Marie), une

de peinture en général, l'article de l'éminent historien de cette école, l'abbé H. Requin, dans la *Revue de l'art ancien et moderne*, 1904, t. II.

(3) Dans le *Bulletin des musées de France*, août 1929.

Cène due à l'un des frères Le Nain (leur sagace historien, M. Jamot, qui vient de leur consacrer un livre si remarquable (4), nous précisera lequel), une tête de *Saint Matthieu* par Ingres, pour son tableau *La Remise des clefs à saint Pierre* (don de M. Halvoersen), un petit Raffet, *Le Maréchal Ney à la bataille de Kowno* (don de M. Gaboriaud), un portrait de trois amis de Degas par ce dernier (don de Mme Jeantaud), enfin trois importantes *Natures mortes* de Cézanne, offertes par M. Auguste Pellerin.

§

L'exposition qui s'est ouverte le 23 janvier à la **Bibliothèque Nationale** (et durera jusqu'au 10 mars) pour célébrer le centenaire du Romantisme, est une des plus belles réussites dont l'actif administrateur de l'établissement de la rue de Richelieu, M. Roland-Marcel, et ses collaborateurs pourront s'enorgueillir. Elle passionnera tous les curieux d'histoire littéraire et les amoureux des livres. Organisée avec l'érudition et le goût le plus accomplis par le parfait connaisseur de l'époque romantique qu'est M. Henri Girard, administrateur de la Bibliothèque Sainte-Geneviève (la conférence-promenade qu'il improvisa, le jour de l'inauguration, à l'intention des représentants de la presse fut un vrai régal pour son auditoire, émerveillé de tant de savoir allié à un goût si fin) et par MM. Emile Dacier et Henri Moncel, de la Bibliothèque Nationale, rédacteurs avec lui du beau catalogue illustré, mine de précieux renseignements que conserveront soigneusement les bibliophiles et les historiens, elle présente, admirablement classés, dans un magnifique décor de tapisseries du XVIIe siècle (tenture de *Coriolan* d'après Lerambert, tenture des *Rinceaux* d'après Polydore de Caravage, tenture d'*Alexandre* d'après Ch. Le Brun) qui ajoutent encore à la splendeur de la galerie Mazarine, près de sept cents manuscrits et autographes, reliures, dessins, gravures et lithographies, médailles, cartes et plans, dont la plupart n'avaient jamais été montrés, provenant de nos grandes bibliothèques ou de collections d'amateurs, et choisis parmi les plus significatifs et les plus rares, merveil-

(4) Dans la collection « Les Grands Artistes » (Paris, Laurens, éd.).

leux florilège du mouvement romantique depuis ses lointaines origines, à la fin de l'ancien régime, jusqu'à ses dernières manifestations sous le second Empire.

Voici d'abord les premiers symptômes du « mal du siècle » avec Rousseau (manuscrit de la *Nouvelle Héloïse*), Bernardin de Saint-Pierre (*Paul et Virgine*), Senancour (*Obermann*), auxquels s'ajoutent les impulsions venues de l'étranger avec les *Nuits* d'Young, la traduction par Delille de l'*Othello* de Shakespeare, les poésies d'*Ossian* (dont on expose l'exemplaire ayant appartenu à Napoléon Ier), *Werther*; puis, quelques représentants du monde de l'émigration qui, en courant l'Europe, se firent une âme nouvelle, tels Elzéar de Sabran; Chênedollé, qui, comme Millevoye, annonce Lamartine; Aimée de Coigny, la « Jeune Captive » de Chénier, représentée par un des six exemplaires de son roman *Alvare*, retrouvés seulement en 1912; Xavier de Maistre; l'abbé Delille; enfin Chateaubriand et son groupe. Du grand enchanteur, voici les manuscrits ou les éditions originales des *Martyrs*, du *Génie du Christianisme*, d'*Atala*, des *Mémoires d'outre-tombe*, des lettres à Mme Récamier et à Mme de Custine, etc., sans parler du petit Homère qu'il avait dans son sac de soldat à l'armée de Condé et qu'il annota. Ses amis l'entourent : la tendre Mme de Beaumont, Mme Récamier, Joubert, Fontanes, le doux Ballanche. Puis c'est Mme de Staël (dont on nous montre, entre autres, les manuscrits de *Corinne* et de *L'Allemagne* avec un des deux exemplaires de ce dernier ouvrage échappés à la destruction après la saisie ordonnée par l'Empereur) et le groupe de Coppet, d'où émerge surtout Benjamin Constant. Vis-à-vis, les manuscrits du *Pape* et des *Soirées de Saint-Pétersbourg* de Joseph de Maistre, la *Législation primitive* de M. de Bonald, évoquent les projets, formés à ce moment par ces nobles esprits, d'une reconstruction idéale de la société moderne sur le plan catholique.

Mais après un rappel des nouvelles influences étrangères qui se firent jour à partir de 1822 (Byron, Walter Scott, Goldsmith, Manzoni, Silvio Pellico, etc.), nous voici enfin dans le domaine de la poésie. Lamartine nous y introduit, représenté — comme vont l'être également ses émules — par des pièces incomparables : manuscrits des *Méditations*, du *Lac*, des

Harmonies, de *Jocelyn*, de l'*Histoire des Girondins*, etc. Victor Hugo suit, avec les originaux de ses principales œuvres, poésies ou drames, parmi lesquels on remarque surtout le manuscrit de la *Légende des Siècles* et une curieuse note inédite datée de Bruxelles, 1852 : « *Credo in Deum, in Populum, in Galliam* », écrite (que cela est bien romantique et bien Hugo!) avec son sang. Le page effronté des *Contes d'Espagne et d'Italie* a moins de grandiloquence; outre ce recueil de début, on nous montre d'autres éditions originales de ses œuvres, le manuscrit d'un de ses charmants proverbes, et de brûlantes lettres d'amour à George Sand. Puis c'est Vigny (manuscrits d'*Eloa* et de *Chatterton*, exemplaire de *Servitude et Grandeur militaires* dans le coffret où il fut offert par l'auteur à Marie Dorval, et manuscrit de la *Colère de Samson* où l'amoureux déçu jette l'anathème à cette Dalila); Théophile Gautier, avec des éditions originales de ses œuvres et, pour *Mlle de Maupin*, un portrait de l'héroïne dessiné par lui; le groupe des « Jeune France »; Pétrus Borel, Aloysius Bertrand, Roger de Beauvoir; le cénacle de l'Arsenal (5) où autour du bon Nodier (représenté par des manuscrits ,des lettres et le précieux exemplaire de l'*Histoire du roi de Bohême et de ses sept châteaux* dédicacé à Victor Hugo, puis par celui-ci à Juliette Drouet) se réunissaient les premiers romantiques, parmi lesquels Félix Arvers dont on revoit ici le célèbre sonnet. Viennent ensuite Sainte-Beuve, évoqué sous le quintuple aspect de poète, de romancier, de critique, d'historien de Port-Royal et même d'amoureux (un exemplaire annoté par lui de son *Livre d'amour* voisine avec un de *Volupté* timbré aux initiales de Mme Victor Hugo), et, dans la même vitrine, ces deux âmes infiniment plus délicates, au mélancolique destin, qu'il faut louer les organisateurs de l'exposition de n'avoir pas oubliées : Eugénie et Maurice de Guérin. Puis c'est le poète exquis et rare que fut Gérard de Nerval; l'ironiste Alphonse Karr; les maîtres prosateurs Stendhal et Mérimée, ce dernier non seulement romancier et conteur, mais archéologue qui eut

(5) Ce premier cénacle romantique a été évoqué dans la charmante exposition organisée au printemps 1927, à la Bibliothèque de l'Arsenal (voir *Mercure de France*, 15 juin 1927, p. 702 et suiv.) et dont le beau catalogue illustré constitue un document précieux sur ces débuts du romantisme.

une part active dans la remise en honneur du Moyen Age et la restauration de nos grandes églises, de plus artiste lui-même comme le montrent ici des aquarelles d'après le Caravage et Velazquez. Mais voici le géant Balzac avec les épreuves corrigées du *Lys dans la vallée*, les *Contes drôlatiques* dont les gravures sur bois par Gustave Doré font un des plus beaux livres romantiques, de même que la *Peau de chagrin*, illustrée de vignettes en taille-douce. Et voici George Sand (lettres et romans, dont le premier, *Rose et Blanche*, écrit en collaboration avec Jules Sandeau et signé « J. Sand »), puis les muses romantiques : Daniel Stern, la comtesse d'Agoult, amie de Liszt, la touchante Marceline Desbordes-Valmore, Sophie et Delphine Gay, Mme Amable Tastu, Mélanie Waldor, en pendant des « petits romantiques » Emile et Antony Deschamps, Dovalle (tué en duel à vingt-deux ans et dont on voit le portefeuille de poésies troué par la balle meurtrière), Fontaney, Güttinguer, Henri de Latouche, Joseph Méry, Murger, Guiraud, Auguste Barbier, Soumet, etc.; enfin, les romanciers populaires : Alexandre Dumas, Eugène Sue, Paul de Kock.

Il faut s'arrêter, avant de continuer plus avant, devant les deux vitrines placées au fond de la salle, où l'on a réuni des numéros des journaux et revues politiques ou littéraires qui servirent de champ de bataille à la jeune école et à ses détracteurs, les Népomucène Lemercier, les Baour-Lormian, les Viennet, les Casimir Delavigne, les Ponsard, les Scribe et autres tenants essoufflés du classicisme auxquels on a joint Béranger, groupés plus loin dans une vitrine spéciale. Voici le *Journal des Débats*, le *Constitutionnel*, le *Conservateur*, organe de Chateaubriand, le *Figaro*, le *Charivari*, la *Presse*, le *Conservateur littéraire* (exemplaire avec corrections de Victor Hugo qui en était le rédacteur avec son frère Abel), la *Muse française*, organe du premier cénacle romantique, le *Mercure du XIXe siècle*, le *Globe*, la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue de Paris*, l'*Artiste*, le *Magasin pittoresque*, le *Correspondant*, porte-parole du catholicisme libéral de Montalembert et de M. de Falloux, etc.; et, entre tous ces périodiques, le journal de Lamennais et de ses disciples : *L'Avenir*, organe de l'école de la démocratie chrétienne, rendu célèbre par la condamnation de Rome.

Nous retrouvons le malheureux Lamennais, novateur venu

trop tôt, et ses amis, Lacordaire, Ozanam et autres, dans les vitrines consacrées à l'Eglise, à l'Université et au mysticisme politique et social; on voit de lui notamment les manuscrits des *Paroles d'un croyant* et de l'*Esquisse d'une philosophie* et un compte rendu du procès intenté à la suite des émeutes d'avril 1834, dont la terrible répression inspira à Daumier sa saisissante et magistrale lithographie (exposée à côté) évoquant les massacres de la rue Transnonain. Ailleurs, Lamennais encore, Alexis de Tocqueville, l'école saint-simonienne, Auguste Comte, Proudhon, Blanqui, Cabet, exposent leurs différentes théories de réorganisation sociale, de même que, plus loin, les savants Bichat, Lamarck, Geoffroy-Saint-Hilaire, Cuvier, Laënnec, Ampère, présentent leurs diverses conceptions de l'origine de l'univers et leurs découvertes. Quant à l'Université, et à ses doctrines, elles sont représentées par le spiritualiste Maine de Biran, l'éclectique Cousin, Villemain et Jouffroy.

Le mouvement de renaissance catholique d'alors, dont les plus éloquents protagonistes furent Lacordaire et Montalembert et qui suscita de nombreux ouvrages, dont deux : *Le Christ devant le siècle* du comte Roselly de Lorgues (1835) et le *Tableau poétique des fêtes chrétiennes* du vicomte Walsh (1837) méritent, quoique non exposés, d'être cités à cause du succès qu'il eurent, s'accompagna d'un engouement pour le Moyen Age et l'architecture gothique, auquel contribuèrent les travaux et écrits — qui nous sont montrés — d'historiens et d'archéologues comme Augustin Thierry, Michelet, Rio (qui remit en lumière les Primitifs italiens), Nodier, auteur avec le baron Taylor et A. de Cailleux, des *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, une des plus belles publications du XIXe siècle, Viollet-le-Duc (dont on voit le rapport, accompagné de dessins de sa main, sur la restauration de Vézelay et la description de Pierrefonds), Arcisse de Caumont, fondateur du *Bulletin monumental*, etc. (on eût aimé voir rappeler également l'œuvre si méritoire d'Alexandre Lenoir, créateur du Musée des monuments français, qui, en sauvant de la destruction les créations de nos vieux « imagiers », contribua tant à les remettre en honneur).

Et voici le théâtre et la musique, le premier représenté par

des éditions originales ou des manuscrits de pièces célèbres dues à Frédéric Soulié, Elisa Mercœur et autres, des lettres de Rachel, de Marie Dorval, de Frédéric Lemaître; la seconde par les partitions autographes de la *Dame blanche*, de la *Muette de Portici*, de *Guillaume Tell*, de *Robert le Diable*, du *Pré aux Clercs*, de la *Symphonie fantastique* de Berlioz, le programme d'un concert de Liszt, des lettres de Beethoven, de Chopin, de la Malibran, les mémoires et le portrait par Jean Gigoux de la Taglioni, un recueil de romances de la reine Hortense donné par elle au peintre Isabey et nombre de pièces de ce genre ornées de vignettes par Célestin Nanteuil, Gigoux, Devéria, Gavarni, Tony Johannot, etc. Nous retrouvons ailleurs ces artistes et d'autres comme Gustave Doré, Raffet (*L'Expédition des Portes de fer*, dont on voit l'exemplaire ayant appartenu au maréchal Bugeaud), Grandville, Henry Monnier, etc. : les bibliophiles se délecteront — et se consumeront d'envie — devant les éditions rares des plus beaux livres illustrés d'alors, dont il est inutile de rappeler les titres, goûteront même le charme vieillot des *keepsakes* et s'émerveilleront devant les reliures de choix — dont plusieurs « à la cathédrale » — mises sous leurs yeux.

Une vitrine, ensuite, est consacrée aux romantiques provinciaux : Barbey d'Aurevilly, Jasmin, Brizeux, Victor de Laprade, Mistral (mais où sont Soulary et Hippolyte de la Morvonnais, l'ami de Maurice de Guérin?) et une dernière aux écrivains en qui résonnent les ultimes échos du romantisme : Renan, Taine, Leconte de Lisle, les Goncourt, Baudelaire, Flaubert et son ami Louis Bouilhet, enfin Banville et les Parnassiens, fils de Théophile Gautier. Nous aurions aimé y voir joint un écrivain qui fut l'ami de Barbey d'Aurevilly et qui, par son style fulgurant et son mysticisme chrétien, peut être considéré comme apparenté au romantisme : l'auteur, entre autres, de ces deux chefs-d'œuvre : *Le Désespéré* et *La Femme pauvre*, Léon Bloy.

L'exposition est complétée par une collection de trente-deux des médaillons de David d'Angers, d'après les personnages célèbres de l'époque, et des médailles frappées soit à l'effigie d'hommes illustres, soit en commémoration d'événements historiques comme le sacre de Charles X, la révolution de 1830,

l'érection de l'obélisque, l'achèvement de l'Arc de Triomphe, le retour des Cendres, et par une série de cartes et plans non moins intéressante : on y remarque notamment une carte archéologique de la France, les cartes des premiers chemins de fer, des plans de grandes villes, le panorama et le plan en relief du cours du Rhin, etc. (6).

Et maintenant, après la littérature, l'art romantique réclame un semblable hommage officiel. Il le lui sera rendu prochainement au Louvre sous la forme d'une exposition Delacroix, au Musée Carnavalet et au Musée des Arts décoratifs.

Mémento. — Nous avons dit ici en son temps l'importance exceptionnelle de la magnifique donation faite en 1906 par le baron Carl de Vinck, au Cabinet des estampes de notre Bibliothèque Nationale: environ 25.000 gravures — dont quantité de pièces rares ou même uniques — illustrant de la façon la plus suggestive un siècle de l'histoire française, de 1770 à 1871. Pour permettre aux travailleurs ou aux amateurs d'apprécier à toute leur valeur les richesses qui leur étaient ainsi offertes, la Bibliothèque Nationale entreprit aussitôt la publication d'un inventaire analytique sous forme de luxueux volumes illustrés, dont le premier, rédigé, comme le suivant, par M. François Bruel, parut en 1909. Les tomes II et III (ce dernier rédigé par MM. Marcel Aubert et Marcel Roux) concernèrent la Révolution et nous avons dit quelle abondance de matériaux précieux ils offraient aux historiens. Voici, aujourd'hui, le tome IV qui paraît; Napoléon et son temps (Directoire, Consulat, Empire) en forment le sujet. Plus important encore que les précédents, ce magnifique volume (ix-715 p., avec 37 planches en héliotypie; Le Garrec éd.), comprend l'énumération et la description de 9.026 estampes de tout genre et de toute technique, où, cette fois encore, les pièces rarissimes sont nombreuses et où tous les événements, grands et petits, de cette période de vingt ans, qui va de 1795 à 1814, sont évoqués. Il n'est pas besoin d'insister longuement sur l'intérêt captivant d'une telle réunion de documents. Cet intérêt s'accroît encore à la lecture des commentaires historiques, d'une érudition si scrupuleuse, dont M. Marcel Roux accompagne la description minutieuse de chacun d'eux, et les historiens lui sauront gré, en outre, d'avoir, grâce à de patientes recherches, réussi à dater de façon précise la plupart de ces pièces. Les amateurs, avec eux,

(6) L'exposition sera accompagnée de trois concerts de musique romantique donnés les samedis 1er et 15 février, et le samedi 1er mars, à 17 heures.

prendront plaisir, enfin, à regarder les belles reproductions hors texte qui leur sont offertes des plus curieuses. Et tout le monde s'accordera à témoigner une fois de plus sa gratitude à M. le baron de Vinck, dont l'Académie des Beaux-Arts a voulu récompenser l'érudition et la générosité en l'élisant parmi ses membres correspondants.

Erratum. — Dons notre dernière chronique (*Mercure* du 1er janvier), p. 185, ligne 18, lire : « Abou-Roash » (au lieu d'Abou-Roasli) et ligne suivante : « ...ne remontant pas plus haut... »

AUGUSTE MARGUILLIER.

CHRONIQUE DE GLOZEL

Daniel Voelter : *Glozel und die Einwanderung von Semiten im heutigen franzoesischen Departement Allier um 700 vor Chr.;* Strasbourg, J. H. Ed. Heitz; 8°, 224 pages, 110 fig. — Une lettre de M. Oger, témoin à décharge dans l'affaire Bayle-Philipponet.

Ces 110 clichés zinc sont vraiment bien commodes; ils sont répartis sur des planches dépliantes et permettent une vue d'ensemble des principales trouvailles de Glozel, disséminées dans un grand nombre de publications (fascicules de Morlet, *Illustration*, etc.). Comme les brochures de Morlet sont devenues introuvables, l'auteur rend un réel service à la science en mettant sous les yeux d'un public étendu les pièces du procès (pas celui de Moulins; car il ne discute qu'à peine l'authenticité des trouvailles; il la considère avec raison comme évidente), notamment la douzaine de tablettes déjà publiées, sur une centaine qui ont été découvertes. Aussi éprouve-t-on une impression favorable à l'auteur en ouvrant le volume. Mais Glozel n'est qu'un aspect de ce procès; les découvertes du Sinaï, et en général de l'Arabie et de la Syrie, en sont l'autre. L'impression première est aussitôt annulée par l'absence dans le volume de la contre-partie, c'est-à-dire de planches représentant les monuments sur lesquels ont été découverts les signes sinaïtiques et vieux-phéniciens.

L'auteur, théologien hollandais qui a publié déjà une dizaine de livres sur le problème de l'historicité de Jésus, l'Apocalypse, les lettres de saint Paul, le messianisme de Jésus, la composition des Evangiles, etc., ne semble pas s'être encore fait un nom dans l'étude des inscriptions sémitiques, sauf par une brochure, précisément sur les inscriptions du Sinaï, dont

j'ignore la valeur; il ne paraît rien connaître à la préhistoire, ni être sémitologue (spécialité pas facile, je vous assure), ou même archéologue orientaliste.

Non que je sois entiché de la spécialité, ni des spécialistes; mais dans les sciences, en toutes, il y a au moins une technique qu'on doit connaître; et à ce point de vue, je n'ai pas plus confiance dans un écrivain quelconque qui veut faire de l'épigraphie que je n'en aurais dans un forgeron pour raccommoder des fils électriques à haute tension. Ni l'imagination ni l'adresse ne peuvent, en quoi que ce soit, remplacer cette technique; le bon sens à lui tout seul moins encore. Si M. Voelter en avait eu, du bon sens, il aurait donc juxtaposé aux documents glozéliens les documents sinaïtiques sur lesquels se fonde toute son argumentation et mis son lecteur à même de comparer les deux séries de signes et de contrôler lui-même la valeur de ses interprétations.

Ne l'ayant pas fait, il nous laisse dans le noir. Il affirme que telle lettre de Glozel correspond à telle ou telle lettre des inscriptions du Sinaï; il parle de déformations, de renversements et de retournements, de modifications, qu'il déclare sans importance, ou très importantes, par adjonction d'un crochet, ou autrement, et donne, face à la page 148, un tableau de l'alphabet de Glozel arrangé sur la base sémitique ancienne et qui laisse rêveur quand on a étudié les variations de forme des signes alphabétiques dans l'épigraphie grecque, romaine ou, comme je l'ai fait davantage, sur les monnaies gauloises et du moyen âge; on rencontre là de telles déformations que, si on ne connaissait les intermédiaires, les deux extrêmes de la série ne pourraient être regardés comme apparentés.

J'admets volontiers qu'à Glozel il y a des *mim* (*m*), des *noun* (*n*), des *sin* (*s*) qui sont d'un beau sémitisme; mais ces lettres sont aussi d'un beau latinisme, hellénisme, etc. On peut dire seulement qu'en présence des cent vingt et quelques signes de Glozel il est toujours possible d'arranger quelque chose en série, quitte à déclarer que ce qui ne rentre pas dans la série est aberrant, anormal, déformé, incomplet. Comme ça, on démontre tout ce qu'on veut.

Aussi M. Voelter a-t-il traduit sans trop de difficulté, non

seulement des tablettes, mais aussi des inscriptions sur galets gravés de figures animales. Il a distingué ainsi des tablettes religieuses, funéraires, commerciales même, qui sont des réclames pour des produits métalliques du Sinaï. Voici trois exemples :

1. *Sakaph est enterré. Gare à ton ami* [*ou cotribule*]*; le souvenir m'a poussé* [*à inscrire cette tablette*].

2. *Si la poële* [*ou coupe*] *est brisée, il faut y fixer du cuivre* [*ou bronze*]*; il renforce la surface de la cithare, le tamis, la cruche, le glaive, la lance, le crochet double, le perçoir, le poignard à frapper, à se couvrir et à tondre, la faucille, le crochet à habits.*

3. *Le faible* [*ou malade*] *formule un vœu; le faucon transperce le poisson; le pâturage est gardé; la cithare sert à faire tourner et danser; le pauvre* [*ou faible*] *est méprisé; l'herminette creuse; l'homme de basse classe s'incline devant le gouverneur; la pluie mouille.*

En somme, la lecture de ces tablettes, par le truchement de M. Voelter, est instructive : la sagesse des ancêtres sinaïtiques, travaillant dans les mines de cuivre sous le fouet des Egyptiens, s'est ainsi transplantée dans l'Allier 700 ans avant Jésus-Christ; elle subsiste visiblement encore dans leurs successeurs, sinon leurs descendants, les paysans du Bourbonnais; à Glozel surtout, il est exact de dire que la pluie mouille.

Ce n'est pas que la forme même de ces textes traduits me paraisse inadmissible. Si quelqu'un de mes lecteurs veut se rendre compte de la manière ou, si on préfère, du style des inscriptions votives anciennes, il n'a qu'à lire la traduction des tablettes en caractères cunéiformes, dont la lecture est certaine, dans les ouvrages de Scheil, Thureau-Dangin, Contenau, etc., ou celle des tablettes votives orphiques comme la suivante, que j'emprunte aux *Prolegomena* de miss Harrison :

Elle vient de la Pureté, ô Pure Reine de ceux d'en bas;
Et Euklès et Euboulos; Fils de Zeus reçois ici l'armure
De mémoire (c'est un don digne-de-chant aux hommes)
Toi, Cæcilia Secundina, viens, par la Loi destinée à être divine.

Encore celle-ci est-elle relativement facile; mais il en est d'un sens terriblement obscur. Donc il ne faut pas s'attendre

à trouver sur les tablettes de Glozel (si jamais on les déchiffre) autre chose que des allusions à des croyances ou à des institutions à ce moment connues de tous, des dédicaces, des noms propres, des titulatures, peut-être des imprécations ou des prières. Aussi les traductions de M. Voelter ne sont-elles comme contexture pas plus inadmissibles que celles, sur la base arabe moderne, du colonel de Saint-Hilier; mais elles le sont tout autant.

Je n'y mets vraiment aucun parti pris. M. Voelter s'imagine qu'il a été le premier à rapprocher les signes de Glozel des signes du Sinaï : ce fut l'idée qui nous vint, à plusieurs d'entre nous, dès la publication de la première brochure de Morlet; j'ai cherché aussi à ce moment du côté du safaïtique, de l'himyarite, puis des signes tironiens. Mais tant que le Dr Morlet conservera par devers lui la connaissance de la centaine de tablettes encore inédites, je crois enfantin d'essayer quoi que ce soit en matière de déchiffrement. Et encore, même à ce moment, comment savoir en quelle langue ces inscriptions ont été rédigées; l'écriture arabe (donc sémitique) a été adaptée au persan (langue indo-européenne) et au turc (langue qui appartient à une autre famille encore de langues); si même les signes de Glozel s'apparentent à d'autres systèmes de signes (alphabétiques, syllabiques, on ne sait) du pourtour de la Méditerranée, cela ne prouve pas que la langue soit une des langues connues; ce pouvait être du ligure ou de l'ibère, dont nous ne savons pas grand'chose; du basque ou du lapon; ou une langue dont le nom a disparu.

A. VAN GENNEP.

§

Une lettre de M. Oger, témoin à décharge dans l'affaire Bayle-Philipponet. — Dans notre dernier numéro nous avons souligné l'importance capitale de la déposition de M. Oger, ancien administrateur des colonies, et la hâte avec laquelle le président Devise y avait coupé court, craignant à juste titre qu'elle eût une influence décisive sur les réponses du jury.

M. Oger, nullement soutenu au cours des assises par les avo-

cats de Philipponet, a tenu à expliquer son attitude dans une lettre parue dans le *Figaro* du 24 janvier :

Monsieur le directeur,

J'ai été appelé par la défense à venir déposer dans l'affaire Philipponet, — après lui avoir fait connaître par le menu ce que j'avais à dire à la barre. Mon intervention a produit dans la salle une vive impression, en raison de la gravité des faits que j'avais à révéler.

Cette intervention a été diversement appréciée par la presse; mais, en dépit de toutes les tendances, ces appréciations se peuvent ainsi synthétiser : ou Henri Oger est un exalté, ou il dit la vérité. Personne, à ma connaissance, n'a osé me soupçonner de mensonge.

Aujourd'hui comme à l'audience, ce dilemme se pose avec la même rigueur. Il eût été facile à la justice de trancher; elle ne l'a pas voulu. Je demandais à être confronté immédiatement avec les membres de la famille et quatre personnalités dont je donnais les noms.

Pourquoi cette confrontation n'a-t-elle pas été ordonnée? J'aurais été confondu immédiatement, si j'étais un imposteur. La vérité aurait été victorieuse dans le cas contraire; c'était ce que la justice voulait éviter à tout prix.

Mais la vérité n'a-t-elle pas déjà triomphé dans l'esprit des auditeurs impartiaux; lorsque j'ai porté contre la victime les graves accusations que l'on sait, aucun des membres de la famille présents à l'audience — et de qui je tenais les renseignements — ne s'est levé pour protester. N'est-ce pas là l'aveu le plus formel et le plus irréfutable?

Il y a bien d'autres choses troublantes dans cette affaire. Pourquoi la personne chargée de la première enquête, immédiatement après le crime de Philipponet, a-t-elle été au bureau de la victime et a-t-elle brûlé une série de pièces compromettantes qui auraient été de précieux documents pour faire éclater la vérité? Là-dessus aussi j'ai donné des précisions, j'ai cité des noms, j'ai même proclamé solennellement que c'était une *forfaiture*. Pourquoi la justice n'a-t-elle pas protesté ou n'a-t-elle pas essayé de se renseigner sur ces destructions et incinérations de documents?

Croyez-vous donc que ce soit pour mon plaisir que je sois venu à la barre? Je ne connaissais en rien M. Philipponet, et l'ai vu pour la première fois le jour de l'audience. Par contre, j'étais en relations très étroites avec la première famille de la victime, et j'ai dû rompre définitivement avec elle pour faire ma déposition.

En outre, j'ai essayé, par tous moyens, d'éviter que ce scandale n'éclate à la barre : audiences vainement demandées à M. le procu-

reur général, au président des assises, au préfet de police; conférences par intermédiaire avec le premier avocat de Philipponet, et directes avec les seconds.

Je n'ai d'ailleurs pas tout dit, et je pourrais encore faire quelques révélations aussi sensationnelles que les premières. Je désire que l'on ne m'y contraigne pas.

L'affaire Bayle-Philipponet n'est pas finie.

Elle ne fait que commencer.

Mes amis et moi obtiendrons la revision...

Veuillez agréer, monsieur le directeur, l'expression de ma considération la plus distinguée.

Henri OGER,
Administrateur des services civils de l'Indochine
en retraite,
16, rue Galliéni, Saint-Leu-la-Forêt.

LETTRES ANGLAISES

La poésie anglaise jugée par M. André Chevrillon. — G. Laurence Groom : *François and Catherine*, Scholartis Press. — St John Adcock : *Collected Poems*, Hodder and Stoughton. — W. B. Yeats : *Selected Poems*, Macmillan. — Eric Linklater : *Poet's Pub*, Jonathan Cape. — Netta Syrett : *Portrait of a Rebel*, Geoffrey Bles. — *Map of Roman Britain*, Ordnance Survey. — Mémento.

La Poésie anglaise est certainement moins connue en France que la littérature en prose. Commenter et traduire des romans, des recueils de mémoires, des ouvrages historiques, des essais, offre moins de difficultés que de commenter et traduire des ouvrages poétiques. Quand un auteur anglais est à la fois romancier et poète, il sera connu, ou populaire même, par ses romans, alors que l'immense majorité de ses lecteurs ignoreront qu'il ait jamais composé des vers. Bien peu de ceux qui connaissent les romans de George Meredith ont pris la peine de feuilleter les recueils de ses admirables poèmes; et lequel des lecteurs de Rudyard Kipling, familiers avec le *Livre de la Jungle*, avec *Kim*, avec les *Simples Contes de la Montagne*, a jamais cherché à goûter les étonnantes *Barrack Room Ballads*?

Dans son magistral essai sur la « poésie de Rudyard Kipling », M. André Chevrillon résume au début les raisons pour lesquelles une poésie reste malaisément accessible à un public étranger.

La poésie ne se traduit guère, dit-il, toute la magie tenant à

l'ordre et au pouvoir de certains mots choisis non seulement pour les accents, rythmes et sonorités que l'oreille perçoit, mais pour les résonances que chacun éveille dans l'âme, pour les harmoniques qui frémissent, se dégradent autour de la signification fondamentale. Par quel hasard les coupures du réel auxquelles correspondent les mots d'une langue se superposeraient-elles exactement à celles que nous représentent ceux d'une autre langue? Une telle coïncidence est plus rare quand il s'agit de deux idiomes comme le français et l'anglais, l'un analytique, dépouillé, et qui oblige à penser exactement, l'autre si riche en signes évocateurs, si puissant à rendre les prolongements indéfinis de la sensation et du sentiment, et s'il est question de poésie anglaise, où de tels mots sont les plus nombreux, où les valeurs s'exaltent de leurs reflets mutuels, la tâche est à désespérer.

Il n'est guère possible de mieux exposer le problème. Et très justement, M. Chevrillon ajoute que la poésie anglaise

...est surtout de l'âme, et que l'âme insulaire est à part, formée par une culture, régie par des disciplines, tournée vers un idéal qui ne sont pas les nôtres.

Jusqu'à quel point le moyen d'expression réagit-il sur la personnalité? Il est indéniable qu'avec sa culture, ses disciplines et son idéal propres, l'âme du poète anglais est puissamment servie par la langue dans laquelle il s'exprime et qui l'aide à si bien rendre « les prolongements indéfinis de la sensation et du sentiment ». De là, le charme si particulier des « lyrics », de ces courts poèmes où la sensation et le sentiment sont indéfiniment prolongés par tout ce que les mots possèdent de pouvoir évocateur. Verlaine, chez nous, a su trouver cela, et plus encore, pour un prolongement, pour un essor parfois vertigineux, notre Vielé-Griffin a obtenu de la langue française cette souplesse et cette puissance dont il s'est dit dès son premier recueil « le fidèle et passionné servant ».

Il y a quelques années, nous avons signalé ici un recueil de « lyrics », *The Ship of Destiny*, dont le contenu révélait en Mrs G. Laurence Groom, un poète remarquablement doué. Du reste, une préface de G. K Chesterton confirmait notre opinion. Un peu plus tard, nous lisions un beau poème narratif, *The Singing Sword*, inspiré par un séjour dans les régions

françaises dévastées par la guerre et en particulier par la mélancolique grandeur de la cathédrale de Reims, incendie et bombardée pendant l'invasion. Le poète se reportait en imagination à l'époque où la cathédrale s'érigeait, et elle plaçait dans ce cadre grandiose une histoire d'amour tragique et touchante. Récemment, Mrs Groom publiait un nouveau poème narratif, **François and Catherine**, qui nous reporte également en des siècles révolus, au moyen âge qui paraît être une période favorite du poète. Cette fois, elle relate l'histoire des amours de François Villon et de Catherine de Vauxcelles, ou plutôt, comme toutes licences sont permises aux poètes, Mrs Groom imagine une histoire passionnée et passionnante qui n'est peut-être pas conforme à la vérité historique, mais qui est singulièrement plus romanesque. En tout cas, Mrs Groom fait de Villon un personnage à la fois séduisant et tragique, qui vit d'une vie profondément humaine, qui éprouve les joies et ressent les douleurs avec une intensité que seul un autre poète sait imaginer et rendre avec une compréhension, et une compassion aussi, que peut-être une femme, seule, peut exprimer d'une façon aussi émouvante. Il faut pour cela un tempérament passionné et une nature d'une sensibilité délicate.

§

Depuis de longues années, Mr St John Adcock dirige *The Bookman*, grande publication mensuelle illustrée, entièrement consacrée aux livres et à leurs auteurs. Entre temps, « il taquine la Muse », si l'on peut ainsi parler pour exprimer qu'il versifie avec un art parfait sur des sujets d'ordre le plus divers. Beaucoup de ses poèmes sont de ravissants tableaux traités avec sincérité, avec humour, avec une simplicité qui copie remarquablement la vie. Il est facile de trouver dans ses **Collected Poems** un grand nombre de pièces dont le souvenir vous hante, même après une seule lecture.

En guise de préface à l'une des divisions de son recueil, Mr Adcock raconte un bon tour qu'il a joué aux critiques, ses confrères, car lui aussi collabore à sa revue, où il donne des essais et des articles nombreux. Mais il semble qu'on ne lui en ait pas tenu rancune. Il n'y a pas qu'en France qu'on in-

vente des Adoré Floupette et des Hégésippe Simon. Pendant la guerre, en 1916, Mr Adcock publia un recueil de ballades, rappelant les *Barrack Room Ballads* de Kipling, composées de même en langage populaire, avec tous les termes argotiques du moment, et orthographiées phonétiquement. Ces ballades étaient attribuées à un certain Cobber, soldat de première classe dans le corps expéditionnaire australien, et les critiques furent unanimes à en parler avec éloges. Pas un seul ne fit de réserves, et, constate non sans humour Mr Adcock, « c'est le seul de mes livres qui n'ait pas eu un seul compte rendu défavorable ». Plusieurs critiques affirmèrent que ces ballades exprimaient le « véritable esprit colonial »; un compilateur écrivit aux éditeurs pour leur demander la permission d'inclure quelques-unes de ces ballades, et s'enquit de savoir si le poète avait obtenu les promotions que justifiait évidemment son talent.

A son tour, sous le prétexte qu'il compilait une anthologie, Mr Adcock écrivit à un certain nombre de ses confrères australiens en les priant de lui indiquer les poètes australiens les plus connus et les plus typiques. Toutes les réponses qu'il obtint mentionnaient le soldat de première classe Cobber, et quelques-unes ne mentionnaient que lui! Il est peu d'exemple de pastiche qui ait aussi longtemps et aussi complètement abusé le public, et c'est un singulier témoignage à l'habileté du poète.

§

Il est indéniable que bon nombre des meilleurs poèmes de W. B. Yeats datent de l'époque déjà si lointaine du « Celtic Twilight ». Cela nous reporte au siècle dernier, et l'on trouverait dans plus d'un numéro du *Mercure*, mensuel à cette époque, des traductions des poèmes et des proses du grand poète irlandais. Récemment, Mr Yeats a réuni lui-même un choix de ses poèmes que les éditeurs Macmillan publient en un volume. Ils sont disposés dans l'ordre chronologique, et ce sont ceux de la première période qui nous remémorent la période rosicrucienne du poète, quand il célébrait en des vers merveilleux les mythes d'Erin et les mystères des nécromants. Ce recueil de **Selected Poems** donne une excellente idée

de l'œuvre entier de W. B. Yeats. On y peut observer toute l'évolution de son prestigieux talent, et en tirer cette remarque que, même alors qu'il célèbre l'amour, le poète ne tire rien de lui-même, ne fait ni confidence ni confession. Nulle poésie n'est moins sensuelle que la sienne; et il atteint ainsi une incroyable pureté d'expression et de forme. Rien n'est matériel, rien n'est inférieur dans son inspiration, et cependant il n'est pas de poésie plus magnifique, plus émue et plus émouvante, plus imprégnée aussi des beautés de la nature.

§

Lorsqu'il s'agit de lectures, les gens qui ont dépassé la cinquantaine vous avouent plus ou moins volontiers qu'ils ne peuvent plus lire de romans. J'ai constaté le fait non seulement en France, mais outre-Manche, où des gens de cet âge n'éprouvent plus de goût pour la « fiction ». Il est difficile d'en obtenir les raisons : c'est un fait et voilà tout. Ou bien on prend prétexte que les romans de « jeunes » sont mal écrits, qu'ils présentent la vie sous un aspect brutal et faux, que les récits sont incohérents, mal construits, invraisemblables. Mais personne n'en cherche la raison en soi-même. Ne serait-ce pas tout simplement que, parvenu à un certain âge, l'expérience qu'on a acquise de la vie vous rend plus difficile? On discerne tout de suite ce que les œuvres des jeunes ont de factice, de truqué, d'artificiel. C'est pourquoi sans doute beaucoup de lecteurs cultivés préfèrent les ouvrages historiques, les relations de voyages, les travaux d'érudition et de critique, ou bien alors, quand ils cherchent une distraction moins austère, ils prennent quelque roman policier dont ils savent fort bien qu'il sera parfaitement invraisemblable et sans style, mais qui les amusera pour ces raisons mêmes. Le roman que Mr Eric Linklater appelle **Poet's Pub** est une œuvre qui combine à la fois l'invraisemblance du roman policier et des qualités de style, d'invention et de caractérisation qu'on attend des spécimens sérieux de la « fiction ». L'absurdité atteint parfois la haute farce, et les incidents drôles s'y multiplient avec une aisance déconcertante. Une pareille histoire ne se raconte pas; il faudrait la voir

au cinéma, où elle tiendrait le public en haleine et en gaieté. Mais on manquerait, sur l'écran, le style attrayant et le charme avec lesquels l'auteur raconte ces burlesques aventures. On y manquerait aussi une infinité de menus tableaux, de descriptions, de réflexions, de conversations, de bons mots, de réparties, de boutades d'une espièglerie, d'une verve, d'un humour parfois désopilants, et souvent d'un tour véritablement rabelaisien. Une pareille lecture est un plaisir et un repos.

§

Ce **Portrait of a Rebel** qu'a peint Miss Netta Syrett est particulièrement attachant. Le personnage est bien composé, et il vit. Peut-être certains traits sont-ils un peu conventionnels, c'est-à-dire un peu trop volontairement typiques, lorsqu'il s'agit de ces « Victorians » dans l'étude desquels l'auteur s'est ici complue à nouveau. Il reste encore beaucoup de lecteurs qui ont connu cette époque que décrit Miss Syrett, où la femme était tenue dans une sujétion qui ressemblait fort à un esclavage. Mais en lisant cette captivante biographie de Paméla Thistlewaite, je me demandais ce qu'en pouvaient penser des lecteurs de moins de trente ans. Toute cette histoire leur paraît assurément invraisemblable, et si ce n'était le décor et certains points de repère chronologique, on peut aisément croire que les événements se passent dans un pays imaginaire et absurde, à une époque contemporaine de quelque moyen âge. Il est bon néanmoins que la jeunesse actuelle soit informée de ces choses et comprenne l'effort accompli par quelques individus courageux pour amener la libération dont elle profite. Là-dessus, Miss Syrett ne paraît pas nourrir beaucoup d'illusions, si l'on en juge d'après l'amusant prologue par lequel débute son livre. L'arrangement des faits qui constitue la trame du roman paraît de temps en temps quelque peu arbitraire, telle la réapparition du médecin qui accoucha Paméla et devient ensuite son amant secret. Mais l'enchaînement est effectué avec une soigneuse habileté et réussit à rendre entraînante la lecture de ces péripéties. Malgré ses mésaventures et ses rébellions, Paméla vit jusqu'à quatre-vingt-six ans et, si son existence a été faite de labeur et de renoncia-

tion, de refoulement dans bien des cas, elle ne paraît cependant avoir été plus malheureuse que si elle s'était soumise aux conventions qui pesaient de son temps sur les jeunes filles et les femmes. Il est vrai qu'elle est douée d'un caractère assez masculin et qu'elle place en général la raison avant le sentiment, ce qui n'est pas toujours le cas chez les femmes.

§

L'occupation romaine en Grande-Bretagne dura quatre cent cinquante-sept ans, depuis la première invasion de Jules César, en l'an 55 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'an 407 de notre ère, où l'usurpateur Honorius emmena avec lui les garnisons britanniques pour chercher fortune sur le continent. Les légions romaines ne remirent plus le pied en Grande-Bretagne.

C'est seulement avec l'Empereur Claudien, vers l'an 45 de notre ère, que les Romains établirent véritablement leur domination. C'est en l'an 80 qu'Agricola, après avoir conquis le pays de Galles, parvient aux isthmes du Ford et de la Clyde, aux portes de l'Ecosse que, quarante ans plus tard, l'empereur Hadrien, fils adoptif de Trajan, ferma d'une muraille qui s'étendit d'une mer à l'autre.

Des routes furent construites, des villes fondées, des villages, des forteresses, des camps établis; les forêts furent exploitées, des fabriques de poteries créées; des mines d'or, de cuivre, de fer, de plomb furent exploitées, et, dans le Sud, l'agriculture prit un grand développement. Les recherches de vestiges romains ont été, depuis un certain temps, particulièrement fructueuses; d'intéressantes découvertes ont été faites, et il est probable qu'on n'en restera pas là, car il est des régions où rien encore n'a été trouvé que les Romains durent à coup sûr habiter.

La densité de la population indigène ou immigrée dut être considérable. On s'en rend compte en étudiant la **Map of Roman Britain** que le Service Géographique officiel (Ordnance Survey) vient de rééditer en la mettant à jour. C'est là un document précieux qui doit trouver sa place dans la bibliothèque de tous les anglicisants et de tous ceux qui s'occupent d'histoire. Cette carte est remarquablement tirée, et précédée d'une utile préface et d'un précieux index.

Mémento. — *The Criterion* publie la version anglaise de la nouvelle, cette année en langue allemande, qui a été choisie comme la meilleure au concours organisé par cinq revues respectivement anglaise, allemande, espagnole, française et italienne. Le concours portera tour à tour sur des nouvelles en chacune de ces langues. La nouvelle primée cette année s'appelle *Centurion*, et l'auteur Ernst Wiechert. Dans ce même numéro, le « vétéran shakespearien » J. M. Robertson disserte sur la *Shakespearian Idolatry* et Ramon Fernandez sur *A Humanist Theory of Value*.

Une note éditoriale du *London Mercury* revient sur le sujet des livres étrangers et répète que les Allemands, dont la plupart n'étaient pas encore civilisés au XVIe siècle, n'ont contribué que fort peu à la culture européenne : « Paix avec les Allemands, certes; entente avec les Allemands, si possible; mais n'allons pas, par pure sentimentalité, concentrer nos regards sur les Allemands aux dépens de peuples plus cultivés, plus productifs et plus civilisés. » Plus loin, Clennell Wilkinson analyse quelques récents livres de guerre.

Dans *The English Review*, W. G. Carlton Hall examine ce qu'il reste de la guerre dans l'esprit de l'homme de la rue, de l'électeur, et, avec des remarques caustiques, il adopte un point de vue qui s'apparente de très près au point de vue français.

Les « possibilities and prospects » de la conférence navale sont exposés de façon magistrale par Mr Wickham Steed dans *The Review of Reviews* du 15 janvier.

Mr Victor E. E. Bowley, dans *The French Quarterly*, démontre que les adaptations théâtrales anglaises de *Notre-Dame* et des *Misérables* dénaturent les idées de Victor Hugo. « Ces romans furent choisis pour adaptation uniquement parce qu'ils offraient des situations haletantes et du décor... qui séduisaient l'esprit impressionnable du spectateur assez inintelligent du XIXe siècle... Ces versions ne ressemblent pas plus à Hugo qu'une transcription pour le piano, par un musicien maladroit, d'un opéra de Wagner. En soi, elles ne méritent aucune sérieuse considération, mais malheureusement elles reflètent la pauvreté intellectuelle et la stérilité artistique de l'époque qui les fit naître. »

HENRY D. DAVRAY.

LETTRES RUSSES

V. Possé : *Le Chemin de ma Vie*; Editions Terre et Fabrique, 1929. — Féoktistov : *Dans les coulisses de la politique et de la littérature;* Priboï, 1929. — A. Mguebrov : *La Vie au Théâtre.* — P. Boborykine : *Un Demi-Siècle*; Editions Terre et Fabrique.

La publication des *Mémoires* a pris, en Russie soviétique, des proportions considérables. Il faut reconnaître que la plupart de ceux qu'on a édités, sans du reste aucune distinction d'opinions politiques, présentent un réel intérêt. Le livre de Possé : **Le Chemin de ma Vie**, est certainement la meilleure œuvre de cet auteur, dont le nom était surtout connu il y a une trentaine d'années. Possé était un essayiste, qui fut l'un des premiers (en date) écrivains marxistes de sa génération. Il possédait un savoir étendu, mais, comme talent, il était classé parmi les écrivains de second et même de troisième ordre. Possé était surtout apprécié comme conférencier et, pendant des années et des années, il parcourut la Russie, faisant des conférences sur les sujets les plus divers, dans toutes les villes de province. Il voyagea aussi à l'étranger, où il se rencontra avec les grands chefs du parti socialiste : Jaurès, Van der Velde, Mac Donald. En général, au cours de sa vie nomade, Possé eut l'occasion d'approcher un grand nombre de personnalités du monde de la politique, des lettres et des arts, et il a soigneusement noté les propos entendus. Il était très lié avec Gorki, dont il donne, dans *Le Chemin de ma Vie*, plusieurs lettres intéressantes, entre autres celle où Gorki parle de sa rencontre avec Chaliapine. Gorki écrit :

Cet été, B... est venu chez moi. Il ne m'a pas plu. Mais j'ai eu aussi Chaliapine. C'est un grand monstre doué d'une terrible force diabolique, qui lui fait dominer la foule. Il est naturellement intelligent, mais, pour le moment, son point de vue politique est celui d'un enfant, quoique pour un chanteur il soit trop développé. Et ce *trop* lui permet de faire des miracles. Quel Méphisto ! Quel prince Galitzky ! Mais tout cela n'est encore rien auprès de son concert. Il a chanté quinze morceaux, et quels applaudissements ! Tout était merveilleux, original, inimaginable... Avant de l'avoir entendu, je ne croyais pas à son talent. Tu sais que je déteste l'opéra et ne comprends pas la musique. Sous ce rapport, il ne m'a pas changé, mais j'irai l'entendre, dût-il, pendant toute la

soirée, ne chanter que la prière : « Seigneur, ayez pitié de nous ! » Je t'assure que ces mots, il peut les dire de telle façon que le Seigneur, s'il existe, les entendra sûrement, et, alors, ou il aura pitié de nous tous, ou il réduira le monde en poussière. Tout dépendra de ce que Chaliapine voudra mettre dans ces cinq mots.

Possé édita une revue, *La Parole Nouvelle,* qu'il voulait transformer en revue marxiste. Aussitôt après la parution du premier numéro, Lénine, qui était alors déporté, proposa sa collaboration ,et c'est dans *La Parole Nouvelle* qu'il publia sa première grande étude économique : *La caractéristique du romantisme économique.* Il l'avait signée des initiales K. T., pour que la censure n'en pût reconnaître l'auteur.

Au cours d'un de ses voyages en Angleterre, Possé fit un séjour à Christchurch, chez l'ami et disciple de Tolstoï, V. Tchertkov, qui, comme on le sait, éditait là les œuvres de Tolstoï interdites en Russie.

Dans l'imprimerie, écrit Possé, travaillait, comme compositeur, Voïtzekhovsky, le futur président de la République polonaise. Grand, brun, le crâne un peu chauve, le visage grave et intelligent, il donnait l'impression d'un homme très sérieux. Il parlait lentement, comme s'il pesait chaque mot. Tout différent de lui était Joseph Pilzudzky, le futur maréchal et dictateur de la Pologne. Nerveux, emporté, dur, parfois il semblait presque anormal.

Un jour que Possé et Pilzudzky parlaient de la future révolution russe, ce dernier dit :

Les révolutionnaires russes seront forcés de remettre aux Polonais les clefs des forteresses russes en Pologne. Nous ne leur en demandons pas davantage. La révolution amènera la chute et la dislocation de l'Empire russe. Une série de républiques indépendantes se formeront : polonaise, lithuanienne, lettone, esthonienne, finlandaise, géorgienne, et peut-être tatare. Toutes formeront une Union et ensuite, comme dans un étau de fer, enserreront et étoufferont la Moscovie.

A l'objection de Possé que la Moscovie a étouffé déjà beaucoup de pays, mais que, jusqu'à présent, on n'a jamais pu l'écraser, Pilzudsky répétait avec dépit :

L'avenir appartient aux peuples les mieux doués, les plus civilisés, comme le sont les Polonais.

Mais les discussions finirent par devenir si violentes que Pilzudzky et Possé cessèrent de se voir.

M. Féoktistov fut pendant de longues années « Directeur en chef de la Direction principale des affaires de presse », ou, plus simplement, chef de la censure. Il fut un censeur féroce, et, pendant les vingt années qu'il garda ce poste, il fit fermer nombre de journaux, entre autres le grand journal libéral *Goloss, Poriadok* et des revues parmi lesquelles les célèbres *Otietchestvennya Zapiski*. C'est au temps de Féoktistov que Stchedrine imagina ce que la critique russe appela « la langue d'Esope ». La censure ne pouvait rien trouver à reprendre dans les textes, mais le lecteur devait lire entre les lignes. Quoique farouche réactionnaire, Féoktistov était un homme très cultivé, fort intelligent et clairvoyant. Son journal **Dans les coulisses de la politique et de la littérature**, est plein de notations intéressantes. Malgré son grand attachement pour le régime autocratique et l'orthodoxie, dès que Féoktistov est seul devant son Journal, il recouvre toute sa liberté de jugement, et même les plus grands personnages n'échappent pas à sa critique. Ainsi il dit, de l'Empereur Alexandre III : « Son développement intellectuel était d'un niveau très bas... Chez lui, la chair dominait l'esprit. » De Pobiedonostzev, que cependant il admire, il dit :

> De n'importe quel projet il discerne tout de suite le côté faible, mais il est tout à fait impuissant devant une décision à prendre. Il n'a même pas la force de chercher l'issue de l'impasse dans laquelle est entré le gouvernement. Il n'est capable que de pleurer sur la triste situation de la Russie.

Il écrit, du ministre réactionnaire, comte D. Tolstoï, dont il était le bras droit et l'ami intime : « C'est un homme sans idées supérieures », et il trace un tableau effroyable de son avarice. Même chez Katkov, dont il est un sincère admirateur, il trouve les points faibles.

Féoktistov ne fut pas toujours réactionnaire; dans sa jeunesse, il était l'ami du célèbre professeur Granovski, de Tourguenev, de Tchernychevski. Il combattit à côté du Katkov des années 60 pour les grandes réformes libérales d'Alexandre II. Dans son Journal, qui embrasse la période 1848-1896,

Féoktistov parle souvent de Tourguenev, qu'il présente comme un homme fourbe, sans principes ni convictions. Il cite avec plaisir le mot que Mlle Tutchev, fille du poète et dame d'honneur de l'Impératrice, lança un jour à Tourguenev : « Sous le rapport moral, vous êtes un homme sans épine dorsale. » Il donne des détails sur le séjour de Tourguenev à Pétersbourg quand, amoureux de Mme Viardot, il était si démuni de fonds qu'il ne pouvait louer une place convenable au théâtre :

Il allait dans la loge de troisième galerie du traducteur de Shakespeare, Ketcher et, aux entr'actes, descendait hâtivement pour être parmi les personnes qui, dans les coulisses, entouraient la célèbre cantatrice. Quelqu'un lui ayant demandé : « Avec qui êtes-vous, Tourguenev, là-bas, en haut? », il répondit, confus : « A dire vrai ,ce sont les claqueurs que j'ai loués; on ne peut s'en passer; notre public a besoin d'être stimulé. »

Féoktistov parle aussi d'une façon très intéressante d'un écrivain qui eut son heure de gloire : Rechetnikov.

Je ne l'ai jamais vu, écrit-il, mais voici ce que m'en a dit Tourguenev. Il avait fait sa connaissance par Pissemski. « Un de ces jours, lui dit Pissemski, tu auras la visite d'un de nos hommes de lettres, reçois-le très aimablement. » — « Mais pourquoi le recevrais-je mal? », demanda Tourguenev. — « Mal, non; seulement je te préviens pour que, par inadvertance, tu ne le blesses pas d'une façon ou d'une autre. » — « Qu'est-ce que cela veut dire? » — « Vois-tu, il viendra chez toi probablement tout à fait sobre, mais si tu touches chez lui la corde sensible, tu remueras l'alcool qui est au fond de son estomac, et, instantanément, il sera ivre. »

Quelque temps après, Tourguenev entendit parler de Rechetnikov par Stchedrine, auquel il était venu demander de faire le nécessaire pour que soit publiée une nouvelle qu'il venait d'écrire. Il était déguenillé, les cheveux embroussaillés; il invoquait sa situation pécuniaire lamentable :

« — Avez-vous une famille? » lui demanda Stchedrine. — « Je n'ai pas d'enfants, mais j'ai une femme. » — « Et que fait-elle, votre femme? » — « C'est une fille publique », lui répondit Rechetnikov, la voix rauque d'alcool. Comme Stchedrine paraissait

surpris, il ajouta, nullement confus : « Mais elle ne vit pas dans une maison publique, elle a son appartement. »

La nouvelle qu'il apportait fut publiée, il toucha ses honoraires, puis disparut pour un temps. Quand il se présenta de nouveau chez Stchedrine, il était encore plus misérable, si possible, que la première fois : « Qu'êtes-vous devenu? Qu'avez-vous fait? » lui demanda Stchedrine. — « J'ai bu. C'est seulement la faim qui aujourd'hui m'a fait sortir. Donnez-moi de l'argent. » — « Je puis vous donner de l'argent, mais ce sera mal pour vous, vous irez boire encore. » — « Non, dit-il; quand j'ai faim je ne bois pas. »

L'auteur de **La Vie au Théâtre**, Mguebrov, a eu lui-même une vie très mouvementée. Fils d'un général, il fit ses études à l'Ecole Militaire, d'où il sortit avec le grade de lieutenant. Envoyé en garnison à Batoum, là il se lia avec des socialistes révolutionnaires et entra dans le parti. En 1905, des troubles ouvriers ayant éclaté, les Cosaques reçurent l'ordre de charger la foule. Mguebrov fit sortir sa compagnie pour défendre les ouvriers. Condamné à mort, les démarches de son père aboutirent à le faire gracier et enfermer dans un asile d'aliénés. Il y resta deux mois. Grâce encore à son père, il réussit à s'évader de l'asile et se rendit à l'étranger. Il s'installa en Norvège, à Oslo, où il entra à l'Université. Le hasard lui fit rencontrer l'acteur russe Orléniev, et le résultat de cette rencontre fut que Mguebrov abandonna ses études pour entrer dans la troupe d'Orleniev. Devenu acteur de profession, il travailla deux ans au Théâtre Artistique de Moscou, ensuite avec la troupe de la grande artiste Kommisarjevskaïa. Dès le début de la révolution bolchéviste, Mguebrov adhéra au nouveau régime et s'occupa beaucoup du théâtre ouvrier. Son livre *La Vie au Théâtre* est divisé en trois parties. La première est consacrée à Orleniev, pour qui il a une admiration sans bornes et qu'il considère comme le plus grand acteur de tous les temps et de tous les pays. Dans la deuxième partie, il parle de son séjour au Théâtre Artistique, et la troisième partie est composée de ses souvenirs sur le Kommissarjevskaïa. La partie la plus intéressante de ce livre est celle qui est consacrée au Théâtre Artistique. Mguebrov n'a jamais pu se plier à la discipline sévère de ce théâtre, à « ce meurtre de l'individu », comme il dit, où il n'y avait pas de grands artistes, mais de grands rôles. Il s'arrête surtout à la carac-

téristique de Stanislavsky, qu'il admire malgré tout. Stanislavsky ne plaisantait jamais, et les impressionnait tous. Un jour qu'il faisait travailler une jeune artiste récemment admise au théâtre, celle-ci, ne pouvant arriver à dire un texte comme le voulait Stanislavsky, éclata en sanglots. Stanislavsky était hors de lui et, d'une voix si sévère que tous les artistes présents en furent effrayés, il lui dit : « Rentrez chez vous, enfermez-vous à clef dans votre chambre, et réfléchissez toute une semaine sur chaque virgule, sur chaque point, et seulement alors revenez ici. Allez, réfléchissez; si une semaine ne suffit pas, prenez-en deux, trois, jusqu'à ce que vous ayez compris. »

P. Boborykine était un romancier de deuxième ordre, auquel on reprochait, entre autres défauts, celui de peindre ses personnages avec une précision photographique. Mais ce défaut lui sert heureusement pour ses Mémoires, et aucun trait ne manque aux personnages qu'il nous y présente. Boborykine, qui appartenait à ce grand cénacle des écrivains des années 40 et professait des opinions très libérales, n'est pas tendre, même pour ses meilleurs amis. Il remarque que, de tous ces propriétaires qui, dans les années 40, 50 et 60, se sont fait un nom dans les milieux libéraux et même dans les cercles révolutionnaires, seul Ogarev, au temps de Nicolas Ier, émancipa ses serfs, et encore ne le fit-il pas gratuitement. Ni les slavophiles (Samarine, Alexeviev, Kireevsky, Kochelev, etc.), qui alors s'agenouillaient devant le peuple, ni Tourguenev, ni Stchedrine qui dénonçaient l'iniquité de cette époque, ni même Kavéline, qui travaillait tant pour élever le peuple moralement et matériellement, ni Léon Tolstoï, ni même Herzen (dépossédé des biens hérités de son père, mais propriétaire d'immeubles à Paris), aucun ne fit jamais rien ressemblant à un don aux paysans, même dans les conditions de celui fait par Ogarev.

De l'aveu même de Boborykine, une partie de son roman *Bon Voyage* est une transposition de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse qu'on retrouve dans ses Mémoires, mais pour la suite il faut chercher une autre source, car les souvenirs de Boborykine n'embrassent qu'une décade et s'arrêtent en 1865.

J.-W. BIENSTOCK.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

André Tardieu : *Le Slesvig et la Paix*, J. Meynial.

M. A. Tardieu, l'éminent président du Conseil et ministre de l'Intérieur actuel, ayant pris part pendant la Conférence de la Paix à toutes les négociations relatives à la question du Slesvig, en a écrit l'histoire avec la collaboration d'un savant danois, M. F. de Jessen. L'éloge du talent de M. Tardieu n'est plus à faire. Il a su, sur ce sujet peu connu, écrire un récit d'un intérêt soutenu, et où les souvenirs personnels de l'auteur et ses sagaces commentaires rehaussent l'intérêt des documents qu'il utilise.

Le traité de Prague de 1866 avait stipulé que la Prusse rétrocéderait au Danemark la partie du Slesvig où la population était danoise. M. de Bismarck s'était refusé à exécuter cet engagement et l'Autriche, en 1879, avait renoncé à en exiger l'accomplissement. Pendant la guerre de 1914-1918, le cabinet danois Zahle, de nuance radicale-socialiste, avait gardé une neutralité pleine de complaisance vis-à-vis de l'Allemagne, qu'il approvisionnait le plus qu'il pouvait. En 1913, le Danemark consacrait à l'Allemagne 31 % de ses exportations, en 1915, 55 %, en 1916 58 %. En août 1914, sur l'initiative de M. de Jessen, le gouvernement français avait décidé d'appliquer aux Slesvigois le même régime qu'aux Alsaciens-Lorrains. Aussitôt, M. de Scavenius, le ministre des affaires étrangères danois, publia une note de réprobation d'une rare violence. Pendant les premiers mois de 1918, il fut défendu en Danemark de parler du Slesvig et, le 23 octobre, Scavenius télégraphia qu'il était impossible pour le gouvernement danois de prendre une initiative dans la question du Slesvig. Cependant, dès 1917, les socialistes danois et allemands avaient commencé à parler du Slesvig. En mai 1918, quatre Danois éminents rédigèrent une adresse où, « sans vouloir offenser le peuple allemand », ils réclamaient une restitution, « mais rien que du Slesvig *nord* danois ». C'était borner la demande à la portion offerte le 2 juin 1864 par la Prusse et renoncer aux revendications danoises de cette année-là (ligne Quaade le 2 juin, puis ligne proposée par Lord Russell). Cette

attitude attira à Scavenius le 14 octobre un avertissement du ministre anglais « sur le grave danger » qu'il y avait pour le Danemark de se mettre à cette heure-là « du côté de l'Allemagne ». L'adresse fut retirée et le 23 octobre, les deux Chambres danoises, sur les conseils de Scavenius, réclamèrent une solution « qui ne fît tort aux relations du Danemark ni avec l'un ni avec l'autre des belligérants ». Le même jour, le député du Slesvig nord au Reichstag de Berlin y réclama l'application du traité de Prague. Le ministre Solf lui répondit que les Slesvigois n'y avaient aucun droit, mais qu'il reconnaissait que le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes était applicable au Slesvig. Deux jours plus tard, nouvel avertissement du ministre anglais contre une tractation en dehors des Alliés. Scavenius envoya alors à Berlin un émissaire qui, d'accord avec Hansen, convint avec Solf qu'un plébiscite aurait lieu, mais serait strictement limité au Slesvig nord. Cette convention provoqua des protestations dans le Slesvig nord et en Danemark en faveur du Slesvig moyen, et cela, quoique le Slesvig fut soumis à la tyrannie des Conseils d'ouvriers et de soldats « qui témoignaient d'un nationalisme antidanois égal à celui de la vieille bureaucratie ». M. de Scavenius se contenta de transmettre aux ministres de l'Entente le texte voté par les Chambres et celui voté par les électeurs du Slesvig nord à Aabenraa. Ces documents et d'autres pétitions furent examinés à la Conférence de Paris. Le plébiscite était trop dans les principes de Wilson pour ne pas être accepté. Son obligation fut étendue au Slesvig moyen, qui fut divisé en deux zones. Le 19 mars 1919, la Commission des affaires danoises acheva son rapport et celui-ci fut approuvé par le Conseil suprême. Mais, quoique les agissements des Allemands dans le Slesvig démontrassent la nécessité de le leur faire évacuer, on fut dans l'impossibilité de le leur imposer, car c'eût été violer l'armistice. De plus, par suite d'une erreur de rédaction, aux trois catégories de votants admises par le Conseil (1° personnes nées et domiciliées, 2° personnes domiciliées depuis 1900, 3° personnes nées en Slesvig et expulsées par les Allemands), il en fut ajouté une quatrième (personnes nées et non domiciliées). Les Allemands protestèrent d'ailleurs contre « la configuration du district où l'on devait procéder

au vote » et le cabinet Zahle fit de même contre la stipulation d'une troisième zone, « absolument contraire aux vœux et à la politique du Gouvernement et du Parlement danois ». Devant la Commission politique du Riksdag, Scavenius déclara que c'était dû « à des intrigues qui avaient conduit à un résultat déshonorant ». La Commission l'obligea à se rétracter. Le Riksdag ne s'en associa pas moins à la protestation contre l'extension du plébiscite. En présence de la protestation du gouvernement danois, le Conseil des quatre renonça au plébiscite dans la troisième zone.

Les Alliés n'ayant pu retirer l'administration aux Allemands, ceux-ci terrorisèrent de plus en plus la deuxième zone de plébiscite, la seule où le vote fut douteux. La ratification allemande du traité de Versailles s'étant fait attendre jusqu'au 10 janvier 1920, les Allemands eurent tout le temps nécessaire pour décourager tous ceux qui n'avaient pas l'âme bien trempée.

Le 20 janvier 1920, les troupes alliées arrivèrent. Alors les Allemands commencèrent une ardente propagande par les promesses et les intrigues. Néanmoins, dans le scrutin de la première zone, sur 101.264 votants, 75.431 (soit 74,2 %) votèrent pour le Danemark. Les Allemands prirent leur revanche avec le scrutin de la deuxième zone. Le 13 mars, huit trains y avaient amené les électeurs habitant en Allemagne. Le 14, l'Allemagne recueillit 51.724 voix (soit 79 %) et le Danemark 12.800 seulement. Le peuple danois rendit le cabinet Zahle responsable de ce résultat et le renversa. ÉMILE LALOY.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

Paul Toinet : *Plateau 0, Tambour 100*, Editions Berger-Levrault.

Les impulsifs et les spontanés qui participèrent à la guerre ont cru devoir, sans plus attendre, dès que les circonstances leur permirent d'échapper à la fournaise, publier leurs impressions. Cette hâte de publication nous a valu des ouvrages tantôt émouvants, tantôt d'un intérêt réduit, selon la qualité de l'écrivain, ouvrages, le plus souvent, de vues fort limitées. Cantonné dans la petite troupe dont il partage le destin, l'intellectuel combattant fait figure d'historiographe de cette

troupe et en rapporte, avec plus ou moins de sens comique ou pathétique, les aventures joviales ou épiques.

A ces livres tout chauds encore de l'atmosphère de bataille, nous avouons préférer ceux qui paraissent à l'heure présente, écrits sur des notes prises en pleine action, mais fortifiés par des idées issues d'une méditation des faits. C'est à ce titre que le volume de M. Paul Toinet : **Plateau 0, Tambour 100** (titre énigmatique reproduisant un commandement à l'usage des pointeurs d'artillerie) nous paraît mériter attention.

M. Paul Toinet, que l'on nous dit avoir été un officier d'artillerie de grande science et de bravoure, s'y révèle, en effet, en même temps qu'écrivain de belle qualité, homme de vive intelligence, s'efforçant de comprendre les événements auxquels il se trouve mêlé, de se comprendre lui-même et de pénétrer l'esprit des gens qui l'entourent. Il sait parfaitement, et il nous le prouve en maints endroits de son œuvre, que l'on peut sans peine, à l'aide de quelques ressources de style, susciter l'admiration et l'émotion en peignant les scènes tragiques ou en décrivant les sites dantesques du front. Visiblement, il ne souhaite pas capter son lecteur par ces moyens faciles non plus que nous détailler la « geste » interminable de sa batterie cent fois promenée d'un bout à l'autre de la zone de combat.

Ce qu'il désire, si nous saisissons bien le fond de son ouvrage, c'est dégager de ses propres sensations et des sensations de la multitude au milieu de laquelle il se trouva plongé les raisons profondes de la crise morale qui accabla, en 1917, l'armée française.

Il a donc choisi, dans l'aventure guerrière de sa batterie, des épisodes caractéristiques permettant de surprendre sur le vif les états psychologiques successifs que subirent nos troupes pour parvenir à la crise susdite au cours de laquelle se produisit nettement une diminution de leurs vertus combatives.

Témoignant, tout au long de son livre, un sens descriptif fort remarquable, M. Paul Toinet nous conduit d'abord dans cette partie de la Champagne pouilleuse, fourmillante de rats, que le ruisseau de la Suippe sillonnait de son ruban de verdures. Il nous fait assister à l'offensive de septembre 1915,

menée avec vigueur par des armées que propulsait la promesse d'une trouée, achevée dans le désenchantement de l'échec. « Nous vécûmes alors une des périodes les douloureuses de la guerre, écrit-il. Nous nous accrochions à notre idée de la trouée, comme un naufragé à une épave; c'était un déchirement trop brusque que de renoncer d'un seul coup à tous nos rêves. » Ainsi donc, dès cette date, le commandement avait semé un premier élément de désagrégation morale en propageant des espoirs chimériques.

M. Paul Toinet nous transporte ensuite, en mars 1916, à Verdun, et plus spécialement au fort de Vaux. Là, le poilu, après deux ans de combats incessants, subit une existence infernale. Sous le pilonnement furieux des obus, ses nerfs défaillent. Etreint à la fois par la peur et par la fatigue, il perd peu à peu ses facultés de résistance. Le découragement l'envahit. Il prend conscience de l'inanité de son sacrifice.

L'offensive d'avril 1917, dans l'Aisne, de nouveau présentée, par un commandement sans lien avec les « exécutants », comme l'effort libérateur de la guerre, allait, aboutissant à une infructueuse victoire, achever la démoralisation. M. Paul Toinet étudie avec beaucoup de pénétration, et sans entrer dans des détails douloureux, les formes complexes et quasi-impondérables de cette démoralisation. Il cherche ensuite — et là nous trouvons les pages les plus profondes de ses constats psychologiques — à s'expliquer comment ces troupes en décomposition parvinrent à sortir de leur atonie pour un élan suprême. Sans doute, le général Pétain contribua-t-il à leur insuffler une énergie nouvelle, mais, dans leur « résurrection », M. Paul Toinet voit surtout une « manifestation collective et spontanée... de l'instinct de conservation ».

Un souffle vivifiant de patriotisme anime l'ouvrage de M. Paul Toinet, qui s'achève sur une émouvante évocation de Paris au jour de l'apothéose. Le jeune officier nous transmet les grandes leçons qu'il a reçues de la guerre, leçon, en particulier, de respect et d'amour de l'existence humaine trop souvent sacrifiée sans raisons légitimes. De beaucoup de confidences de cette nature, l'histoire, plus tard, tirera une substance utile à ses synthèses et à la compréhension de la réalité.

ÉMILE MAGNE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Louis Hautecœur : *Considérations sur l'Art d'aujourd'hui;* Libr. de France. 12 »

Aviation

G. Voitoux : *La navigation aérienne transatlantique.* Avec figures et cartes, Soc. d'éditions géographiques, maritimes et coloniales. 28 »

Cinématographie

Divers : *L'art cinématographique.* VI : *Le décor, le costume, le maquillage, la technique;* Alcan. 12 »

Ethnographie, Folklore

Ferdinand Duchène : *Ceux d'Algérie,* types et coutumes. Dessins originaux de Roger Irriéra; Horizons de France. » »

Indianisme

Romain Rolland : *La vie de Vivekananda et l'évangile universel;* Stock, 2 vol. 24 »

Linguistique

René Huchon : *Histoire de la langue anglaise.* Tome II : *De la conquête normande à l'introduction de l'imprimerie, 1066-1475;* Colin. 60 »

Littérature

Hans-Christian Andersen : *Contes choisis.* Introduction par Marcelle Tinayre. Traduction et notes par Pierre Mélèse; Renaissance du Livre. 5,50

Ad. van Bever et Paul Léautaud : *Poètes d'aujourd'hui,* morceaux choisis, accompagnés de Notices biographiques et bibliographiques, avec un appendice documentaire. Nouvelle édition corrigée et augmentée; Mercure de France, 3 volumes. Chaque vol. 15 »

Marcel Bouchard : *Les Caractères véritables de Pierre Legouz;* Hachette. » »

Marcel Bouchard : *De l'Humanisme à l'Encyclopédie. L'esprit public en Bourgogne sous l'ancien Régime;* Hachette. » »

Docteur Cabanès : *Les énigmes de l'histoire.* Avec 48 illust.; Albin Michel. 20 »

Chateaubriand : *Œuvres complètes. Atala et René.* Texte établi et présenté par Gilbert Chinard; Edit. Fernand Roches. 18 »

G. Colomb : *En flânant à travers la science.* I. Conférences faites à Radio-Paris; Colin. 5 »

J.-E. Fidao-Justiniani : *Qu'est-ce qu'un classique?* Essai d'histoire et de critique positive. I : *Le Héros ou Du génie;* Firmin-Didot. 18 »

Edouard Lagrange : *L'idée victorieuse,* essai sur les rapports de l'art et des religions. Avec 3 héliogravures. Préface de M. Robert Vallery-Radot; Edit. de la Gazette française. 12 »

André Levinson : *Figures américaines,* 18 études sur des écrivains de ce temps; V. Attinger. 15 »

Pierre Louys : *Les chansons de Bilitis.* Illustré de 12 gravures en couleur de Kuhn Régnier; Kra. 60 »

Edgar Poe : *Lettres à John Allan*, traduction française d'André Fontainas; Edit. Crès. » »

Henri Pourrat : *La veillée de novembre*. Frontispice de D. Galanis; Stols, Maestricht. » »

Racine : *Œuvres complètes. Théâtre*. Tome II : *Les Plaideurs. Britannicus. Bérénice*. Texte établi et présenté par Gonzague Truc; Edit. Fernand Roches. 19,50

Marquis de Sade : *Correspondance inédite du Marquis de Sade, de ses proches et de ses familiers*, publiée avec une introduction, des annales et des notes par Paul Bourdin; Libr. de France. 80 »

Sénèque : *Questions naturelles*. Tome I : *Livres I-III*. Tome II : *Livres IV-VII*. Texte établi et traduit par Paul Oltramare; Belles-Lettres. » »

Comtesse Léon Tolstoï : *Journal*. I : *1862-1891*. Traduit du russe avec une introduction et des notes par H. Pernot; Plon. 12 »

Musique

Alexandre Cellier : *Les Passions et l'Oratorio de Noël de J.-S. Bach*. Précédé d'une notice biographique; Libr. de France. 15 »

Philosophie

Henri Piéron : *L'année psychologique. 29e année : 1928;* Alcan, 2 vol. 120 »

Poésie

Georges Cazenave : *L'inutile voyage* suivi des *Cantilènes;* chez l'auteur, 2, rue Sauteyron, Bordeaux. » »

Pierre-Jean Jouve : *Poèmes de la folie de Holderlin*. Avec la collaboration de Pierre Klossowski. Avant-propos de Bernard Groethuysen; Fourcade. » »

Robert Margotin : *Et puis voici mon cœur...;* Delpeuch. 12 »

Sophie de Mazan : *Extrait des Cahiers des Pensées d'amour de grand'mère;* Revue française. 12 »

Madeleine Merens-Malmer : *A la fontaine de Narcisse;* Libr. de France. » »

Sully-André Peyre : *Choix de poèmes;* Edit. Marsyas, Le Cailar, Gard. 12 »

Jacques Prado : *Holocauste*. Préface de Henri de Régnier. (Coll. *La Phalange*); Messein. 8 »

Jean Romann : *Orages;* La Jeune Académie. » »

Politique

K.-S. Chantitch-Chandan : *Le miracle turc;* Renaissance moderne. 12 »

Questions militaires et maritimes

Hector C. Bywater : *Les marines de guerre et la politique navale des nations depuis la guerre*. Edit. française par J.-B. Gauthreau. Préface du vice-amiral Durand-Viel; Payot. 25 »

Questions religieuses

André Godard : *Les Règnes de Dieu. Le Messianisme;* Perrin. 15 »

Marie de Incarnation, Ursuline de Tours, fondatrice des Ursulines de la Nouvelle-France : *Ecrits spirituels et historiques*, publiés par Dom Claude Martin, réédités par Dom Albert Jamet, avec des annotations critiques, des pièces documentaires et une biographie nouvelle. Tome II ; Desclée de Brouwer. » »

Roman

Octave Béliard : *Les petits hommes de la Pinède;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »

Marie Bindels-Villette : *L'âme souillée*. Préface de Pierre Hamp; Renaissance moderne. 12 »

Johan Bojer : *Le nouveau peuple*, traduit du norvégien par P. G. La Chesnais; Calmann-Lévy. 12 »
André Carelle : *Louise, valet de chambre;* Flammarion. 12 »
A. Chapuis : *L'homme dans la lune*. Dessins de Marcel North; Edit. V. Attinger. » »
Henri Chateau : *Maître du hasard*, roman du jeu; Nouv. Soc. d'Edition. 12 »
G. de Chirico : *Hebdomeros;* Edit. du Carrefour. 25 »
Robert Dieudonné : *Bébert ou la vie ratée;* Nouv. Soc. d'Edition. 12 »
Georges Duhamel : *Confession de minuit;* Nelson. 7 »
Mary Floran : *Fiancée imaginaire;* Calmann-Lévy. 12 »
Louis Francis : *Les nuits sont enceintes;* Nouv. Revue franç. 12 »
Lud : *Jean-Pierre;* Gédalge. 5 »
Joseph Jolinon : *Les revenants dans la boutique;* Rieder. 12,50
A.-L. Lally : *Le perçeur d'ombres;* Figuière. 12 »
André Malvil : *Septentrion;* Nouv. Revue franç. 12 »
Suzanne Martinon : *Laide;* Plon. 12 »
Hermann Melville : *Typee;* Libr. des Champs-Elysées. 12 »
Charles-B. Nething : *Dans l'ombre de Satan à la « Nouvelle »;* Figuière. 15 »
Baronne Orczy : *Le serment;* Nelson. 7 »
Maurice Printemps : *La famille Guichemin;* Figuière. 12 »
R.-J. de Quernac : *Sobnon l'envoûté;* Revue Mondiale. 12 »
Ribemont-Dessaignes : *Adolescence;* Emile Paul. 12 »
Anne Douglas Sedgwick : *La petite fille française*, traduit de l'anglais par Jeanne Fournier-Pargoire; Plon. 15 »
Alexis Tolstoï : *Le chemin des tourments*, traduit du russe, avec une introduction par M. Dumesnil de Gramont; Rieder. 2 vol. 36 »

Sciences

Eugène Bloch : *L'ancienne et la nouvelle théorie des quanta;* Hermann. 90 »

Sociologie

J.-L. Duplan : *Sa Majesté la Machine*. Préface de Louis Rougier; Payot. 15 »
Ossip-Lourié : *L'arrivisme*, essai de psychologie concrète; Alcan. 12 »
Claire Raymond-Duchosal : *Les étrangers en Suisse*, étude géographique, démographique et sociologique. Préface de G.-L. Duprat; Alcan. 35 »

Théâtre

Henri Duvernois : *Nouvelles comédies en un acte*. (Devant la porte. L'accident. Faute de s'entendre. Le Professeur. Le Haricot vert. Harmonie. Les Voisins); Flammarion. 12 »
Eugène Lissilour : *La voix des vents*, poème théâtral allégorique en 4 chants; Edit. Poésia. » »
Bernard Zimmer : *Bava l'africain. Pauvre Napoléon;* Nouv. Revue franç. 12 »

Varia

J. Tomine : *Santé, succès, bonheur*. Aux travailleurs, conseils d'un ancien. Préface d'André Citroen; Oliven. 6 »

Voyages

Paul Morand : *New-York;* Flammarion. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Une lettre de M. Kadmi-Cohen. — La question bretonne. — M. André Fage et les Réfugiés du Nord. — Une Société Chateaubriand. — Livres de guerre allemands. — Encore l'anneau de Naundorff. — Une protestation. — Le Sottisier universel. — Erratum. — Publications du « Mercure de France ».

Société anonyme du « Mercure de France » : Assemblée générale ordinaire. — Les actionnaires de la Société anonyme du « Mercure de France » sont convoqués en assemblée générale ordinaire le mercredi 26 février prochain, à 18 heures, au siège social.

§

Une lettre de M. Kadmi-Cohen.

Monsieur le directeur,

L'étude de M. Georges Achard sur « Le Sionisme devant l'opinion française » est certainement une des plus remarquables qui aient été écrites sur ce sujet par un non-juif. Malgré la modestie de l'auteur, l'article est plus grand que son titre ne le laisserait entendre : M. Achard ne recule pas devant la tâche d'examiner « les possibilités d'avenir du Sionisme ». Les conclusions auxquelles il aboutit sont décevantes : en prenant les choses au mieux, ce mouvement n'est capable ni de résoudre la question juive dans le monde, ni de fonder un Etat juif. Dès lors les efforts qu'il exige sont vains et l'intérêt que le monde non-juif peut lui porter se limite à la sympathie que mérite tout élan idéaliste. Ce qui donne à l'étude de M. Achard une importance et une valeur particulières, ce sont sa spontanéité certaine et le désintéressement et l'impartialité évidentes dont il fait preuve tout au long de son article. Et l'autorité des conclusions pessimistes est encore renforcée par la sympathie qu'un homme de gauche, un socialisant, manifeste à l'égard de l'expérience sioniste, si imprégnée des jeunes audaces de ce que l'on appelle la justice sociale.

M. Achard veut bien me faire l'honneur de « s'abriter derrière mon autorité » pour la partie critique de l'œuvre sioniste et de ses méthodes. Honneur bien périlleux pour moi : partant des mêmes prémisses, nous aboutissons à des conclusions nettement opposées. Là où je ne vois que la défaillance d'une organisation et la faillite

de quelques méthodes, M. Achard aperçoit l'effondrement final de l'idéal sioniste lui-même. Pour expliquer cette contradiction quelque peu déconcertante, M. Achard avance que : « étranger au monde sioniste, sa critique n'a pas *besoin* d'être accompagnée d'un projet de reconstruction ». Je regrette ce mot sous la plume de M. Achard. Ma foi sioniste n'est déterminée par aucune considération opportuniste. Elle se fonde à la fois sur la raison, dont M. Achard peut légitimement revendiquer le bénéfice, et sur la connaissance intime du Sionisme, élément du messianisme juif deux fois millénaire où la compétence de M. Achard, circonscrite dans le temps, est peut-être plus limitée.

A la vérité, la controverse est fondamentale. Parlant du « Sionisme », M. Achard l'isole non seulement de l'ensemble des phénomènes psychologiques juifs, mais encore de l'intérêt non-juif. A sa réalisation il pose les conditions de M. Roland Dorgelès : « que le peuple errant ne reprenne pas son éternel exode, que les donateurs d'Europe (et d'Amérique) ne referment pas leurs coffres, que l'Angleterre continue sa protection, que l'Arabe reste tranquille »... Or, sauf la première, il n'y a pas une de ces conditions contre laquelle la jeune pensée sioniste, dont je suis le modeste porte-parole, ne proteste avec la dernière énergie. A la dégradante conception du Sionisme philanthropique, elle oppose le sain et fécond Sionisme économique; à l'humiliant et inefficace souhait de la protection anglaise, elle oppose un Sionisme vigoureux et indépendant, élément indispensable du futur équilibre politique sur le bord oriental de la Méditerranée; à l'impossible indifférence arabe en présence de son dessaisissement des destinées du pays par lequel cette nation participera demain à la vie du monde civilisé, elle oppose un Sionisme basé sur l'axiome que la renaissance politique juive est solidaire de la renaissance politique arabe et ne peut point se faire hors d'elle.

Notre projet est-il réalisable? M. Achard veut bien déclarer qu'il lui « paraît échapper à tel point au domaine des réalités politiques et économiques qu'il ne croit pas utile de le discuter ». Je pourrais lui objecter que la vie est un perpétuel mouvement, que « gouverner, c'est prévoir » et que celui qui ne sait ni prévoir l'avenir ni le préparer n'est pas un homme d'Etat. Je me contenterai de penser que son appréciation d'une doctrine non encore formulée est quelque peu prématurée. Je ne reproche pas cette hâte à M. Achard : sa sympathie pour l'idéal sioniste lui a fait rechercher dans mes articles de *critique* ce qu'il pouvait y avoir de positif. Mais qu'il me permette de lui dire qu'une théorie d'ensemble ne peut pas être jugée sur quelques éléments décousus, dispersés dans les matériaux

de démolition provenant d'un déblaiement. Pour se former une opinion saine et fondée, il est sage d'attendre que la théorie soit énoncée complètement. Que M. Achard me fasse crédit, cela ne saura plus tarder.

Veuillez agréer, etc.

KADMI-COHEN.

§

La question bretonne.

Cher directeur et ami,

Pour conclure en effet, puisque mes contradicteurs le désirent.

M. Camille Vallaux voit, dans le fédéralisme, « Jean Chouan qui sort de son cercueil ».

Même en cette période d'histoire travestie et de biographies romancées, il est difficile de représenter la Suisse et les Etats-Unis comme des royaumes, et Proudhon comme un monarchiste. Je vois, moi, dans le départementalisme, le triomphe de Jean Chouan, ou du moins de sa bande. A commencer par Siéyès, qui, en inventant de remplacer les provinces par les départements, condamnait irrémédiablement la France au régime césarien, et c'est pourquoi Bonaparte le combla de tant d'honneurs, de titres, d'argent. A continuer par les Jacobins, qui, conséquents à leurs principes, s'enrôlèrent en masse dans les préfectures et sous-préfectures, les ambassades et les consulats, la magistrature et la police, de l'Empire. C'est ensuite la centralisation administrative, œuvre de nos pères », comme dit M. Vallaux, et c'est elle seule, en dernier ressort, qui a rendu possibles la Terreur blanche, l'escamotage de la révolution de 1830, l'échec de celle de 1848, l'instauration du second Empire, l'échec de la révolution de 1871, l'Ordre Moral. C'est à elle également que nous devons la stérilisation progressive de la France dans le domaine économique, sa lente mais aveuglante décadence sous le poids de la bureaucratie.

Mlle Tréglos se plaint de « misérables attaques personnelles ». Vraiment elle ne manque pas d'audace. On invente et calomnie à plume que veux-tu un écrivain; il se contente, en guise de réponse, de vous prouver que vous avez commis des erreurs de fait, dignes d'un petit enfant; il paraît que, comme le disent précisément les petits enfants, « c'est lui qui a commencé! »

Enfin il y a M. Henri Sée, qui aurait bien fait, avant de critiquer mon article, de le lire. Cela lui aurait évité de me ranger parmi les membres du parti autonomiste breton. J'ajouterai qu'il ne ferait pas mal de se renseigner, même sommairement, sur l'his-

toire du socialisme depuis une quarantaine d'années; sur l'histoire, aussi, de l'affaire Dreyfus. Après quoi, il serait confus — du moins j'ose l'espérer — de m'avoir traité d'antisémite.

A. CHABOSEAU.

§

M. André Fage et les Réfugiés du Nord.

3 février 1930.

Monsieur le directeur,

M. André Fage s'élève, dans le numéro dernier du *Mercure* (1er février 1930) contre un passage sévère, le concernant, dans mon étude sur Mata Hari, publiée au *Mercure*. De plein droit, il proteste, se justifie et réclame une mise au point.

Je m'acquitte ici du devoir de faire droit à sa demande.

Voici comment je fus amené à le mettre en cause dans le passage en question :

En 1916, l'Allemagne a fait une campagne pour justifier les déportations en France (qu'elle appelait, par euphémisme, évacuations) et démoraliser les « envahis ». A cette fin il fallait fermer la bouche aux réfugiés du Nord, rentrés dans la France libre, qui racontaient ce qu'ils avaient souffert à Lille et ailleurs, qui criaient leur haine de l'ennemi oppresseur et cruel; il fallait présenter les déclarations des évacués comme fortement exagérées, ou même comme inventées de toutes pièces.

La besogne fut faite de concert par la *Gazette des Ardennes* et le *Bonnet Rouge*, de juillet à décembre 1916. Le journal de l'Etat-Major allemand et la feuille française de trahison déclaraient, dans leurs articles tendancieux, justifiées les mesures prises par l'envahisseur, parlaient des exagérations ou même des fausses indignations des Français, dénonçaient les « bourreurs de crânes » et prétendaient que les rapatriés du Nord, qui se plaignaient des Allemands, mentaient.

Le hasard a voulu que M. André Fage, rédacteur en chef du *Journal des Réfugiés du Nord*, fit en même temps une campagne de protestations contre certaines informations, paraissant dans des journaux français ou étrangers et se rapportant aux femmes déportées par les Allemands.

Mais tandis que les deux journaux d'inspiration allemande agissaient *ad majorem Germaniae gloriam*, M. Fage formulait ses protestations dans un but patriotique et poussé par son dévouement à la cause des réfugiés. Ainsi il écrivait le 16 décembre 1916 :

On ne s'imagine pas ce qu'un simple bruit, une méchanceté inconsciente,

l'écho d'un décès qui n'est pas confirmé, une exagération peuvent faire de mal.

Il a couru sur Lille je ne sais quelles histoires odieuses et complètement inexactes de fleurs offertes à des officiers allemands et de quelques Lilloises d'un certain rang compromises avec les bandits qu'elles logeaient. Il est temps d'en finir avec ces calomnies.

Le 4 octobre 1916, il écrivait :

Qu'on réfléchisse au terrible avenir que l'affreux soupçon pesant sur toutes les évacuées préparerait à nos filles, à nos sœurs, à nos femmes.

Pour tout homme juste et impartial il est donc clair que, si M. Fage recommandait aux rapatriés : *Taisez-vous et méfiez-vous*, s'il condamnait certains dessins d'Abel Faivre, de Raemaekers et d'autres grands artistes, il le faisait pour défendre l'honneur et sauvegarder l'avenir des Françaises en général et des évacuées en particulier.

Pourtant, j'ai écrit moi-même que M. Fage, en parlant dans son journal d'exagérations et de calomnies, se faisait l'auxiliaire de la *Gazette des Ardennes* et du *Bonnet Rouge*.

C'est que ma religion a été surprise, grâce à la façon perfide dont ces deux journaux ont su arranger certains articles de M. Fage, afin de les utiliser pour leur mauvaise cause.

En débarrassant ces articles du contexte qui en explique la conclusion et la morale, en supprimant des phrases contraires à la vérité allemande, en faisant au besoin des additions, ils ont réussi à fausser complètement le sens de ces articles et à faire passer celui qui les avait écrits comme un défenseur de leur opinion à eux.

Et pour mieux tromper leurs lecteurs non avertis, ils ne cessaient de vanter le grand sens, le courage et « l'excellente obstination » de leur « excellent confrère » qui dans son « vaillant journal » remettait au point les « récits fantaisistes publiés ou colportés sur les évacuations », qui « dénonçait les dangers des bavardages inconsidérés »...

Voici un exemple édifiant de leur déformation astucieuse :

Dans le *Journal des Réfugiés du Nord* du 16 décembre 1916, M. Fage veut montrer *que le courage des départements envahis fait l'admiration du monde entier*. Dans ce but il cite un article paru à New-York dans le *World* du 14 novembre 16.

La *Gazette des Ardennes* et le *Bonnet Rouge* citent à leur manière l'article de M. Fage, mais pour prouver que *tout est tranquille dans les pays occupés et que les rapatriés mentent quand ils se plaignent des Allemands.*

ANDRÉ FAGE (16 déc. 1916)	BONNET ROUGE (18 déc. 16) GAZETTE DES ARDENNES (24 déc. 16)
Chez les Français des régions envahies point de passivité, point de résignation, un silence fier, une flamme indomptable dans le regard.	Le reporter américain a noté que chaque chose se trouve à sa place
Tout le monde travaille : femmes, vieillards, enfants, chacun semble avoir conscience qu'il contribue, d'ores et déjà, au relèvement de la patrie. Car personne ne doute de l'issue de la guerre.	Tout le monde travaille.
Quand l'officier ennemi passe, l'enfant continue son jeu sans bruit, la femme se détourne et fait semblant de regarder ailleurs, l'homme marche droit devant lui, le regard fixé dans le lointain.	Quand l'officier ennemi passe, l'enfant continue à jouer sans bruit.
Que l'officier entre dans une boutique, il est servi poliment, mais sans qu'une parole inutile soit échangée.	Quand il entre dans une boutique, il est servi poliment. Les rapports sont d'une froideur compréhensible. *De part et d'autre cependant les excès de paroles et de gestes sont l'exception.*
L'atmosphère qui règne à Lille et à Cambrai, en particulier, fait frissonner le passant. Aussi le sentiment est-il unanime parmi les Allemands qui ont pris contact avec la population : Pas d'annexion, disent-ils. C'est déjà assez d'une Alsace-Lorraine.	Les Français demeurent fiers sous le joug. Les Allemands attendent avec impatience que sonne l'heure d'évacuer ce pays qui ne veut pas d'eux et c'est tout.

Dans son *Offensive morale des Allemands en France pendant la guerre* (Renaissance du Livre, 1920), ouvrage que Maurice Barrès, qui en a écrit la préface, appelle : « un rapport brillant, un livre d'histoire et un acte de salut public », Louis Marchand s'exprime ainsi (p. 178) :

Des textes de la *Gazette des Ardennes* et du *Bonnet Rouge* que nous avons eus sous les yeux, il ressort que ces deux journaux se sont associés pour terroriser avec la complicité d'un rédacteur du *Journal des Réfugiés du Nord* nommé André Fage, nos malheureux compatriotes « envahis » rentrés en France.

Je ne crois pas que M. Fage ait jamais protesté contre cette grave accusation que Louis Marchand avait formulée en se basant sur les textes de la *Gazette des Ardennes* et du *Bonnet Rouge*.

Louis Marchand ignorait, comme moi, que ces textes avaient été déformés pour le besoin de la cause allemande.

L'erreur de Marchand et la mienne s'expliquent parfaitement par le fait que M. Fage n'a pas cru nécessaire de repousser les démonstrations d'amitié des deux feuilles d'inspiration allemande, agresseurs tous deux de l'âme française.

Toutefois, après sa lettre au directeur du *Mercure*, je suis re-

monté à la source des citations en question, et, en compulsant de nombreux numéros du *Journal des Réfugiés du Nord*, j'ai pu retrouver les textes authentiques, falsifiés par la *Gazette des Ardennes* et le *Bonnet Rouge*, et établir la bonne foi de celui qui en a été l'auteur.

Je conclus en reconnaissant que l'attitude de M. André Fage pendant la guerre a été sans reproche, tout en trouvant d'autant plus répréhensible que, sept ans après la guerre, il se soit fait le défenseur de la mémoire d'une espionne qui a fait un mal incalculable à la France.

Veuillez agréer, etc...

CHARLES S. HEYMANS.

§

Une Société Chateaubriand. — Une Société vient de se fonder qui se propose de grouper les personnalités de tous pays qui s'intéressent à l'œuvre, à l'influence et à la personne de Chateaubriand.

Elle a pour but principal d'organiser des réunions périodiques dans lesquelles ses sociétaires pourront exposer le résultat de leurs recherches et communiquer des documents manuscrits, imprimés et iconographiques qui présenteraient un caractère de nouveauté.

La Société voudrait ainsi faciliter et susciter les recherches relatives à Chateaubriand et solliciter la production de documents ensevelis dans les archives privées et demeurés jusqu'à présent inédits.

La relation de ces réunions sera publiée dans un bulletin, qui rendra compte également des travaux se rapportant par quelque côté à l'histoire de Chateaubriand et de son temps, ainsi que de la bibliographie et de la bibliophilie chateaubriandesques.

Ainsi conçue, la Société doit réunir et les spécialistes d'histoire littéraire, et le public étendu qui, soucieux de haute culture, se plaît à entretenir la mémoire des grandes figures françaises.

Le Comité d'initiative comprend : Mmes la Comtesse de Durfort, M.-L. Pailleron, M.-J. Durry; MM. le Chanoine A. Mugnier, E. Aubrée, E. Beau de Loménie, Julien Benda, Edouard Champion, Georges Collas, Lucien Descaves, Emile Henriot, le docteur Le Savoureux, le docteur Ch. Lenormant, Maxime Leroy, Maurice Levaillant, L. Martin-Chauffier, Hubert Morand, C.-H. Outland.

Les adhésions doivent être adressées à M. le Dr Le Savoureux, à la Vallée-aux-Loups, 87, rue Chateaubriand, Chatenay (Seine).

§

Livres de guerre allemands. — Un abonné dijonnais du *Mercure* m'écrit pour me faire observer — à propos de l'écho : *De*

« *Nach Paris!* » *à : « Im Westen nichts Neues »* (*Mercure* du 15 janvier, p. 510) — que c'est la thèse même du roman de Remarque qui est fausse. En effet, que soutient-il dans ce livre? Que les soldats de vingt ans ont été, moralement, les plus éprouvés et que, devant eux, dans l'existence, il n'y a plus rien, tandis que les soldats âgés, retrouvant leur foyer et leur situation, devaient, tout de suite, rentrer dans la vie commune. Or, s'il est vrai que la guerre ait pesé surtout sur les jeunes hommes, ne l'est-il pas aussi que ceux qui en sont revenus ont trouvé, dans une société nouvelle, de faciles emplois, grâce, aussi, à la faculté d'adaptation des jeunes? Au contraire, leurs aînés, qui avaient fait toute la campagne, revenus dans le monde étrange de l'après-guerre, ont constaté que leurs places étaient prises et n'ont eu, trop souvent, qu'à sceller une irrémédiable faillite : désastre moral et matériel irréparable, à un âge où l'on ne s'adapte plus.

Ces remarques sont exactes, comme aussi une autre, que nous soumet notre correspondant, à savoir qu'il goûte davantage *Guerre*, de Ludwig Renn, qu'*A l'Ouest, rien de nouveau*. Nous lui ferons simplement observer qu'encore eût-il fallu, dans la traduction française de ces notations guerrières de ce sous-off intellectuel et très *Deutschland über Alles*, il eût fallu procéder avec moins de sans-gêne. Nous l'avons, en effet, comparée avec l'original et avons constaté que le traducteur, G. Burghard, avait supprimé purement et simplement les deux chapitres de la guerre de position en 1917-18 et de l'offensive de mars 18, — soit 50 pages de texte allemand, des plus intéressantes — sans compter de moindres infidélités, par exemple des suppressions ou des condensations de phrases, des refontes d'épisode et ces contresens amusants : *Bruder* rendu par *père*, *kühl* par tiède, *Scheitel* confondu avec un « crâne en pointe », etc., etc.

Cela nous a rappelé la réclamation, dans un journal berlinois, d'un autre écrivain de guerre, et célèbre, lui aussi, F. Thiess, à propos de *Blindgänger* (projectile d'artillerie qui n'explose pas), rendu en français par « *un homme qui marchait comme un aveugle* ». Ajoutons, pour clore cet écho, que l'invasion récente des livres de guerre allemands sur le marché mondial de la librairie ne doit pas nous faire perdre de vue une conclusion qui s'impose, quand on les a lus, et que tire fort congrument — à propos des *Quatre d'Infanterie* d'Ernst Johannsen — un collaborateur du *Sol* madrilègne (n° du 9 janvier 1930, p. 2), à savoir que de ces pages copieuses se dégage une même impression, qui est celle de la nécessité de disposer sur un autre plan la prochaine guerre, afin que, cette fois, l'Allemagne en sorte victorieuse. — C. P.

§

Encore l'anneau de Naundorff. — Si jamais l'exactitude de ce dicton anglais, dont il a été naguère question ici même — voir la conclusion de ce petit débat dans notre article : *Sur l'exactitude de citer* (*Mercure* du 15 janvier 1925, p. 516-522) et qui a trait à la rigoureuse vérification des sources, avait besoin d'être rappelé, ce serait dans le cas présent. Nous avons lu, dans les *Débats*, un article de M. Léo Larguier où, sur la foi de notre écho du 15 décembre dernier, mais inexactement rapporté, l'on prétend que la bague qui aurait servi à Clemenceau, pour sceller, à côté de sa signature, le traité de Versailles, aurait été, sinon la bague fleurdelisée des Naundorff, au moins « une copie ou un truquage de celle-ci ». Sur quoi, un des vieux lecteurs des *Débats* a pris la plume et, se souvenant d'avoir vu, p. 216 du tome IX de l'*Histoire universelle des Peuples*, de M. Ed. Petit, la reproduction du célèbre *Traité* et y ayant trouvé que la cire portait l'empreinte d'une pièce grecque — exactement d'un tétradrachme athénien du cinquième siècle avant l'ère chrétienne, dont on pourra, d'ailleurs, comparer l'aspect avec celui de la monnaie originale, telle que la donnait Fr. Lenormand, p. 97 de ses *Monnaies et Médailles*, — en conclut étourdîment que « ce ne peut être » de l'anneau de Naundorff que s'est servi le Tigre. Cependant, que disait-on dans le *Mercure?* Que cet anneau était « une gemme antique », — un camée figurant Bellone, précisera, dans le n° du 1er janvier, M. le docteur Edouard Gros, p. 255 — et que c'était erronément que l'on avait prétendu que les lys de France y étaient gravés! Dès lors, à quoi bon ces réfutations qui ne portent pas?

Mais, ainsi qu'écrivait dans les *Libri del Giorno* milanais d'octobre dernier, Lavinia Mazzucchetti à l'article : *L'orfano del Tempio*, p. 595, « *se Naundorff è proprio il Delfino, dal riparto « sovrani », dei Campi Elisi, si è certo compiaciuto, come buon Francese, dell' uso cui è giunto il suo sigillo.* — C. P.

§

Une protestation. — Nous avons reçu la lettre suivante :

Monsieur le rédacteur en chef,

Je vois que dans votre numéro du 15-XII-29, un certain M. de Weck, un Suisse, dit ou laisse entendre que je suis fou parce que je suis l'auteur d'un écrit d'un genre qui ne lui est pas habituel.

C'est pourtant inexact : je ne suis pas fou. Pas assez, en tout cas, si — comme cela est très évident — il a voulu m'attaquer, pour accorder de l'importance à un qualificatif qui n'a de portée qu'en Suisse ou en province.

Ce qui ne laisse pourtant pas d'être un peu surprenant, c'est la *raison* de cette attaque; car je ne connais absolument pas M. de Weck, et il n'y avait nul besoin, pour lui, de parler de ce livre qui n'est pas une publication récente. Donc là il doit y avoir, comme dans toute provocation d'un inconnu, ou bien une méprise, ou bien, vis-à-vis d'un tiers, une complaisance dont la nature est peut-être délicate à examiner (délicate pour lui, pas pour moi).

Je lui laisse ce soin, n'ayant, pour ma part, pas de temps à perdre, ni surtout rien de commun avec le monde où il a des raisons de se faire valoir.

Veuillez agréer, monsieur le rédacteur en chef, l'assurance de mon profond respect.

CHARLES-ALBERT CINGRIA.

Nous avons communiqué la lettre ci-dessus à M. René de Weck, qui nous répond :

Paris, le 29 janvier 1930.

Mon cher directeur,

Moi non plus, je n'ai pas de temps à perdre. J'ai parlé de *Brunon Pomposo* parce que l'éditeur de cet ouvrage me l'avait envoyé aux fins de compte-rendu. Pour le reste, je ne puis que renvoyer le lecteur qui sait lire au texte de l'article incriminé, ainsi qu'aux œuvres complètes de M. Charles-Albert Cingria.

Croyez, mon cher directeur, à mes sentiments bien dévoués.

RENÉ DE WECK.

§

Le Sottisier universel.

OPÉRA, le 17 : L'Ecran des jeunes filles (10 compositeurs modernes) ; La Tragédie de Salomé (Fl. Schmitt). Le 18 : Guillaume Tell (Verdi). — *Guide du Concert*, 17 janvier.

GUSTAVO TRAGLIA, LE BRILLANT JOURNALISTE ET ÉCRIVAIN ITALIEN. — Si l'on pouvait dire d'un bon journaliste qu'il est né dans une salle de rédaction, je n'hésiterais pas une minute à lui attribuer cette maternité. — *Paris-Presse*, 22 janvier.

Lord Derby, qui, chaque jour, séjourne de longs mois à Cannes. — (Légende d'une photographie.) *La Dépêche Algérienne*, 15 janvier.

Croyez-vous par hasard que les récits si simples et d'une si belle et franche coulée de Constantin-Weyer sont venus naturellement sous sa plume? N'en croyez rien : ce n'est pas sans effort que l'intuition s'égale à l'expression. — FRÉDÉRIC LEFÈVRE, *La Voix*, 8 décembre.

CHANTEFABLE UN PEU NAÏVE, par C. Lemonnier, H. de Régnier, Van Lerberghe, etc. Liége, la Wallonie, 1891, in-8°. — Catalogue d'une très belle collection de livres modernes ayant composé la bibliothèque de feu Monsieur Félix Fuchs, gouverneur général du Congo. Bruxelles, 12 et 13 novembre.

C'est un des aspects du problème économique au Congo. Ce n'est pas le seul. Une politique vigilante et avisée devra s'appliquer à développer les moyens de transport, mais aussi les frais de transport. — *L'Echo de la Bourse*, 17-18 novembre.

LES OSCARS. — ...Dans les classes élevées, on les considère un peu mieux, l'argent fait passer sur bien des choses et on les a surnommés les « Alphonses » depuis la pièce d'Alexandre Dumas, au commencement du siècle dernier. — *La Presse associée*, 6 décembre 1929.

§

Erratum. — Dans le *Poème du Sculpteur* de Bourdelle, publié dans notre numéro du 1er février, pp. 604-606, les strophes 3, 4, 5, 6, 7 doivent être précédées par les cinq strophes placées par erreur à leur suite.

§

Publications du « Mercure de France ».

POÈTES D'AUJOURD'HUI. *Morceaux choisis,* accompagnés de Notices biographiques et bibiographiques, avec un Appendice documentaire. Nouvelle édition corrigée et augmentée. 3 forts volumes in-16 à 15 francs l'un :

I. Guillaume Apollinaire, Henri Barbusse, Henry Bataille, André Castagnou, Jean Cocteau, Tristan Corbière, Guy-Charles Cros, Lucie Delarue-Mardrus, Tristan Derème, Charles Derennes, Emile Despax, Léon Deubel, Alfred Droin, Georges Duhamel, Edouard Dujardin, Max Elskamp, Fagus, André Fontainas, Paul Fort, René Ghil, Remy de Gourmont, Fernand Gregh, Charles Guérin.

II. A.-Ferdinand Herold, Gérard d'Houville, Francis Jammes, Gustave Kahn, Tristan Klingsor, Jules Laforgue, Léo Larguier, Raymond de La Tailhède, Philéas Lebesgue, Louis Le Cardonnel, Sébastien-Charles Leconte, Grégoire Le Roy, Jean Lorrain, Pierre Louys, Maurice Maeterlinck, Maurice Magre, Stéphane Mallarmé, Louis Mandin, Camille Mauclair, Stuart Merrill, Ephraïm Mikhael, Albert Mockel, Robert de Montesquiou, Jean Moréas, Comtesse Mathieu de Noailles.

III. François Porché, Pierre Quillard, Ernest Raynaud, Henri de Régnier, Adolphe Retté, Arthur Rimbaud, Georges Rodenbach, P.-N. Roinard, Jules Romains, Saint-Pol-Roux, André Salmon, Albert Samain, Cécile Sauvage, Fernand Severin, Emmanuel Signoret, Paul Souchon, Henry Spiess, André Spire, Laurent Tailhade, Touny-Lérys, Paul Valéry, Charles Van Lerberghe, Emile Verhaeren, Paul Verlaine, Francis Vielé-Griffin.

Il a été tiré de cet ouvrage 55 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, numérotés de 1 à 55, à 40 francs le volume, soit 120 francs l'ouvrage. *Les volumes sur pur fil ne se vendent pas séparément.*

Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie Firmin-Didot, Paris — 1930.